50e année, No 45

Montréal, 8 avril 1939

PER
S-400
CON

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

S. E. le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec.

Photo du Studio Audet, Québec.

Une fois C'EST UNE FOIS DE TROP

SI UN PNEU D'AVANT ECLATAIT QUAND VOUS ALLEZ VITE !

Vous seriez mieux protégé avec la Direction rectifiée

POURQUOI ? Parce que cette invention extraordinaire (brevet en instance) sert automatiquement à garder aux roues la direction donnée, en dépit des cahots, des vents de travers, et *même de l'éclatement d'un pneu*. La DIRECTION RECTIFIEE ne vous oblige pas à acheter des pneus spéciaux ou autres accessoires quelconques. Elle est incorporée à la voiture et NE COUTE AUCUN SUPPLEMENT. Tous les Hudson 1939 de tourisme en sont pourvus. Aucune autre voiture n'est ainsi protégée.

SI LES FREINS HYDRAULIQUES VENAIENT A MANQUER!

Vous seriez mieux protégé avec le double freinage

POURQUOI ? Parce que si les freins hydrauliques faisaient accidentellement défaut, par suite d'une négligence d'entretien, le conducteur d'un Hudson *n'aurait pour* ARRETER, qu'à *appuyer un peu plus sur la même pédale*, grâce aux DOUBLES FREINS dont seules les voitures de Hudson sont pourvues. Les meilleurs freins hydrauliques Bendix, plus un frein mécanique de réserve, actionné automatiquement par la même pédale. Nombre d'accidents ont été évités grâce à ces doubles freins.

VOUS ÊTES EN SÛRETÉ DANS UN HUDSON

HUDSON 112 • HUDSON SIX • HUDSON COUNTRY CLUB SIX ET HUIT

IL est vrai que l'éclatement d'un pneu ou la faillite des freins hydrauliques ne peuvent vous menacer qu'une fois dans votre vie, *mais cette seule fois, c'est une fois de trop !* Pourquoi courir un risque que vous pouvez éviter ? Venez vous rendre compte AUJOURD'HUI de la protection que le Hudson est le seul à vous offrir. Direction rectifiée; Double freinage; Capot à serrure intérieure; Large pare-brise; Carrosseries tout-acier.

Vous apprécierez aussi le luxe et la spaciosité des intérieurs, le confort des Sièges " Airfoam ", qui est une innovation sensationnelle de Hudson; la Manette des vitesses placée sur le volant, les larges sièges pour 3 personnes. Au nom de votre confort et de votre sécurité, VENEZ VOIR. Venez conduire un Hudson 1939.

NOUVELLE INNOVATION SENSATIONNELLE

Airfoam Ride

De nouveaux sièges, d'un incomparable confort, qui vous permettront de faire sans fatigue des randonnées de centaines de milles. La dernière invention en fait de confort. Les sièges "Airfoam" sont incorporés sans supplément à tous les modèles Country Club et transformables. Ils coûtent un léger supplément dans tous les autres modèles de 1939.

La ventilation et le contrôle de la chaleur Weather Master s'adaptent à tous les modèles.

LES PRIX DU HUDSON SONT PARMI LES PLUS BAS

$925 et plus pour le Coupé de ville, tout équipé, prêt à être livré à Tilbury, Ont.; y compris les taxes fédérales, mais non les taxes locales, où il y en a. Conditions de paiements faciles, financées par Hudson. Prix sujets à changements sans préavis.

AUX ACHETEURS DE VOITURES USAGÉES

Les Doubles Freins ne coûtent aucun supplément — et la Direction rectifiée s'adapte, moyennant un léger supplément, aux Hudson de 1936, 1937 et 1938.

La voiture illustrée ici est le Sedan de tourisme Hudson Six, $1203, prix de livraison à Tilbury, Ont., toute équipée, y compris les taxes fédérales, mais sans les taxes locales où il y en a.

CARNET EDITORIAL

Année du Cinquantenaire du "Samedi"

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an	$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an	$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

LE GAGNANT

DANS un pays très grand, plus encore par ses hommes de science que par l'étendue de son riche territoire, le prince régnant voulut récompenser dignement l'homme qui saurait ajouter le plus beau titre au prestige, à la gloire et à la renommée du pays.

Tous les sujets, du plus humble au plus puissant, furent invités à un grand tournoi des intelligences et il en vint de tous côtés car le prix offert par le prince était de nature à stimuler toutes les convoitises et à donner la fièvre à toutes les ambitions.

— Le vainqueur, avait dit le prince, me succédera au trône. Je me fais vieux et n'ai pas d'héritier; le fardeau des affaires de l'Etat pèse trop lourdement sur mes épaules et je le remettrai, avec tous les honneurs qu'il comporte, à celui de mes sujets qui s'en montrera digne par le plus bel apport qu'il pourra faire à la grandeur du pays. Dans un an, à dater de ce jour, j'examinerai vos travaux et je proclamerai le vainqueur.

Une immense vague d'enthousiasme et d'activité déferla sur toute la population. Elle submergera les grandes villes et s'étendit au loin dans les vallées et les plaines jusqu'aux plus modestes villages.

Les savants s'enfermèrent dans leurs laboratoires avec la volonté bien ferme d'arracher à la nature un de ses plus redoutables secrets ou de périr à la tâche.

La date fixée les fascinait comme une vision pleine de splendeur, puis leur donnait une sorte de vertige parce que le temps à parcourir d'ici là prenait l'aspect d'un abîme sans fond dans lequel un simple faux pas, la moindre erreur pouvaient les faire tomber.

Douze mois . . . c'était peu pour accomplir le chef-d'œuvre défiant toute rivalité ! C'était interminable quand ils pensaient à tout ce que d'autres pouvaient faire pendant tout ce temps-là ! . . .

Une minute, une seule, la dernière peut-être, pouvait réduire à néant les travaux les plus ardus et couronner un vainqueur servi par un de ces hasards qui se plaisent à bouleverser l'ensemble de ce qu'on a patiemment, jalousement construit . . .

On vit se mettre en ligne les concurrents les plus étranges, des hommes très jeunes qui n'avaient encore acquis ni le savoir qui fait les élites, ni l'expérience de la vie qui fait les sages. Il y en eut de très vieux, dont la main tremblante ne toucherait peut-être pas le lendemain et qui subissaient l'éternel mirage des horizons lointains que l'on croit toujours accessibles.

Il y eut des ambitieux froids et calculateurs, rêvant à des choses brutales, terribles, les seules pouvant donner, selon eux, toute la puissance et toute la gloire dans un monde où le plus faible est voué fatalement à la déchéance et à la disparition.

Il y eut les utopistes, les poursuiveurs de chimères; ceux qui vivent perpétuellement dans des rêves qu'eux seuls peuvent comprendre, et qui bâtissaient une société nouvelle sur les débris de l'ancienne.

Il y eut les réalistes, uniquement occupés du présent et de ses jouissances; ceux pour qui les besoins, les soucis et même le simple ennui sont les seuls et vrais ennemis à combattre.

Il y en eut d'autres encore, qui prirent pour objectif toutes les passions humaines, tous les désirs inassouvis du cœur et toutes les ambitions plus ou moins avouables de l'âme afin d'en rechercher les satisfactions possibles, puis de les rendre certaines par une théorie inédite ou quelque invention matérielle.

Beaucoup succombèrent à la tâche avant la fin du douzième mois. Le surmenage, l'échec final et brusque au sujet d'une invention qu'ils avaient crue merveilleuse, la jalousie criminelle aussi, qui fit supprimer sournoisement nombre de rivaux jugés dangereux, tout cela chaque jour, creusa des vides sans cesse plus grands dans le nombre des aspirants à la magnifique récompense, celle du trône promis au plus grand savant que nul ne connaissait.

Le jour vint enfin de juger les mérites de chacun.

Il avait été, tout à la fois, craint et souhaité; il ruinerait bien des espérances mais il élèverait un homme au-dessus de tous les autres et chacun espérait secrètement être celui-là.

Avec cet orgueil calme et hautain que donne la certitude d'avoir inventé les plus terribles engins de destruction, c'est-à-dire de puissance indiscutable, de grands savants présentèrent les fruits de leurs veilles et de leurs travaux au prince qui les regarda d'un air attristé.

— La grandeur née de la violence ne dure jamais, dit-il simplement. Et il passa outre.

Il vit les matérialisations des rêves les plus extraordinaires; il prit connaissance des plans de réforme sociale les plus audacieux ou les plus bizarres et secoua la tête avec découragement.

— N'y a-t-il donc rien de mieux que tout cela ? demanda-t-il.

On lui fit le tableau d'une société raffinée à l'extrême par les belles manières et l'instruction répandue dans tout le peuple mais, aussitôt, d'autres concurrents n'attendirent pas l'avis du prince pour proclamer que cet état de choses serait le pire qu'on pût envisager.

Il créerait des désirs nouveaux et des ambitions jusqu'alors inconnues et puis, c'était irréalisable car il fallait compter tout d'abord avec l'insouciance des uns, la mauvaise volonté des autres et les inaptitudes d'un grand nombre.

D'autres émirent une théorie tout opposée : celle du retour à la plus grande simplicité, à la bienheureuse ignorance dans laquelle l'homme se sent plus proche de la nature et devient robuste comme elle.

Ils citèrent, comme exemples, des peuples très civilisés qui avaient compris cette grande vérité et la pratiquaient déjà en partie dans des camps de nudistes et l'incompréhension totale des affaires à leurs chambres de députés.

Ils n'eurent guère qu'un succès, celui d'amuser l'auditoire et de faire hausser les épaules au prince.

— Je crois bien, dit-il, avoir demandé une chose impossible, au-dessus de l'intelligence et des forces humaines; une chose qui touche de trop près à la perfection pour être élaborée dans les laboratoires des savants ou les heures pensives de nos philosophes. Je n'aurai même, sans doute, réussi qu'à bouleverser des esprits et à faire ajouter, par les conceptions de quelques-uns, aux dangers pourtant déjà si grands qui menacent la paix des peuples. Personne n'a rien trouvé qui soit d'accord avec mon rêve de grandeur, de beauté durables, avec mon désir, par conséquent d'ajouter, non seulement au prestige du pays mais à son bonheur ?

Alors, on vit un paysan pauvrement vêtu, qui tenait un papier à la main et s'approcha timidement.

— Voici, dit-il, quelques mots que j'ai copiés dans un livre, le seul que je possède et que je lise. Je crois, que c'est ce qu'il y a de plus beau et qu'on pourrait, avec cela, faire d'un pays le premier du monde entier. Et il tendit son papier au prince qui lut : "Aimez-vous les uns les autres . . .

— Tu seras mon héritier, lui dit-il simplement.

F. de Verneuil

Le chef de la Sûreté dit alors : " Je crois que nous avons à causer. "

MORT EN SURSIS

COMME Mallory allait traverser la rue pour entrer au club, son attention fut attirée par une affiche jaune, fraîchement collée, devant laquelle se bousculaient une douzaine de personnes.

Mallory s'approcha ; de haute taille il put aisément lire par-dessus les têtes. L'affiche était conçue suivant les règles classiques : un titre énorme, quelques mots en vedettes.

Le titre était constitué par un nom : James Mallory. Au-dessous, en caractères presque aussi gros, s'inscrivait ce chiffre impressionnant : vingt mille dollars.

Vingt mille dollars, telle était la récompense promise à qui livrerait à la justice James Mallory, ennemi public n° 1.

« *Cette offre s'adresse aussi*, disait l'affiche (on devinait que le signataire n'avait osé mettre : *et surtout*) *aux complices du criminel à qui l'impunité est assurée quelle que soit la gravité des fautes dont ils pourraient avoir eux-mêmes la conscience chargée.* »

Mallory ne s'émouvait pas facilement, pourtant le choc fut rude, et il lui fallut plusieurs minutes pour recouvrer le parfait contrôle de lui-même.

La foule maintenant obstruait complètement le trottoir ; il se dégagea non sans peine, traversa la rue, entra au club. Plongé dans ses pensées, ce fut à peine s'il répondit aux saluts des respectables gentlemen occupés dans le hall à feuilleter des magazines. — Il gagna directement le grill room, où il s'assit près d'une fenêtre.

— Deux portos, deux couverts et la carte. J'attends M. Reynolds et nous sommes pressés .

Tandis que le garçon servait les apéritifs, il composa rapidement son menu, puis il ouvrit un élégant étui à cigarettes où figuraient les échantillons des tabacs les plus fins.

Longtemps il hésita sur le choix d'une marque comme s'il se fût agi là d'une opération grave.

— Bonjour, chef, je suis en retard ?

Mallory serra la main de l'arrivant.

— Non, Perkins, vous m'excuserez d'avoir commencé sans vous attendre, mais je vais avoir un après-midi chargé.

Fred Perkins (M. Reynolds pour les non-initiés) avait trente ans. C'était un garçon robuste avec un visage tout rond, des yeux candides. Un sourire presque permanent découvrait ses dents très blanches et régulières. L'air était bon enfant, sympathique. Premier lieutenant de Mallory, l'homme avait trois assassinats sur la conscience.

Perkins heurta son verre contre celui de son chef et, désignant la rue :

— Vous avez vu ?

Mallory fit un signe affirmatif. Perkins ajouta entre deux gorgées :

— Je me demande comment l'opinion va prendre la chose.

— Oh ! l'opinion . . .

Perkins remarqua alors seulement l'étrange expression de son compagnon.

— Quoi, chef, ce n'est tout de même pas cela qui vous inquiète ?

Et comme l'autre ne répondait pas.

— Mais enfin, que pouvez-vous craindre ? Du côté des honnêtes gens, personne ne soupçonne votre double identité ; dans le cas contraire, on n'eût du reste pas attendu la promesse d'une récompense pour vous dénoncer. De notre côté à nous, moins de danger encore puisque c'est moi qui ai toujours servi d'agent de liaison entre vous et les hommes. Je crois bien que vous ne leur avez jamais donné un ordre directement, nul ne sait donc . . .

— Si, vous.

De surprise et d'émotion, Perkins faillit rejeter son porto.

Le garçon apporta les hors-d'œuvre ; Mallory se servit des olives.

— Vous n'avez pas oublié notre rendez-vous de ce soir ? reprit-il d'un ton indifférent, comme s'il ne se rappelait déjà plus ses précédentes sorties. Sept heures à l'aéroport.

Perkins n'était pas encore revenu de sa stupeur, il répéta d'une voix sans timbre :

— Sept heures à l'aéroport.

— Nous dînerons dans l'avion.

La face de Mallory s'éclaira.

— Je suis sûr que ces vacances nous feront un bien énorme. Un mois sans penser à rien, sans rien combiner . . . Les bains, la pêche . . . Vous tâcherez de ne pas me parler « affaires » surtout.

— Soyez tranquille.

Perkins avait peine à avaler ses anchois. Il fit avec un effort visible :

— Enfin, chef, qu'est-ce que vous avez voulu dire ?

Mallory le regarda droit dans les yeux.

— Comment, vous n'avez pas compris ?

— Mais ... sérieusement, vous ne pensez pas que je puisse vous trahir ? ... Réfléchissez, chef, cela va faire deux ans que je travaille avec vous. Dix fois nous avons risqué notre vie ensemble. Pouvez-vous douter de mon dévouement ?

Mallory hocha la tête.

— Vous êtes un brave garçon, Perkins ... Seulement il y a les vingt mille dollars ... Non, laissez-moi parler. L'offre est trop nouvelle, voyez-vous, vous n'avez pas encore eu le temps d'y songer. Pour l'instant, vous êtes tout indignation, mais un peu plus tard ... Oh ! je ne veux pas dire que vous succomberez, vous pensez bien que sans cela ...

Le criminel s'interrompit et sa bouche se crispa, d'un seul côté, en un léger et effrayant sourire. Il reprit aussitôt :

— Tout de même, vingt mille dollars ... C'est plus que nous n'avons gagné ensemble en deux ans, et au prix de quels efforts !

— Sans doute, chef, il n'empêche ...

— Allons donc, quelle est l'unique règle pour des hommes comme nous ? Gagner de l'argent par tous les moyens.

— Sauf par celui-là.

Mort à l'aube

Le garçon vint enlever les assiettes et les raviers, puis servit des entrecôtes aux pommes. Pendant quelques instants, la conversation roula sur les fluctuations des changes. Le gêneur éloigné, Perkins dit :

— Je crois que j'ai trouvé un moyen de tout arranger, chef. En somme, il n'y a que pour aujourd'hui que vous ayez sujet d'être inquiet. Demain, nous serons loin, et il n'est pas question de prime, là-bas. Je n'ai donc qu'à ne pas vous quitter de l'après-midi, je vous accompagnerai dans toutes vos courses, si toutefois ce n'est pas indiscret.

— Ce le serait.

Le premier lieutenant n'insista pas. Mallory se pencha sur la table, posa la main sur celle de son compagnon.

— Vous savez ce dont je suis capable, Perkins, rappelez-vous l'aventure des frères Smith. Les imbéciles avaient cru pouvoir me résister ; ils avaient pris toutes leurs précautions, la police était sur les dents. Pourtant rien n'a pu les sauver et au jour que j'avais fixé ... Et le coup du wagon-poste, et l'enlèvement du petit Erik, là aussi toutes les mesures étaient prises.

— Je sais, mais je ne vois pas pourquoi ...

— Pourquoi ? Parce que si *quelqu'un* aujourd'hui me dénonçait, ce *quelqu'un* ne verrait pas demain se lever le soleil. Et je pourrais être emprisonné, voire tué, rien ne le pourrait soustraire à ma vengeance. Comprenez-moi, Perkins, en me livrant, le traître signerait son propre arrêt. Ce serait fini. *Théoriquement il serait déjà mort, et son sursis n'excéderait pas l'aube.*

Plutôt que de se fâcher, Perkins affecta de prendre la chose en plaisantant.

— Ah ! ça, chef, si vous êtes arrêté, ou mieux encore, si vous êtes mort, je ne vois pas très bien comment vous ferez pour vous venger.

— Les frères Smith non plus ne voyaient pas, ni les parents du petit Erik. On ne saurait penser à tout ... Ma parole, c'est même vous, Perkins, qui dans cette dernière affaire, avez découvert le défaut de la cuirasse, l'endroit où nous devions frapper.

— Sans doute, mais le cas serait totalement différent.

— Totalement, vous l'avez dit, mais la conclusion serait la même .

Lentement, semblant peser chacune de ses paroles, Mallory ajouta :

— *Un mort en sursis*, c'est exactement cela. Vous qui aimez les problèmes policiers, Perkins, essayez donc un peu de réaliser la chose : *un homme qui présente encore toutes les apparences de la vie et qui pourtant n'est plus, car il s'est suicidé en me trahissant.*

Perkins eut un rire forcé.

— J'essaierai, ça me distraira pendant les vacances.

— C'est cela, mon vieux, pendant les vacances. A propos ...

La conversation dévia complètement. Et tandis qu'ils mangeaient leur dessert, les deux hommes se prirent à rire de bon cœur. Aussitôt le café bu, ils se levèrent de table. Le hall était maintenant désert, ils se séparèrent à la porte du club.

— A ce soir, Perkins, et n'oubliez pas l'heure ; l'avion n'attend pas.

— Comptez sur moi, chef ... et sans rancune.

Impunité assurée

Il y avait près de deux heures que Perkins errait par les rues, en proie à de troublantes pensées. Ordinairement, en des circonstances analogues, il ne songeait qu'au départ et s'abandonnait sans réserve à sa joie. Aujourd'hui, il était obsédé par l'idée du retour, de la reprise du « travail ». Il n'y avait encore aucun projet d'arrêté. Le chef avait voulu qu'on ne se gâchât pas les vacances avec de pareils soucis. Faute d'éléments précis sur lesquels son esprit eût pu broder, et n'étant pas très imaginatif, Perkins meublait donc l'avenir avec ses aventures passées.

Il revivait le cambriolage de la Continental Bank, la bataille contre les gardiens, dans la salle des coffres, tandis que retentissait, affolante, la sonnerie d'alarme ; il revivait l'assassinat du bijoutier Muller et surtout l'infernale poursuite par laquelle s'était achevée cette désastreuse expédition.

Au souvenir de cette poursuite, la sueur perlait au front de Perkins.

Il se prit à calculer combien il lui faudrait brusquement gagner pour lâcher le métier, pour vivre simplement peut-être mais « sans rien faire ».

Mais les chiffres n'étaient pas son fort. Evaluer ses dépenses d'un mois, multiplier, trop compliqué. Il était plus simple de fixer une somme ronde, quelque chose comme le gros lot pour ceux qui jouent aux loteries. Cinq mille, dix mille dollars ! Hum ! Il ne ferait pas de folies avec ça.

La réponse exacte lui fut donnée par une affiche jaune qui se détachait sur le fond gris uniforme d'un mur. Il détourna la tête, s'éloigna à grands pas.

•

La décision de Perkins était inébranlable. Il ne trahirait pas son chef, son ami. Pourquoi ne pas, dès lors, se permettre de rêver une vie nouvelle.

par

PIERRE BOILEAU

aussi bien ce serait comme une récompense pour sa méritante résolution ?

Il se vit riche et oisif. Il était étendu sur une plage, s'offrant tout entier à la caresse du soleil, doucement, il brassait le sable où sautillaient d'inoffensives puces de mer.

Et à son abandon physique s'ajoutait une quiétude d'esprit complète, ce qui jusqu'alors n'avait jamais été le cas.

« *L'impunité est assurée* », disait l'affiche. Ainsi le meurtre des frères Smith serait oublié, comme l'attaque du wagon-poste, comme l'enlèvement du petit Erik. Le criminel devenait un homme «comme les autres », avec la fortune en plus.

Perkins souriait béatement ; il était si loin, si loin ...

La chute fut brutale. Devant lui, il aperçut soudain la façade verte de la bijouterie Muller. La devanture était baissée, sur les murs de l'immeuble voisin on distinguait des traces de balles.

— Dire que tout cela va recommencer !

Cinquante pas plus loin, sur une palissade, l'affiche jaune.

Perkins commença sérieusement de douter de lui, il eut peur. Jusqu'où ses pensées ne l'avaient-elles pas entraîné depuis sa sortie du club, et il n'était que trois heures ? Encore quatre heures à tirer.

— Il faut absolument que j'occupe mon esprit à autre chose. Il le faut absolument.

Un moment il eut envie d'entrer dans un cinéma, mais il estima que ce serait une lâcheté. Il voulait triompher « du dedans ». Chercher par exemple un jeu, un problème qui vous absorbe entièrement, était-ce si difficile ? Un de ces casse-tête comme ceux qu'il trouvait dans les magazines et qu'il prenait tant de plaisir à résoudre.

Il crut entendre la voix de Mallory :

« *Un mort en sursis* ... Vous qui aimez les problèmes policiers, Perkins, essayez donc un peu de réaliser la chose, *un homme qui présente encore toutes les apparences de la vie et qui pourtant n'est plus, car il s'est suicidé en me trahissant.* »

Au fait, pourquoi pas ce problème-là autant qu'un autre ? Bien entendu, Perkins le considérait comme abstrait, comme un quelconque problème d'algèbre dont la recherche de la solution seule importe et non cette solution elle-même. Il n'avait pas l'ombre d'un profit à tirer de son travail mental, où plutôt si, la joie de dire tout à l'heure à Mallory : « Me voici, chef, et pourtant j'ai trouvé votre tronc ».

Trois cas à envisager : ou Mallory échappe aux policiers venus l'attendre à l'aéroport, où il est arrêté, ou il est tué en se débattant.

Prenons le premier cas, Mallory libre. Comment va-t-il pouvoir se venger de ... celui qui l'a vendu ?

Oh ! sans doute, s'il n'y avait pas à compter avec le facteur temps, la chose serait facile. Le traître aurait beau se tenir sur ses gardes, se terrer ou quitter le pays, un jour arriverait bien où le chef retrouverait sa trace : « *Théoriquement, il serait déjà mort, et son sursis n'excéderait pas l'aube* ».

Eh bien ! le traître n'aurait qu'à se mettre jusqu'au lendemain sous la protection de la police. Il suffirait d'une douzaine de policemen ... Ou plutôt non, une douzaine, c'était trop. Qui sait si Mallory n'aurait pu acheter l'un d'eux ?

Quelques hommes seulement, mais des hommes sûrs, voilà ce qu'il fallait. Par exemple, Mc Farell, le chef de la Sûreté, l'inspecteur principal Sullivan, l'ennemi juré de Mallory, ou encore le commissaire Kaber, dont l'ennemi public n° 1 avait tué le frère. Ils s'enfermeraient avec le dénonciateur dans une pièce parfaitement close, aux murs épais. A la porte, qu'on ne devrait ouvrir sous aucun prétexte, veillerait une garde composée d'agents éprouvés. Bien entendu, le prisonnier volontaire n'absorberait aucune nourriture, n'accepterait pas même une cigarette.

Comment Mallory exécuterait-il sa menace ? Il y avait bien un moyen ; faire sauter la préfecture de police. Mais cette supposition ne résistait guère à l'examen.

Durant une demi-heure, Perkins se mit l'esprit à la torture. Il conclut enfin :

— Impossible ... Et j'ai choisi le problème le plus simple : Mallory libre ; mais admettons qu'il soit bouclé, et mieux encore qu'il soit tué. Je ne vois pas très bien comment ...

Il ne put s'empêcher de rire.

— Décidément, le chef a bluffé.

La démarche

Tout à coup, Perkins se retrouva immobile, un peu désemparé, au centre d'une vaste cour payée que bordaient de hauts bâtiments symétriques aux façades blanches.

A quel moment précis Perkins avait-il décidé de franchir la grille ? Il ne pouvait se le rappeler. Avait-il même jamais pris cette décision ?

Et maintenant encore, alors qu'il se remettait en marche, sa résolution était loin d'être prise ; mieux, il se répétait : « Non, non, je ne veux pas. » Une force irrésistible le poussait vers une des portes.

Au pied d'un escalier, derrière une table de bois noir, se prélassait un gros policeman dont le nez bourgeonnait.

— L'inspecteur principal Sullivan, je vous prie.

Sa voix était tellement altérée que Perkins douta que ce fût lui qui eût parlé.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Sur la table, il y avait des fiches et des enveloppes. Perkins prit une fiche, griffonna quelques mots, la mit dans une enveloppe qu'il cacheta. Le policeman gravit pesamment l'escalier.

Perkins était seul. Il pouvait faire demi-tour, il n'était pas trop tard encore, rien n'était perdu. Mais non, il restait sans mouvements, sans pensées.

Cible parfaite. Si Mallory l'avait suivi, il l'eût abattu facilement de la cour, d'un coup de revolver.

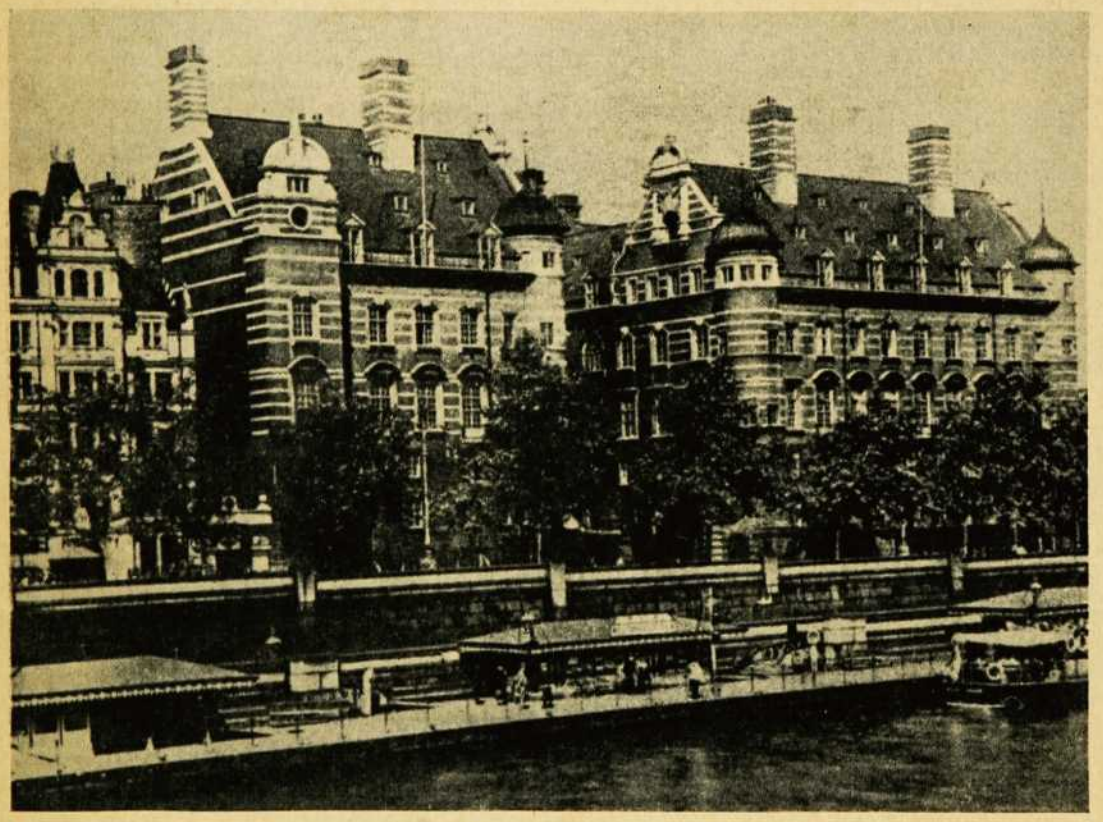
— Voulez-vous monter ?

Perkins suivit le policeman, entra dans un bureau dont la porte matelassée se referma sur lui. Adossé à une bibliothèque se tenait un homme aux cheveux gris, très large d'épaules, dont le visage énorme et mou semblait fondre comme cire chaude. Sous les lourdes paupières brillaient toutefois deux yeux gris d'un éclat extraordinaire qui s'attachèrent à ceux du visiteur.

— C'est sérieux, j'espère ?

— Je m'appelle Fred Perkins, je suis le premier lieutenant de Mallory.

(*Lire la suite page 36*)



Les quatre Surintendants détectives des quatre districts de Londres. De gauche à droite : Jack Sands, bien connu dans le " West End " ; F. S. Bennett, l'implacable ennemi des " gangsters " ; H. E. Helby dont la force musculaire est prodigieuse, et G. W. Yandell, célèbre membre de "L'Escadron volant ". Chacun d'eux a la responsabilité entière d'une partie de Londres.

●

Scotland Yard ; photo prise de la Tamise. Ces bâtiments d'apparence plutôt bourgeoise contiennent pourtant d'extraordinaires secrets dans leurs murs.

Ce qu'on fait à

SCOTLAND YARD

Chronique documentaire par LOUIS ROLAND

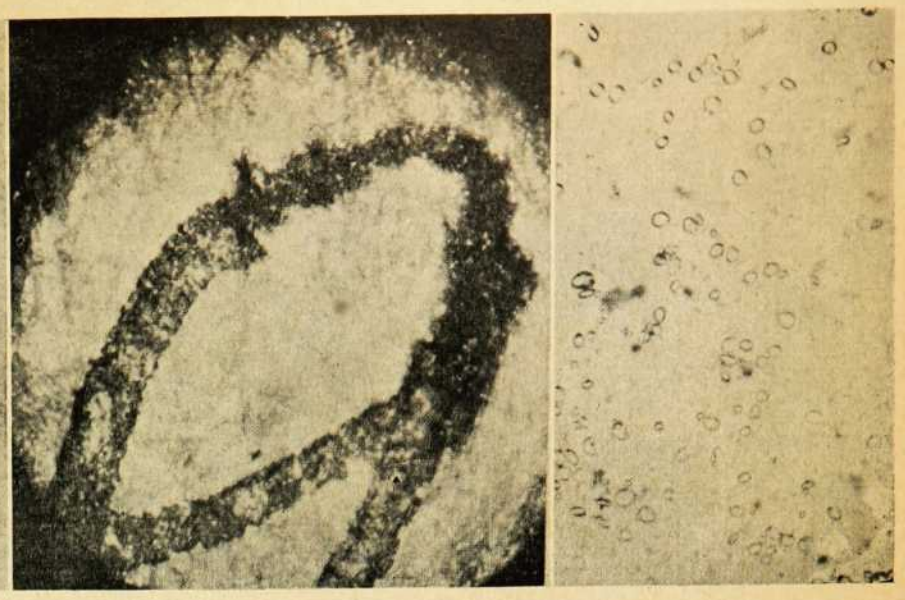
Ce qu'on y fait ? ma foi, on y arrête les fripouilles de toutes espèces ainsi que cela doit se faire dans toute bonne organisation policière, mais on le fait avec une maîtrise et un doigté qui ont valu à Scotland Yard sa très bonne et très légitime réputation.

Scotland Yard n'a pourtant pas eu toujours les coudées franches pour opérer ; ses débuts ont été même plutôt difficiles et il a fallu vraiment du courage fortement dosé d'obstination pour arriver à la puissante organisation actuelle.

Pendant un siècle, Scotland Yard a dû lutter, non seulement contre les criminels mais aussi contre les honnêtes citoyens qui ont combattu son développement.

Au dix-huitième siècle, Londres n'était pas la ville du rêve mais plutôt celle du cauchemar ; il y avait, dans cette ville, des voleurs et des sacripants de toutes les espèces, des pires surtout. C'était un peu la jungle des coquins, des escrocs et de toute la racaille. Tout citoyen devait être son propre policeman, d'ailleurs, à tour de rôle pour les autres et cela sans salaire. Ou bien alors il fallait payer un « deputy », mais ce dernier système était ce que l'on appelle « pourri », car il arrivait souvent que le « deputy » faisait cause commune avec les voleurs.

Deux empreintes digitales ; à gauche, celle d'un bandit et, à droite, celle d'un singe que ce bandit avait dressé à l'ouvrage de cambrioleur.



Un faux dévoilé par la micrographie ; le chiffre 7 avait été changé en chiffre 9, ainsi que le révèle l'encre de qualité différente. — A droite, on voit la poussière trouvée dans l'oreille d'un accusé, poussière qui a révélé qu'il avait pénétré dans un moulin à farine où un crime avait été commis.

Des milliers de ceux-ci volaient pour manger ; d'autres, plus nombreux encore, volaient pour boire et oublier leur misère. En ces temps-là, le gin coulait à flots et il n'était pas rare de voir, à l'entrée de tavernes bruyantes, des avis, tels que celui-ci : « Entrez ici où vous pouvez vous saoûler convenablement pour deux sous, et vous rendre ivre-mort pour quatre. »

Tel était l'état de choses, quand un nommé Henry Fielding résolut d'y apporter remède. Il était magistrat en chef à Bow Street au cours de la seconde moitié du dix-huitième siècle, et aussi commissaire de la paix pour Westminster.

A Bow Street il siégeait douze heures par jour, essayant d'administrer la justice et de maintenir la paix dans la ville. Ses prédécesseurs se faisaient un revenu d'environ mille livres par an, principalement avec de l'argent extorqué de gens faussement accusés, mais Fielding réforma ces abus. Il estima qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'enrayer la vague sans cesse montante du crime et de se débarrasser des informateurs, espions parasites des criminels et des innocents, et que ce seul moyen était d'avoir un corps de police payé et dûment autorisé.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut une petite escouade de policiers semblables à nos détectives modernes ; il n'en eut tout d'abord que six et leur nombre ne dépassa jamais dix. C'est avec ce personnel réduit qu'il dut agir. On lui alloua une somme de trois cents livres par an avec laquelle il dut pourvoir à la paye et aux dépenses d'entretien de ses hommes.

Tel fut le début très modeste de Scotland Yard qui compte aujourd'hui une armée de vingt mille hommes avec un budget annuel de sept millions de livres.

L'escouade primitive de Fielding se composait d'hommes qui étaient à la fois détectives et policemen ; ils avaient tous pouvoirs pour opérer des recherches et des arrestations et, en peu d'années, ils eurent une réputation de redoutables chasseurs d'hommes.

La tradition de Scotland Yard de ne jamais « classer » une affaire comme sans résultats possibles commença par eux ; aussi celle de ne pas être armés. La seule arme des hommes de Fielding était l'autorité qu'ils tenaient du roi, et les malfaiteurs savaient qu'il n'était pas bon pour eux d'y résister ; cela les menait infailliblement aux galères ou même à la potence.

Avec l'importance accrue sans cesse de la ville de Londres, il devint vite évident que le système de Fielding devenait insuffisant. Aussi, en 1828 et en 1829 parurent les Actes de Sir Robert Peel organisant une nouvelle police. Elle fut placée directement sous le contrôle du Secrétaire d'Etat et collabora étroitement avec lui.

Cela ne sembla pas trop plaire au public qui vit là une menace à ses anciennes libertés. Néanmoins, les Bureaux de la police métropolitaine — ou de Scotland Yard — s'organisaient sur des bases solides, mais il fallut cinquante années pour qu'ils arrivent à s'installer dans des édifices dignes de leur importance ; ceux, d'ailleurs, qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Le site de ces Bureaux fut acquis par pure chance. On devait y construire un Opéra National, mais les promoteurs de cette affaire ne purent réunir les fonds nécessaires à leur entreprise parce que le public aimait encore moins l'opéra que la police. Ils furent donc heureux de céder leur terrain à un autre acquéreur.

Aujourd'hui, Scotland Yard ou les Bureaux de la Police Métropolitaine, pour employer le titre officiel, c'est l'institution responsable en premier lieu de l'ordre, de la paix et de la sécurité sur le territoire de la ville de Londres. Les grands chefs en sont directement appointés par la Couronne, mais le tout ne forme qu'un seul bloc pour toutes les opérations à faire. Il arrive assez fréquemment que Scotland Yard s'occupe maintenant de faits en dehors de sa circonscription d'origine, surtout en cas de troubles civils.

Pour maintenir la sécurité dans la plus importante et la plus riche ville du monde entier, Scotland Yard dispose d'une force de vingt mille hommes en uniforme, lesquels sont partagés en vingt-deux divisions. En plus, il y a le « C. I. D. » (Criminal Investigation Department) qui comprend neuf cents hommes ; sur ce nombre, deux cent cinquante sont attachés aux Bureaux centraux et le reste est attribué aux divisions.

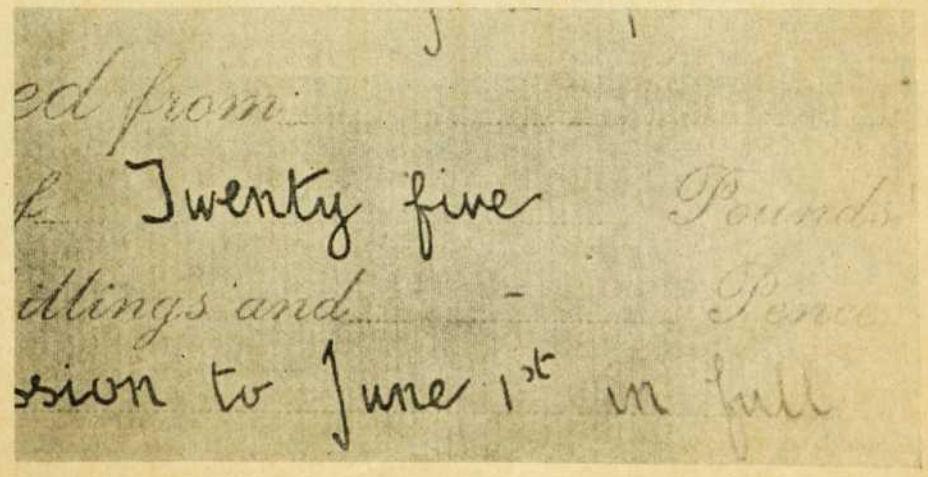
L'entretien de tout cela coûte cher ; beaucoup plus que la petite escouade de début de Fielding. Il faut compter sept millions de livres, soit à peu près trente-cinq millions de dollars par an pour équilibrer le budget de Scotland Yard. La moitié en est payée par le Gouvernement et l'autre moitié par les contribuables de Londres .

La besogne n'est pas mince ; sous le contrôle de Scotland Yard, il y a 80,000 milles de rues qu'il faut surveiller vingt-quatre heures par jour. Il faut ajouter à cela la police fluviale ou Division de la Tamise dont la superficie de surveillance est immense.

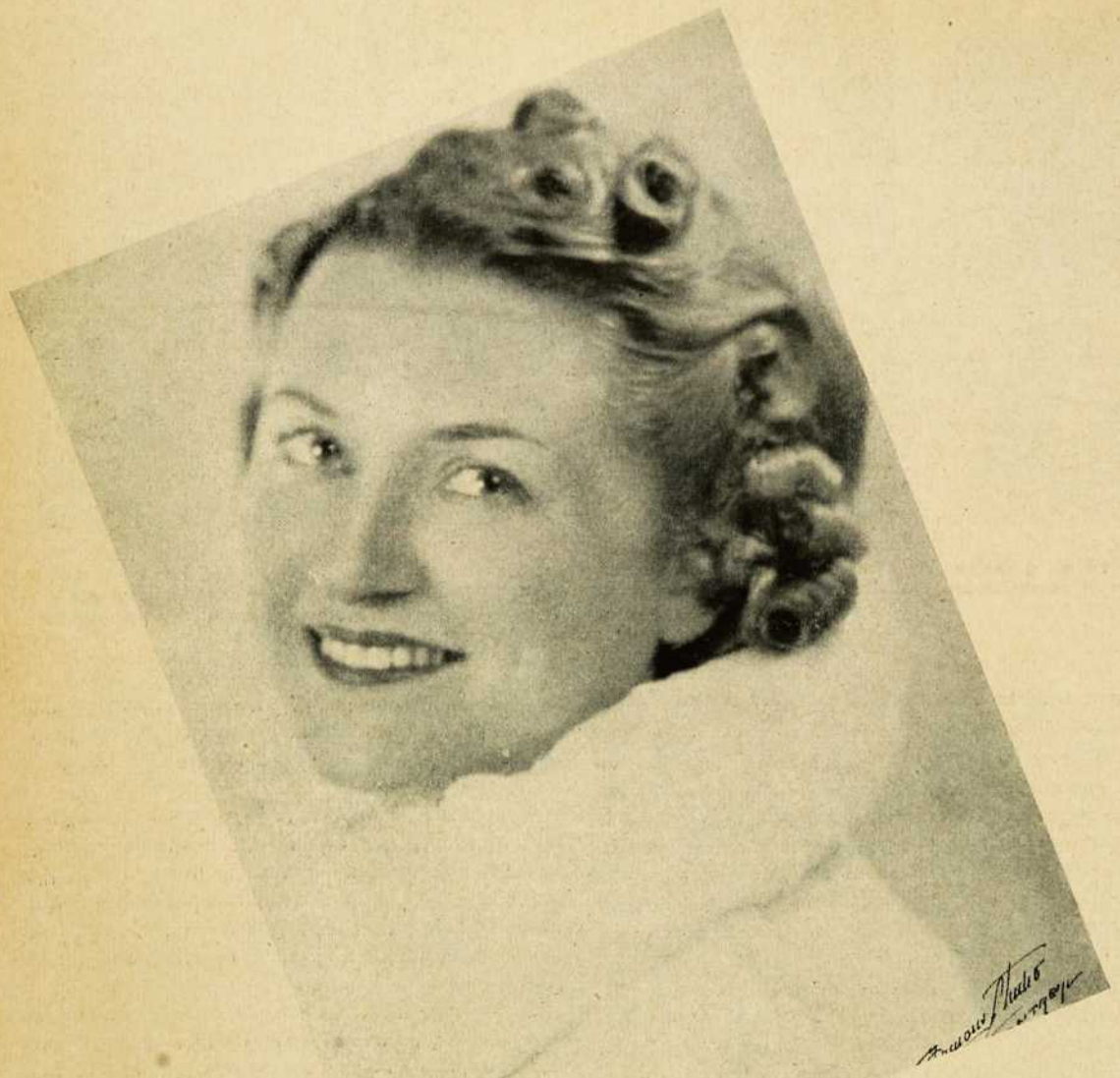
Le travail de l'organisation ne se limite pas à cela. La protection des citoyens et la recherche des criminels ne représentent qu'une partie de l'ouvrage à faire. Il y a les travaux accessoires comme les permis de voitures, le service des objets perdus, l'organisation de la circulation, le contrôle des étrangers et une multitude d'autres choses.

Tant d'hommes doivent être employés à ces divers services qu'on peut dire que, dans les 80,000 milles de rues de Londres, il n'y a une moyenne que de deux mille cinq cents policiers en permanence.

Cela suffit pourtant pour faire de la bonne besogne et, s'il n'a pas été possible de purger la ville de Londres du dernier de ses voyous, chose impossible partout ailleurs, on peut dire tout de même que c'est une des premières villes du monde sous le rapport de la sécurité pour ses habitants.



La photo fait découvrir qu'un billet de commerce a été falsifié ; à la vue ordinaire il n'y a aucune différence entre les encres mais la fraude apparaît nettement à la photo.



Quelques minutes avec . . .

Thérèse Gagnon

"Au sixième, s'il vous plaît ! . . . » Et l'ascenseur monte, monte . . . Croyez-vous, amis lecteurs, qu'il m'a fallu monter haut pour atteindre cette petite étoile qu'est la toute charmante Thérèse Gagnon qui m'avait donné rendez-vous au poste CKAC.

Je n'ai pas à attendre, car à deux heures exactement elle me rejoint. Nous nous installons confortablement, et la conversation s'engage :

— Où êtes-vous née, Mlle Gagnon ?

— A Québec.

— Ainsi, vous êtes québécoise ? Vous m'en voyez ravie, car j'adore la vieille capitale ! . . . Et depuis combien de temps êtes-vous à Montréal ?

— Depuis cinq ans.

— Où et quand avez-vous fait vos débuts à la Radio ?

— A CHRC (Québec), en 1929, puis, continue mon aimable interlocutrice, j'arrivai à Montréal le 5 mars 1933. Je débutai au poste CFCF avec Léo Lesieur. Au mois d'octobre j'avais un programme attitré à CKAC : la série des émissions de la Belle Dow. Cette série terminée, je chantai à plusieurs programmes, entre autres au programme Jarry, l'année dernière ; en plus, je viens de terminer une série d'émissions à CBF. Maintenant je me repose, car je suis quelque peu fatiguée.

— Et que comptez-vous faire maintenant ?

— Oh ! j'ai quelques projets pour cette année, mais je ne précise rien, parce que la sagesse nous recommande de ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, comme on dit chez nous.

— Malgré votre jeune âge, Mlle Gagnon, vous êtes une petite philosophe ; mais, entre nous, ce ne doit pas vous être difficile car, sans exagérer, vous avez été gâtée par une bonne fée. En effet, quelques mois seulement après votre arrivée à Montréal, vous aviez déjà un programme à vous. C'est beaucoup de chance, car il y a bien d'autres artistes qui, malgré leur grand talent, n'arrivent pas à percer.

Permettez-moi, chers lecteurs, de faire ici une petite digression et de vous confier un grand secret : c'est que la bonne fée a été aussi prodigue pour le physique que pour le talent envers Thérèse Gagnon. Elle est aussi jolie et aussi charmante que sa voix, et ce n'est pas peu dire ! . . . Et puis, elle a de qui tenir, car sa mère est une musicienne accomplie qui fut le professeur de tous ses enfants.

— Nous sommes huit enfants, me confie Thérèse Gagnon, et nous avons tous appris à aimer la musique sur les genoux de notre mère qui fut notre premier professeur. Elle a fait de nous des amoureux de la musique, et point n'est besoin de vous dire si nous nous en donnons à cœur joie quand nous nous réunissons.

— Inutile de vous demander ce que vous préférez ; c'est sans contredit la musique, et en particulier le chant.

— En effet, me répondit cette aimable artiste, et même lorsque je n'ai pas de programme, je passe de longues heures à travailler mon chant.

— Ce sont sans doute les chansonnettes que vous aimez le plus interpréter ?

— Oui. Tout d'abord c'est dans le registre de ma voix, et de plus c'est ce que le public aime davantage.

— Il n'y a rien de surprenant à cela, surtout si elles sont interprétées par des artistes compétentes telles que vous.

Un joli sourire, plein de modestie, me répondit ; ce que voyant, j'acquis la certitude que cette jeune artiste ne compte que des amis à CKAC, amis qui l'estiment sans aucun doute pour sa belle humeur et pour son charme.

— J'aime tout ce qui est beau et bon, continue Thérèse Gagnon, avec tout l'enthousiasme que confère la jeunesse . . . J'aime tous les sports, mais malheureusement je n'ai pas le temps d'en pratiquer beaucoup ; cependant, quand je le puis, je fais du tennis en été et du badmington en hiver.

— Dites-moi, mademoiselle, qu'est-ce que vous détestez le plus ?

La réponse vient spontanée :

— Les indiscrets et les mauvaises langues qui sont toujours à espionner vos faits et gestes, et surtout à les mal interpréter !

— En effet, répondis-je plaisamment, c'est une engeance des plus détestable, et je vous confie en grand secret que, si j'étais premier ministre de mon pays, j'aurais tôt fait de les emprisonner à la moindre incartade afin de rendre service à mes chers compatriotes . . .

Toutefois, je suis sûre que cette gentille demoiselle ne doit pas avoir trop à souffrir des coups de langues de cette gent détestable, car, et avec raison, elle est muette sur tout ce qui concerne sa vie privée. Et comme preuve irréfutable de ce que j'avance, eh bien, voici : encouragée par l'amabilité de mon interlocutrice, j'osai lui poser une question touchant ses sentiments. Aussitôt je sentis le livre ouvert de sa pensée intime se fermer lentement et, avec une habileté digne d'un vieux diplomate, elle détourna la conversation. Je n'en ai eu que plus d'estime pour cette jeune fille qui, à force de travail et de talent, est parvenue à occuper une place de première grandeur dans la sphère musicale de notre province, et à se faire aimer du public radiophile canadien, le plus charmant, mais aussi le plus difficile des publics à l'écoute.

GERMAINE PLANTE

L'Actualité dans le Québec

Par le GLOBE-TROTTER

(Spécial au "Samedi")

●

LA POPULATION DE MONTREAL

En un quart de siècle, la population de Montréal a doublé. — Elle est aujourd'hui de 1,265,000 âmes.

Les progrès démographiques de Montréal ont évidemment été proportionnels à ses progrès commerciaux et industriels.

Il est donc intéressant de suivre, depuis un siècle, la croissance rapide de la population de la Métropole du Canada. L'archiviste de la ville, M. Conrad Archambault, a préparé un tableau établi sur des données très sûres.

On y voit qu'en 1841, Montréal comptait 40 000 âmes. A cette époque, les limites de la ville allaient de l'extrémité est du quartier Ville-Marie jusqu'à la rue Guy, et, au nord, jusqu'aux environs de la rue Sherbrooke.

Quelques chiffres et quelques dates feront comprendre la croissance rapide de Montréal :

1851	57,715	âmes
1871	115,238	"
1890	219,616	"
1901	328,172	"
1914	595,600	"
1928	1,032,385	"
1938	1,265,000	"

La population de Montréal a donc doublé depuis vingt-cinq ans. Il ne faut pas trop s'en réjouir, car c'est l'apport rural qui, en très grande partie, a formé cet excédent de population.

D'autre part, ces chiffres ne tiennent pas compte des municipalités indépendantes qui, en fait, sont dans les cadres de la Métropole : Westmount, Outremont, etc.

●

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Cette intéressante revue mensuelle renseigne les anciens de l'Université de Montréal sur les activités de notre grande institution d'enseignement supérieur.

Depuis quelques années, l'Association des diplômés de l'Université de Montréal a son périodique : *L'Action Universitaire*.

Sous la direction de M. Hermas Bastien, *L'Action Universitaire* est devenue fort intéressante.

On y trouve des articles littéraires et scientifiques écrits par des anciens de l'Université Le numéro de février, par exemple, contient une étude de MM. Cadieux et Tremblay sur « L'art de Parent, conférencier » ; il s'agit évidemment d'Etienne Parent, notre premier économiste, notre premier politique vraiment réaliste. Au sommaire, il y a encore des écrits du Dr Lassalle Laberge, de M. Roger Brossard (Staline et l'expérience communiste), du Dr. Joseph Beaudoin (L'Hygiène et son enseignement). La chronique de « La vie universitaire au Canada » résume les activités et les succès des Anciens : c'est le tableau d'honneur du mois.

En première page, on donne une liste des Anciens de l'Université qui occupent un rang en politique : six sénateurs, seize députés aux Communes, quatre conseillers législatifs, dix-neuf députés à l'Assemblée législative.

On comprend difficilement, devant un tel tableau, que l'Université de Montréal n'ait pas obtenu depuis longtemps les fonds pour terminer son immeuble du Mont-Royal ! Et si l'on regarde la liste imposante des personnages qui composent les comités et le conseil général de l'Association des diplômés, on ne comprend plus du tout.

Tous ces messieurs n'ont pas encore su *exiger* du gouvernement provincial (malgré Ottawa !) l'organisation d'une loterie au profit de notre université ; il n'y a pas d'autre moyen de terminer l'immeuble de la montagne !

●

"LES IDEES"

Fondée par M. Albert Pelletier, cette revue ne manque ni d'idées ni de vie.

Voici un aperçu du sommaire du numéro de février : « Une nécessité première du Québec », par Jean-Robert Bonnier. Depuis longtemps, l'auteur bataille en faveur d'une éducation physique raisonnée dans nos écoles ; mais il se heurte à des préjugés, à des incompréhensions sans nombre. Et pourtant, il nous donne des chiffres qui devraient les écoles catholiques, avec 117,000 élèves, ont 2 faire réfléchir, et surtout faire agir : « A Montréal, gymnases, 4 moniteurs, et un budget annuel de $8,000 y compris les $6,000 pour le *cadetisme* (contribution du gouvernement fédéral). Les écoles protestantes ont 30 gymnases, 1 piscine, 31 moniteurs réguliers pour 32,000 élèves, et un budget annuel de $60,000 ; elles refusent carrément le subside fédéral pour les corps de cadets et estiment sagement que l'entraînement militaire n'est pas, ne saurait jamais être de l'Education physique. L'école et la caserne sont choses différentes. »

« Fin de guerre en Espagne », par Georges Langlois. Ancien rédacteur à *L'Ordre*, M. Langlois est un journaliste politique d'une grande compétence et un démographe solidement documenté. M. Langlois, s'appuyant sur l'Histoire, croit que, la victoire assurée, Franco devra faire face à des révoltes dans son propre parti.

« Le pêcheur à temps perdu », par Henri Tranquille ; nouvelle qui ne manque ni de pittoresque ni d'intérêt.

« Monsieur Chauvain », par Jean Béraud ; voici une comédie en un acte que goûteront tous ceux qui savent apprécier les belles chroniques hebdomadaires de Jean Béraud.

« Les signes parmi nous », poème en prose rythmée par Charles Doyon.

Le directeur des *Idées*, M. Albert Pelletier, rédige lui-même chaque mois la revue des livres, en toute indépendance.

Monument aux premiers colons du Saguenay — (Photo J. E. Chabot, photographe, Roberval)

Dans le Monde Sportif

par Oscar MAJOR

MIETTES SPORTIVES GLANEES UN PEU PARTOUT

■ A l'avenir, en Allemagne, tout homme condamné pour vol ou cambriolage ne pourra plus conduire une automobile. Ceux qui sont déjà détenteurs d'un permis se le verront confisquer.

■ Pamphile Yvon, le meilleur second but de notre province, doit fiancer, le jour de Pâques, Mlle Yvette Vermette, l'une des gentilles et jolies nièces de Mme Jos Cattarinich, épouse du grand sportsman décédé li y a quelques semaines à Nouvelle-Orléans . . .

■ Rome et Londres ont posé leur candidature pour l'organisation des Jeux Olympiques de 1944. Les deux derniers candidats pour les Olympiques de 1948 sont les Etats-Unis et le Canada. La Chambre de Commerce de Détroit est prête à mettre à la disposition des patrons américains, Ford et General Motors, la somme de $10,000,000 pour l'organisation et la construction d'un stade immense et d'un village olympique dans une banlieue de Détroit . . .

■ A la prochaine assemblée des gouverneurs de la N.H.L., en mai prochain, certains magnats du hockey majeur mettront sur le tapis les questions suivantes : Le retour à l'ancien système d'arbitres, c'est-à-dire que les deux chevaliers du sifflet auront les mêmes pouvoirs. Cette année, seul l'arbitre en chef pouvait punir les joueurs coupables d'une infraction quelconque, le juge de la ligne bleue devait se contenter de siffler les hors-jeux. Il est peu de choses qui répugnent autant à trois gouverneurs que le système actuel des séries de détail, surtout en ce qui a trait aux deux premiers clubs de la ligue. L'une des deux meilleures équipes, le Boston ou les Rangers, se voit nécessairement hors de course, dès la première ronde. Vous ne trouvez pas que c'est à pleurer que d'être conviés à constater ce manque de logique de la part de financiers avertis ? Eux qui font bouillir dans leur marmite plus de $2,500,000, de novembre à avril ?

■ Grâce à l'esprit d'initiative de M. Tommy Gorman, gérant-général du Forum, plus de $1,800,000 sont passés au bureau de contrôle de l'établissement sportif de l'Ouest de la ville, durant les derniers douze mois. Les directeurs ont donc perçu, dans l'espace d'un an, plus de $400 000. On le voit, les profits de cette année méritent une mention toute spéciale, qui rejaillit partiellement sur T. P. Gorman, le meilleur directeur financier que les propriétaires aient eu, depuis la fondation du Forum. Ne manquons jamais de dire ce qui est bon chez nous, car trop souvent, hélas ! les autres ne le disent point.

■ Lors du récent passage du fameux tennisman professionnel Ellsworth Vines, au Forum, nous lui avons demandé s'il avait l'intention de se retirer des courts. « Je suis encore trop jeune, nous répondit-il, pour suspendre au mur mes raquettes, qui m'ont fait gagner plus de $100,000 en peu de temps. Toutefois, j'ai soupé de ces dures tournées. A l'avenir, je jouerai quelques exhibitions de temps à autre. Je m'adonnerai plus assidûment au golf. Je m'occuperai plus activement de mon magasin d'articles sportifs qui est très prospère, à Pasadena, Californie. »

■ Alfie Bryant, du club Opéra de 1938, l'un de nos plus redoutables frappeurs de la province, représentera probablement l'équipe de baseball Timmins, la saison prochaine. Un autre de nos bons joueurs canadiens que les propriétaires des clubs de la Ligue Provinciale laisseront s'expatrier en Ontario.

■ Une coïncidence assez curieuse a voulu que, l'autre jour, fussent réunies pour disputer, à Paris, une épreuve quatre escrimeurs habiles, quatre fines lames qui ont noms : Leprêtre, Lemoine, Lévesque et Cardinal . . . de quoi constituer un véritable clergé, à la fois régulier et séculier. Ils se rencontrèrent sous les yeux de l'arbitre Lacroix, membre de la Fédération d'escrime de France. Sans aucun souci de la hiérarchie ecclésiastique, Leprêtre, maître d'armes on ne peut meilleur, battit non seulement Lemoine et Lévesque, mais aussi Cardinal. Cela lui sera-t-il pardonné ?

■ Joe Gallagher, voltigeur-étoile du club de baseball Kansas-City de l'an dernier, que les New-York Yankees mettent à l'essai, à leur camp d'entraînement, assiste, tous les jours, à la messe, où il prie en vue de la guérison de son amie affectée de paralysie infantile, depuis quelque temps.

■ En haut lieu, on n'ajoute pas foi à la rumeur voulant que le gérant du club de hockey Lachine, Albert Leduc, abandonne les rênes des Rapides afin de diriger les destinées du club Valleyfield, l'an prochain. Albert a connu trop de succès financiers et autres, dans la Ville des Sports, pour changer son fusil d'épaules, à moins d'une raison majeure.

■ Le grand lanceur M. J. Flynn, du Granby de 1937 et 1938, a déjà transporté ses pénates à Timmins, où il mystifiera les rudes cogneurs de la Ligue des Mineurs du Nord de l'Ontario, durant la saison prochaine. Le vétéran lanceur « Big Boy » Flynn touchera un salaire de $300 par mois, sous la tutelle du gérant Eugène Bélanger.

■ Tony Demers, ailier du club de hockey Rapides de Lachine, de la Ligue Provinciale, est le premier joueur semi-professionnel de la province qui ait réussi, cette saison, le tour du chapeau ou truc de la casquette (hat trick). En effet, le 21 décembre dernier, Tony Demers marqua trois buts de suite, à Lachine, contre le gardien de buts Perras, du Cornwall.

■ Al Brown, ancien champion mondial des boxeurs poids coq, a reçu une offre de son ancien gérant Dave Lumiansky pour livrer plusieurs combats aux Etats-Unis et rencontrer le champion Sixto Escobar. Le boxeur noir Al Brown a disputé 232 matches. Il a reçu moins de coups que plusieurs boxeurs au cours de 10 combats.

■ Pourquoi la saison du rugby, aux Etats-Unis, ne dure-t-elle que neuf semaines ? nous fut-il demandé l'autre jour. C'est, sans doute, parce qu'il y aurait trop de morts, trop d'épaules disloquées et trop de jambes cassées. D'après nous, le rugby est un sport qui tue un peu, si l'on peut s'exprimer ainsi. Et l'on veut que les autorités de l'Université de Montréal organisent une équipe de ce sport violent ! Non, tous les sports, à l'exception du rugby.

■ Des médecins japonais ont constaté que le cœur de leurs champions coureurs à pied, sur courtes et longues distances, battait au rythme de 40 à 60 pulsations à la minute. La moyenne normale s'établit à 70 pulsations à la minute . . .

■ En Allemagne, il y a près de 18 000,000 de bicyclettes en circulation. Tous les ans, le nombre de bécanes vendues dans le pays de Hitler s'élève à 2,100,000.

■ Le pilote anglais Alex Henshaw, 24 ans, vient d'établir un nouveau record mondial en aéroplane. Seul à bord de son avion, il effectua le voyage de Londres au Cap en 39 h. 25 minutes, puis du Cap à Londres en 39 h. 33 minutes, soit 78 h. 58 minutes pour 12,000 milles. Henshaw ne s'est reposé qu'une journée de 24 heures au Cap. L'ancien record détenu par l'aviateur Clousten et l'aviatrice Mme Kuby Green, avec 5 jours 17 heures 28 minutes. Henshaw ne prit que 4 jours 10 heures 16 minutes. Il ne fume, ni ne boit. A son retour, à Londres, il fut victime d'une hémorragie nasale. De tels efforts sont, paraît-il, trop grands pour un aviateur seul à bord.

■ Connaissez-vous des baigneurs en eau glacée ? Il y en a quelques-uns à Montréal, dont M. Alphonse Bégin, qui ne craint pas de plonger dans le St-Laurent aussi souvent que cela lui sourit. Brrr . . . Nous ne conseillons pas aux gens accablés de poumons fragiles de se lancer dans ce sport sans aucune préparation. Un examen du cœur serait certes d'élémentaire précaution . . . Il faut croire que les bains à l'eau glacée conservent, si l'on en croit une revue française qui nous apprend que, à l'âge de 84 ans, le Dr Rouhet prend son bain quotidien dans la rivière glacée. Depuis l'âge de 20 ans, ce vénérable docteur fait des exercices de culture physique, chaque matin, sans manquer un seul jour. Ce qui lui permet de conserver une santé vigoureuse, d'être actif et énergique à l'âge où les sédentaires sont des vieillards depuis 20 ans ou plus. Lisons les quelques vers que le Dr Rouhet a lui-même composés sur le traitement des maladies au moyen de l'eau froide :

Chaque jour je reçois la caresse brutale
De l'eau froide en prison, parfois sous le verglas.
Et je dompte ma chair dans sa peur bestiale
Sans craindre après le bain, qu'on me sonne [le glas.

A QUATRE-VINGT-DEUX ANS !

Au cours de l'hiver, à tous les jours que Dieu amène, un vénérable vieillard de quatre-vingt-deux ans se livre à son sport favori : le patinage sur glace, à la patinoire publique de Maisonneuve, près du Jardin Botanique, rue Sherbrooke est. Nous serons reconnaissant à toute personne de nous donner ou de nous faire donner le nom et l'adresse de ce vaillant octogénaire, d'origine anglaise, croyons-nous.

■ Nous ne manquons pas dire ce qui est bon chez nous. Le lanceur canadien-français Bill Turner, de Montréal, qui officiera de nouveau sur le monticule du club Chambly, de la ligue Richelieu, détient le record des strike-outs, dans une joute de la Ligue Provinciale de Baseball. Alors qu'il portait l'uniforme du Granby, en juin 1937, Bill retira au bâton 15 frappeurs du Sherbrooke . . . On nous apprend qu'Emile Lavoie, 6 pieds 2 pouces, du clup Cap-de-la-Madeleine, à l'essai pour le club des Trois-Rivières de l'an dernier, a retiré 17 joueurs du Québec. Nous n'avons pu faire confirmer cet exploit . . . Le jeune Paul Calvert, du Sherbrooke, se promet de faire mordre la poussière à 200 frappeurs du circuit provincial durant la prochaine saison.

■ La Fédération Italienne de Boxe a infligé une suspension de soixante jours au jeune boxeur italien Enrico Urbinati, champion poids mouche d'Europe, parce qu'il avait mésestimé son adversaire, le belge Degryse, qui le mit hors de combat, en 6 rondes, à Rome. Ne trouvez-vous pas que le « pensum » est un peu fort ?

■ Le nageur argentin Pedro Candiotti, 48 ans, est le nouveau tenant du record mondial d'endurance à la nage. Il demeura 100 heures 33 minutes sans sortir de l'eau de la rivière Parona.

■ Le Dr Porsche a conçu une automobile de vitesse qui battra le record mondial de l'anglais George Eyston, 357½ milles à l'heure. Seulement, Hitler ne veut pas que l'un de ses intrépides chauffeurs allemands brise le record sur le sol américain, au Lac Salé de Bonneville, Utah. Le chancelier tient à ce qu'un semblable record soit réalisé sur le territoire allemand. L'on dit que l'autoroute Berlin-Leipzig, spécialement construite en vue des records, offre une sécurité suffisante pour une vitesse avoisinant le 375 milles à l'heure. Cette route est de 10 milles de longueur et de 95 pieds de largeur.

■ La Fédération Cycliste Italienne a interdit à ses As cyclistes de courir le fameux Tour de France de juillet prochain, parce que la France ne veut pas donner à Mussolini, le Duce de l'Italie, tout ce qui suit : Tunis, Bizerte, Ajaccio, Annecy, Djibouti, la Somalie et un coin de votre jardin.

■ Le Dr Masko Vouyitch, de Yougo-Slavie, vient de faire une proposition originale au Comité des Jeux Olympiques de Finlande : Les femmes athlètes, qui représenteront leur pays, seraient tenues de démontrer à un conseil de revision, composé de 3 doctoresses, qu'elles n'appartiennent pas au sexe masculin. L'adoption d'une telle mesure éviterait la répétition de certaines fraudes, qui se sont déroulées lors des Jeux Olympiques de 1932 et 1936.

■ George Eyston, le célèbre recordman de vitesse en automobile, avec 357½ milles à l'heure, vient de recevoir du gouverenement français les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. Il ne s'attaquera à son propre record mondial qu'en 1940 avec un nouveau « Thunderbolt », une voiture plus légère, dont les roues accompliront 45 tours à la seconde. (*Lire la suite page 27*)

Madeleine, dans les bras du jeune homme, éprouve un bonheur unique.

Le Billet de Loterie

par Alex Berry

Avant de remonter chez elle, Madeleine Romaille fit emplir sa bouteille de lait chez le crémier et acheta le journal du matin.

Elle s'était levée tard, ce dimanche, et malgré le repos prolongé sentait encore toute la fatigue causée par une semaine de travail. Elle s'arrêta un instant sur le palier du troisième, autant pour reprendre haleine que pour obéir à une ancienne habitude. Il y avait quelques mois, elle occupait, à cet étage, une grande chambre aérée et confortable. La mort de sa mère, la laissant sans ressources, l'avait obligée à interrompre ses études de droit, et elle habitait désormais sous les combles un étroit cabinet au mobilier des plus sommaires. Après de longues recherches, elle avait accepté une place de secrétaire dans une maison d'éditions. La vie, pour la jeune fille, s'annonçait dure et sévère.

Elle arriva chez elle, essoufflée et lasse, s'assit sur son lit et machinalement déplia le journal. Un titre retint son attention : on avait tiré, la veille, la loterie dont elle possédait un billet. Combien de fois en avait-elle récité les sept chiffres : « 1299378 » dans l'espoir d'influencer le sort ! Combien de projets n'avait-elle pas formés sur l'espoir représenté par le fragile papier.

Ne continuait-elle pas de rêver ? Avait-elle bien lu ? Elle gagnait 300.000 francs ! Peut-être sa mémoire l'abusait-elle et ne se souvenait-elle pas exactement du numéro. Elle courut à la commode et sortit un portefeuille d'un tiroir.

Au comble de la joie, elle tourbillonna plusieurs fois sur elle-même, à la façon d'une petite fille heureuse, en agitant le billet vainqueur. Puis, preste et vive, elle franchit d'un bond le corridor qui la séparait d'une chambre voisine. N'obtenant pas de réponse aux chocs frappés légèrement à la porte, elle tourna délibérément la clef que Fernand Varienne oubliait toujours sur la serrure.

Quel voleur se serait aventuré dans la pauvre retraite de l'étudiant en médecine. Elle semblait plus misérable que celle de Madeleine, encore que la jeune fille, pendant les absences de son compagnon d'infortune, essayât souvent de remédier au désordre qui augmentait la détresse du lieu. Fernand avait des parents peu fortunés que de mauvaises affaires avaient conduits à la gêne. Pour continuer ses études, le jeune homme donnait des leçons, travaillait dans des restaurants de nuit ou faisait de la figuration pour le cinéma.

Madeleine Romaille aidait parfois discrètement son camarade. Elle le savait ombrageux et fier et connaissait bien le cillement de paupières qui était l'unique remerciement lorsqu'elle avait reprisé minutieusement son veston ou remplacé son mouchoir de poche en loques. Pour le gâter plus à son aise elle avait inventé la « cousine Adrienne », vieille parente de province qui avait la manie de lui envoyer des brioches et des œufs frais qu'elle prétendait détester. Elle partageait ces fictifs colis avec son voisin.

Fernand Varienne n'était pas dans la chambre. Madeleine songea qu'il était en train de donner une leçon de latin à la fille de la propriétaire, Mme Dublondeau, qui récupérait ainsi ses loyers en retard. Tout à l'heure seulement, elle pourrait confier à son cher camarade la magnifique chance qui venait de lui arriver. Qu'ils allaient donc être heureux tous les deux ! Madeleine aimait Fernand et ne doutait pas que ses sentiments ne fussent partagés par le futur médecin. Seule, une discrétion dictée par son extrême pauvreté, avait sans doute empêché Fernand de dévoiler sa tendresse à la jeune fille. Maintenant, aucun obstacle n'allait s'opposer à leur bonheur.

Madeleine fronça les sourcils. Etait-elle bien sûre de l'acceptation du jeune homme. N'allait-il pas se cabrer devant cette fortune qu'elle lui apportait ? Elle le connaissait assez pour savoir que sa fierté masculine refuserait ce don pourtant apporté par le hasard. Il était bien facile de remédier à l'erreur du destin. Fernand, lui aussi, avait un billet de loterie. Madeleine fureta un instant sur la table et n'eut pas de peine à le trouver au milieu des cahiers de cours et des livres de médecine. Elle le déchira en souriant et glissa à sa place le numéro 1299378.

Elle se sauva dans sa chambre, le cœur en fête et la tête bruissante de plaisir. Elle entendit son voisin rentrer et s'installer chez lui. Elle tendait inutilement l'oreille et chaque bruit la faisait tressaillir. Il allait venir lui annoncer la bonne nouvelle, l'assurer de son amour. Elle tremblait d'espérance. Le jeune homme, dans le courant de l'après-midi, descendit sans venir la voir.

La joie l'abandonnait peu à peu. Elle s'était trompée, Fernand Varienne ne pensait pas à elle, il n'était pas venu l'avertir de sa bonne fortune. Peut-être préférait-il Germaine Dublondeau, la fille de la propriétaire. N'avait-il pas fait la remarque, il y avait quelque temps, que son élève avait des yeux superbes. Cette remarque n'était pas d'un professeur uniquement préoccupé de science. C'était à Germaine que Fernand avait porté sa richesse et ses promesses de fiançailles.

Le soir, Madeleine était désespérée. En vain, la longue journée prodiguait des rayons qui ne voulaient pas s'éteindre. Le crépuscule était un triomphe doré entre la splendeur du jour et la beauté de la nuit. La jeune fille ne voulait pas comprendre la leçon d'espérance que dispensait la lumière victorieuse. Elle allait pleurer quand Fernand surgit comme un fou.

— Quelle aventure, Madeleine ! Je viens à l'instant de m'apercevoir que j'ai gagné à la loterie. J'ai couru dans la rue pour vous le dire plus vite. Ma chérie, comme je vais enfin essayer de vous rendre heureuse, sans attendre mes diplômes de médecin. Nous allons nous marier, nous chercherons un gentil appartement, vous irez acheter des jolies robes, je vous choisirai une bague . . .

Madeleine, dans les bras du jeune homme, éprouve un bonheur unique. Son fiancé, grâce à elle, connaît la félicité de donner qu'elle-même goûte si merveilleusement dans le secret de son cœur.

LE VŒU DE JOSY

"HELLO! Que de bougies! Une, deux, trois...»

— Josy... tu nous trompes, pas possible que tu dépasses les sept ans raisonnables...

— Elle se vieillit contre toute vraisemblance, cette enfant... Douze, treize, quatorze...

— Quinze, seize... Bah! Jojo... passé l'âge du premier bal blanc?

— Dix-huit, dix-neuf...

— Vingt! dit joyeusement celle dont on fêtait le charmant anniversaire. Mes enfants, vous avez bien vu. Vingt bougies... L'an prochain, à pareille date, j'aurai le droit de faire ce que je voudrai... Tout ce que je...

— A moins que tu ne sois mariée, susurra une petite voix paisible.

Josy, d'un geste superbe, tourna la tête pour jeter par-dessus son épaule :

— Non, mais... tu ne penses pas que, même mariée, je supporterais l'esclavage?

Une salve d'applaudissements salua cette profession de foi courageuse.

— Bravo! Vive l'indépendance!...

— Je suis une fille libre! commença Josy, en levant très haut sa coupe de champagne et d'un ton de badinage; j'entends le demeurer! Buvons donc, mes chers amis, à ma liberté présente et... future!

On riait en levant les coupes. Tous répondaient joyeusement à la plaisanterie. Josy, en secouant sa superbe crinière d'amazone blonde, allait tremper ses lèvres dans le champagne et consacrer ce vœu d'indépendance, lorsque, soudain, la plus ardent de ses admirateurs, celui qui, de sa belle voix de baryton, appuyait avec la chaleur la plus communicative son toast, la minute précédente, manqua tomber et, se rattrapant maladroitement au bras de la jeune fille, renversa le contenu de sa coupe sur le tapis.

— Hé là!... dit-elle en riant. Que vous arrive-t-il, Willy? Un étourdissement?...

Il protesta, d'un air faussement contrit, en épongeant le désastre, de sa belle pochette en soie havane.

— Un éblouissement plutôt... C'est de vous voir si belle, ma mie Josy, que j'ai failli tomber à la renverse...

Il plaisantait et tous rirent avec lui... On l'accabla de sarcasmes pour cette défaillance imprévue. Une jeune fille lui apporta un flacon de sels... deux solides gaillards, qui cependant venaient difficilement à bout de lui au tennis, l'eurent rapidement étendu à terre et menacèrent de l'asperger d'eau froide...

— Excellent pour les vertiges de jolies femmes! Will, mon cher, il faut vous traiter en femmelette puisque vous avez vos nerfs?

Plein de bonne humeur, il acceptait les railleries, les taquineries. Il s'y prêtait de bonne grâce. Bientôt, cette diversion inattendue eût fait oublier le vœu de Josy qu'elle n'avait pu consacrer par un toast.

Et la bande, en riant, abandonna le buffet, se répandit dans le jardin, implacablement anglais, sous le soleil de juin qui mettait des paillettes aux angles de pierre blanche de la terrasse et une buée impalpable autour des rigides massifs de bégonias.

La robe bleue de Josy... d'un bleu pervenche idéal et très doux, qu'elle avait eu une peine infinie à assortir à la nuance de ses yeux, par une coquetterie raffinée, s'attarda la dernière sur les marches grillées de lumière.

D'un lent regard de possession ravie, elle enveloppait les parterres, les pelouses, les groupes joyeux qui descendaient les allées blondes vers le petit parc, refuge de fraîcheur et d'ombre.

Tout cela lui appartenait et elle en était fière. Tout cela : les fleurs, les arbres, les jeunes filles amies, les garçons solides.

Elle régnait par le double prestige de sa fortune, de sa beauté charmeuse et intelligente.

Elle se sentait un peu plus haut que les autres. Très différente surtout par cette sorte d'indépendance sauvage, d'esprit dominateur qui la faisait respecter et admirer par tous, même les plus orgueilleux... comme ce Willy, par exemple. Cet audacieux Willy Sparck dont la traversée de l'Atlantique...

Josy s'approcha de Willy et toucha légèrement son bras de la pointe de l'index.

Mais pourquoi avait-il interrompu son toast, tout à l'heure, Willy?

Josy n'était pas dupe de la prétendue maladresse. C'était bien exprès qu'il avait renversé sa coupe. Pourquoi?

Cela, elle s'était juré à l'instant même de le lui demander, tout en feignant pour les autres de se prêter au jeu.

Et c'était lui qu'elle attendait, impatiente sous son attitude sereine et dominatrice.

— Tout de même? fit-elle, un peu ironique, en le voyant s'avancer, le dernier, sur la terrasse, tout en allumant une cigarette. J'ai cru que vous dévalisiez le buffet, mon cher?

Paisible, il aspira une première bouffée de fumée au miel, les lèvres serrées sur la cigarette orientale.

Elle s'énerva de le voir si calme. Une tranquillité parfaite rayonnait de son grand corps souple, de son front large et sans ride, de ses yeux d'oriental blond, fendus très loin vers les tempes et qu'il bridait légèrement pour fumer avec un air de gourmandise enfantine.

Elle s'approcha de lui, toucha légèrement son bras de la pointe d'un index effilé par la manicure.

— Dites, Will... C'est la dernière coupe de champagne qui vous a tenté?... Celle que... celle que vous m'avez fait renverser... exprès?

Il cilla à peine et dit cette fois, d'un air nonchalant et paisible :

— Pouvez-vous supposer une telle noirceur?...

Mais elle ne voulait pas le laisser s'esquiver au moyen d'un badinage. Quand Josy posait une question elle entendait qu'on y réponde. Elle insista, en se campant devant lui, les yeux dardés sur ses prunelles chaudes.

— Will, vous allez me dire tout de suite pourquoi vous avez renversé, exprès, ma coupe tout à l'heure?

Il ne chercha pas à dérober son regard. Seulement, il souleva un peu les sourcils afin de masquer son impuissance.

— Je ne sais pas, dit-il franchement.

Ce n'était pas du tout la réponse qu'attendait la jeune fille. Elle le laissa voir involontairement.

— Vous ne savez pas? répéta-t-elle, déçue. En voilà une histoire! Depuis quand vous, l'as des as faites-vous un geste sans en connaître la raison? Et la portée?... Car enfin, vous n'allez pas nier que c'est volontairement que vous m'avez bousculée?

— Non, dit-il toujours franchement. Je ne le nie pas.

— Alors, reprit-elle, nerveuse, pourquoi l'avez-vous fait?

Un instant, le jeune aviateur sembla réfléchir profondément. Puis, avec un geste d'impuissance résignée, il laissa tomber négligemment :

— Je ne sais pas.

Cette fois, les fins sourcils se froncèrent au-dessus des beaux yeux de pervenche. La crinière blonde d'amazone intrépide s'agita nerveusement. Un coup de pied sembla vouloir faire jaillir la vérité de la terrasse chaude.

— Vous vous moquez! Vous savez parfaitement, mais vous ne voulez pas me dire. C'est stupide... Elle prit un temps et acheva, gamine et entêtée :

— C'est stupide parce que cela ne m'empêchera pas de le deviner, vous savez ? Je sais toujours ce que je veux.

Elle l'avait regardé d'un petit air de défi. Une lueur traversa les beaux yeux sombres qui flambaient sous des cheveux blonds pâlis encore par le soleil, et il s'exclama joyeusement, comme quelqu'un dont la curiosité vient d'être satisfaite :

— Eh bien ! ... Ça y est ... j'ai trouvé.

— Vous avez trouvé quoi, Will ? fit-elle déroutée.

— J'ai trouvé pourquoi j'ai fait cela, ma chère, et j'en suis fort aise.

— Pas moins que moi, je vous l'affirme. Je déteste recevoir chez moi des fous ... ou des inconscients. Me voici rassurée quant à l'équilibre de votre cerveau qui m'inquiétait. Alors ... cette raison d'un acte aussi déraisonnable ...

— C'est ... commença-t-il, que je déteste votre affection d'indépendance.

Du coup, les yeux de Josy s'ouvrirent, immenses.

— Vous dites ?

— Je dis ce dont je viens de m'aviser à l'instant seulement. Il me déplaît plus que tout de voir une jeune fille de votre qualité, Josy, copier par pur snobisme toutes les dindonnettes qui jouent à l'indépendance.

Littéralement suffoquée, elle le défia du regard.

— Vous osez prétendre ... vous insinuez que ...

— Que vous êtes la meilleure de toutes et qu'il vous amuse beaucoup de paraître la pire. Jusqu'ici je ne m'étais pas aperçu que ce me fût aussi désagréable. Je viens de le réaliser en vous entendant proclamer que vous faites toujours ce que vous voulez.

Elle s'énervait de plus en plus, devant son petit air narquois et impassible.

— Naturellement, je fais toujours ce que je veux ! Vous le savez bien, comme les autres ...

— Mais non, Josy, dit-il, souriant avec indulgence, je ne suis pas convaincu de cela du tout. D'ailleurs, vous le crieriez bien moins fort si cela était vrai.

Le chaud regard brun s'éclaira de malice.

— Il n'y aurait pas de quoi être si fière.

— C'est trop fort, s'écria-t-elle rouge sous l'affront. Je vous dis, moi, que je fais ce que je veux, comme je veux, et que je le ferai toujours, toujours ...

Le même sourire indulgent et plein de malice se jouait dans les prunelles de Willy.

— Mais oui, mais oui, dit-il avec condescendance. Seulement, répondez-moi ... Pourquoi habitez-vous cette insipide banlieue, Josy ?

La rougeur se fit plus intense sur le front pur. Une colère gênée fulgura dans les clairs yeux de pervenche.

— Parce que ... parce que ... j'aime la campagne, moi.

— Et surtout parce que vous vivez avec une grand-mère infirme qui peut ainsi faire sa petite promenade quotidienne sans se fatiguer.

— Oh ! fit-elle désemparée. Comment savez-vous ?

— Ah ! voilà, j'ai ma petite police.

Et, avec un entrain joyeux :

— Mais je reste persuadé, chère indépendante Josy, que vous êtes la jeune personne la plus autoritaire qui soit. Vous accomplissez toujours vos désirs et vos volontés, soit ! Seulement votre bon ange vous en inspire de temps en temps ... qui font le bonheur des autres, n'est-il pas vrai ?

Elle fronçait les sourcils sur un regard orageux.

— Et voilà pourquoi, miss Josy, je n'ai pas pu supporter tout à l'heure un toast qui était à la fois un mensonge flagrant et un défi au bon sens ...

Cette fois, c'en était plus que ne pouvait supporter Josy.

— Ah ! mais vous m'embêtez ! lança-t-elle en lui tournant le dos pour aller rejoindre un groupe qui approchait.

II

Un assez long moment, Willy Sparck demeura sur la terrasse, seul, la cigarette aux lèvres, à se faire griller par le soleil implacable.

Il avait toujours aimé ces longues stations dans un rayon brûlant dont on sort étourdi mais comme gonflé de vie intense.

Les yeux mi-clos sur un regard qui filait vers un point indéfini, là-bas, vers les arbres du parc dont la verdure formait comme la toile de fond du décor plat de ce jardin, il semblait inconscient et détaché de ce monde.

Au bout de quelques instants, une voix aiguë perça la douce torpeur qui l'envahissait :

— Hello, Will ... vous avez fini de faire votre petit lézard ...

Il sourit, ouvrit les yeux comme à regret, mais laissa son regard filer dans la même direction.

— Vous voulez dire : le derviche, Simonne ? Quand je sors d'une de ces paresses contemplatives, je suis bien près de croire au Nirvana ...

Un petit rire bas souligna la réponse de la brune jeune fille.

— Surtout lorsque c'est notre amie Josy qui sert de thème à la contemplation, hé !

Will rougit vivement, ce qui ne lui arrivait jamais. Et elle s'esclaffa, satisfaite et furieuse d'avoir touché juste. Mais il secouait les épaules, haussait les sourcils, mécontent.

— Je ne vois pas ce que Josy vient faire là dedans ?

— Pauvre innocent ... me croyiez-vous si bête ? Osez me dire que ce n'est pas elle que vous regardez depuis un quart d'heure, campé sur cette terrasse à vous faire rôtir.

Dn doigt, elle désignait le fond d'arbres verts sombres et confus sur lesquels la jolie robe mettait comme l'étoile bleue d'une petite pervenche.

Il s'étonna de l'apercevoir vraiment pour la première fois, alors que, depuis de longs instants, il regardait dans cette direction.

Avait-il pu vraiment la regarder sans la voir ? Si longtemps ? Tout haut, il constata :

— Cela devient inquiétant.

Et la belle Simonne eut un éclat de rire cruel.

— Tout à fait mon avis ... Vous ne la lâchez pas d'une semelle et quand, par hasard, vous vous trouvez séparés, c'est encore pour la dévorer des yeux dans une pose romantique. Mon bon Will ... vous êtes amoureux si je ne me trompe, malgré votre réputation d'invulnérabilité.

Il secoua les épaules, et songeant peut-être à Josy encore, il protesta :

— Une réputation ... ce que cela peut tromper le monde !

Roman complet

par

LÉO DARTEY

— Alors, vous avouez ? demanda-t-elle nerveuse.

— J'avoue quoi, trépidante Simonne ? Pas que je sois amoureux le moins du monde, allez ! Et la preuve ...

— Je ne cache pas que ce soit incompatible avec cela ?

— Pauvre chou ! Alors vous en êtes encore à croire au mariage d'amour, vous ? Mais quel retard ! ... Alors, quelle est-elle votre preuve, si je me suis trompée ?

— Je pars demain, dit-il lentement comme en martelant ses phrases. Demain, vous entendez ?

— Mais ... fit-elle saisie par le ton grave. Pour ... Ce n'est pas pour longtemps, Willy ?

— Peut-être bien pour toujours ... laissa-t-il tomber négligemment. Vous savez, nous autres, quand nous décollons.

Elle eut un petit rire d'oiselle blessée.

— Will ... Ce n'est pas sérieux ce que vous dites là ? Mais c'est idiot. Un aviateur ne doit jamais tenir de pareils raisonnements. C'est attirer la guigne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda près d'eux une belle voix harmonieuse qui les surprit. Vous vous disputez ?

Josy arrivait en tête d'une bande joyeuse. Simonne ouvrait déjà ses lèvres fardées ; mais un regard impérieux de Willy l'arrêta net.

Elle comprit qu'il ne voulait pas qu'elle révélât ce qu'il venait de laisser échapper, et, fière tout bas d'avoir un secret avec ce héros, elle dit d'un ton léger qui devenait complice :

— Justement. Querelle d'amoureux !

Le regard de Josy fila, surpris, de Willy à Simonne. Déjà lointain, le jeune aviateur regardait ailleurs d'un air si détaché, si distrait, qu'elle éclata de rire.

— Compliments ! fit-elle d'un ton sec en entraînant sa bande vers la salle à manger où les attendaient les orangeades glacées, sans plus se préoccuper d'eux.

Comme par une tacite entente, ils demeurèrent en arrière tous les deux. Et très bas, Simonne reprit l'entretien :

— Will, vous allez me dire tout de suite ... Qu'est-ce que cela signifie, ce départ ? C'est sérieux ? ...

— Tout à fait ; mais il faut me jurer, Simonne, que vous n'en parlerez à personne ... personne, vous entendez, avant demain soir.

La recommandation surprit la jeune fille habituée à plus de légèreté de la part de ce camarade.

— Oh ! oh ! fit-elle, le regard assombri ; mais c'est si dangereux ? Vous m'inquiétez ... Nous vous aimons tous beaucoup, Willy et ...

— Non, fit-il, coupant court à l'attendrissement, ce n'est pas plus dangereux que de traverser la Seine ... Tout dépend des vents, des circonstances, du moteur ... Au fond, le plus grand raid ne présente pas plus d'inconnues que ... pour vous, la traversée des grands boulevards, sans agents et sans passage clouté. On s'en va.

Il acheva d'un grand geste fataliste.

— Mais alors ... Pourquoi ce silence, cette fois ?

Un instant, il hésita. Mais un éclat de rire large, perlé, cristallin comme un eau de source parvint du salon.

Puis, sur quelques accords de piano, la voix de Josy, qui chantait admirablement, s'éleva, puissante, souple ...

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer ...
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer ...

Willy secoua la cendre de sa cigarette, plissa un peu les paupières sur son regard de feu et laissa tomber :

— Je ne peux pas vous le dire.

Et, tournant des talons, il rentra juste à temps pour fredonner les dernières paroles de l'air mélancolique et tendre que la voix de Josy achevait :

Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer ...

Elle se tourna vers lui et frappa aussi des mains :

— Bravo ! Je ne vous connaissais pas ce beau baryton, Willy ... Vous cultivez ça ?

— A coup de manche à balai, Josy. Mais, dites-moi, nous avons un gala de charité à Villacoublay le 16 du mois prochain : ne voudriez-vous pas prêter votre concours ? C'est pour la veuve du mécanicien Garnier, vous savez ?

Elle sourit, étrangement secrète :

— Mais oui, je sais ... Et vous croyez que ma voix peut faire tomber un sou de plus dans l'escarcelle de cette malheureuse, vraiment ?

— Si tout le monde disait cela, il n'y aurait pas de gala du tout, faute ...

— De combattants ! Vous avez raison, Will. Je prêterai donc mon concours, comme vous dites si académiquement ...

Son regard fila, moqueur, entre les longs cils.

— Mais ... cela vous paraît digne de ma qualité, oui ?

Ce rappel moqueur de ce qu'il considérait comme un compliment de valeur, l'indisposa. Il haussa une épaule.

Alors, s'approchant de lui, elle dit, assez bas pour n'être entendue de personne autre :

— Vous savez, j'ai changé d'avis. Vous ne m'embêtez pas ... Vous m'amusez plutôt ... Mais vous m'amusez ! ...

Elle ne vit pas le regard ardent qui fulgurait soudain, retiré à l'ombre des longues paupières orientales.

Contente de mortifier à son tour ce garçon qui avait douté de son indépendance, de la sincérité, elle insista, méchante :

— Non, vous ne pouvez savoir à quel point vous m'amusez !

Willy s'inclina seulement et longtemps elle devait se souvenir du ton dont il dit doucement :

— Vous m'en voyez fort aise ... Je souhaite que cela dure longtemps ... longtemps ...

Un shake-hand vigoureux ... il était déjà parti.

Derrière lui, Josy fit la grimace, espiègle et irrespectueuse. Elle lui en voulait vraiment.

A-t-on idée ... Ce Willy qui se permettait de lui faire presque un sermon et de la traiter de petite fille rétrograde ?

III

Depuis bientôt quatre ans ... depuis le terrible accident de chemin de fer qui avait emporté ses parents, Josy croissait librement et devait à l'indifférence d'un tuteur égoïste et à l'aveugle tendresse d'une aïeule impotente, l'indépendance dont elle se flattait comme d'un mérite personnel.

C'était un fait reconnu et admiré dans le petit groupe de jeunesse dont elle était le centre, Josette Marrois, dite Josy par ses intimes, était la plus indépendante des jeunes filles modernes. C'était une célébrité comme une autre. Libre à chacun de choisir la sienne.

Celle-ci, jadis, n'eût pas été de très bon aloi. Mais aujourd'hui, elle est prisée et honorée par une jeunesse trépidante, comme le plus flatteur des critériums.

La petite façon dont Willy Sparck avait traité l'indépendance de Josy ressemblait pour elle à une insulte.

Elle lui en voulut longtemps dans le soir tombant qui dorait les pelouses et veloutait la cime des arbres. Puis, d'un air déterminé elle releva le menton.

— Nous verrons bien, fit-elle en manière de défi.

En rentrant dans sa chambre elle courut au téléphone.

— Allô... docteur Allégry ? Ici, Josy Marrois. Mais oui, docteur... Ecoutez, je voudrais vous parler, absolument. Ce soir ? Vraiment, impossible ? Ah !... Alors... alors, demain que voulez-vous ? Demain matin ? Dix heures ? Merci, je suis bien contente... Vous expliquer ? Pas commode, il vaut mieux attendre à demain. Non, non... pas malade, pas du tout. Au contraire. Pourquoi riez-vous ? Comprenez-moi, j'ai plutôt un trop-plein de santé, de vie... que je voudrais utiliser pour le mieux. Alors, j'ai pensé, puisque j'ai fait mes études d'infirmière suppléante pour partir avec le fameux avion militaire que vous emmenez au Maroc...

Là, elle se tut et écouta longuement. Mais soudain elle coupa avec un bel éclat de rrie :

— Ecoutez, mon petit docteur, toutes les objections que vous m'avez faites là, je les connais par cœur. J'en fais mon affaire. Je ne crains rien. Mais la dernière, qu'elle est drôle... Vous craignez qu'on ne m'empêche de partir ? C'est amusant !... Est-ce que je ne fais pas toujours ce que je veux ? Qui « on » d'abord ? Mon tuteur ? Allons donc ! Il me donnera l'autorisation quand je la voudrai... Ne vous tourmentez pas pour ça, mon bon docteur. Quand nous serons d'accord, rien ne pourra me faire changer d'avis. Rien, vous entendez, ni surtout personne ! Alors, c'est entendu, à demain matin chez vous. D'ici là, réfléchissez et tâchez de me répondre oui, demain, n'est-ce pas ? Je voudrais tant partir...

Avec un mystérieux petit sourire aux lèvres, un sourire d'orgueil et de revanche, Josy raccrocha le récepteur.

Elle réussirait à décider le docteur, elle en était certaine, et elle partirait comme infirmière « volante » sur l'appareil qu'il avait décidé de conduire lui-même en plein cœur sanglant de la région dissidente où tant des nôtres périssaient faute de soins rapides dans le sable des étendues désertiques.

« Je partirai, je partirai, se disait-elle rayonnante, et, quand il saura cela... Ah ! il ne dira plus que je suis une fausse indépendante... »

Car c'était ce qu'elle avait trouvé de mieux pour punir Willy de son doute ironique.

Mais était-ce bien de cela qu'elle voulait le punir ?

Josy avait connu le jeune aviateur deux ans auparavant, au cours d'un splendide hiver à Cannes. Tout de suite une sympathie très vive avait rapproché les deux jeunes gens qui marquaient, parmi la petite société, une supériorité incontestable.

Willy Sparck venait d'effectuer sa fameuse traversée de l'Atlantique et était fêté partout en héros. Mais resté très jeune, il recherchait davantage la camaraderie de vrais jeunes gens de son âge que de tapageuses sociétés.

Dans le groupe des amis de Josy, il fut accueilli comme un demi-dieu, encensé, choyé, admiré... Peut-être l'exagération même de cette adulation lui fit-elle goûter avec plus de charme la simple amitié de Josette ? Peut-être trouva-t-il plus de charme aux yeux pervenche qu'à tous les autres ?

Cela, Josy l'avait cru pendant quelques semaines et doucement s'en était bercée, enorgueillie. Etre distinguée par un être comme Willy... aimée, peut-être ? Quelle gloire et quel honneur !

Quelques amies l'avaient cru aussi, s'étaient montrées jalouses et cela avait achevé de persuader Josy...

Une sorte de griserie très douce l'avait envahie alors devant un bonheur qui l'émerveillait. Etre aimée de Willy !...

Mais pourquoi, au bout de quelque temps, celui-ci s'était-il montré, tout aussi amical, certes, mais avec une sorte de réserve étrange ? Pourquoi, au bout de deux ans de camaraderie presque tendre, n'avait-il pas encore prononcé une parole décisive ? Une seule de ces paroles qui engagent tout un cœur pour toute une vie ?

Nerveuse, Josy se l'était demandée souvent... Quel obstacle pouvait se dresser entre eux, si vraiment Willy l'aimait comme certains de ses regards pouvaient le laisser croire, comme ses bonnes petites amies, rongées de jalousie, ne manquaient pas de l'affirmer à tout propos ?

Quel obstacle ?

La fortune de Josy ? Elle estimait trop le jeune homme pour songer qu'il pût, lui-même, accorder quelque importance à un détail de cette sorte.

Son métier périlleux et héroïque ? Mais n'avait-elle pas clamé à tout propos que nul sort ne lui semblait plus enviable que celui de femme de marin ou d'aviateur et que celles-là recevaient par leur abnégation fidèle, leur résignation devant le noble métier de leur mari, comme quelques reflets de leur gloire ?

Leur jeunesse ? Mais elle venait d'avoir vingt ans... et c'était le jour justement que choisissait Willy pour l'humilier, la contrarier... pour se moquer d'elle et de son indépendance...

Et c'était là, certes, la vraie raison de son hésitation à laisser parler son cœur, c'était la cause de sa réticence, de son silence... Willy ne la croyait pas sincèrement indépendante comme elle flattait de l'être. Il redoutait de trouver trop vite, sous le masque de fière amazone, les hésitations timorées, les préjugés de la petite bourgeoisie cossue et paisible dont elle était issue...

C'était cela, cela seul que devait redouter l'as brillant, l'aviateur sans peur et plein d'audace.

Certes, le poids sage de cette origine sans fantaisie, elle l'avait senti souvent dans ce milieu mi-artiste, mi-sportif dans lequel il lui plaisait de vivre. Souvent ses amies, engagées dans un théâtre à la sortie du Conservatoire, ses camarades champions de quelque sport la lui avaient reprochée gentiment, mais inexorablement, cette origine, comme une tare, une incapacité définitive à faire absolument partie de leur confrérie...

Josy se souvenait de la délicieuse Marga qui, devenue grande cantatrice, lui avait dit avec une mélancolie légère :

— Maintenant, c'est fini nous deux ; tu ne voudras plus me voir. Je deviens une « cabotine »...

Et comme elle se récriait, l'artiste avait ajouté, narquoisement, avec un sourire incrédule :

— Bah ! Ça ne durera pas, en tout cas, notre intimité... Attends d'être seulement mariée dans « ton monde ».

Josy avait beau protester, s'écrier :

— *Mon* monde ? Mais qu'est-ce qu'il y a de différent du tien, du vôtre ? Je ne comprends pas !... Je suis votre amie à tous et je ne me préoccupe pas de nos aïeux.

— N'empêche, avait répondu son amie, que ton grand-père fut auditeur à la Cour des comptes... Le bien tenait, tout simplement, en fait de comptes, celui des soirs où il jouait du violon dans un petit orchestre de Hambourg... Il y a une telle marge que nulle amitié ne saurait la combler.

— Mais tu es folle ! Mais tu sais bien que, de mes origines si « popottes », je ne garde nulle fierté, bien au contraire ! Que mes grand-mères aient été reçues à la cour de Louis-Philippe... je m'en moque ! Il me semble qu'on devrait tellement s'y ennuyer ! Et leurs longues journées de couture penchées sur des ouvrages interminables au coin d'un feu de bois, brillant mais inconfortable, ne m'ont jamais tentée davantage que leurs jours de faste ! Je ne suis pas une bourgeoise rétrograde, moi. Je me moque des traditions, des préjugés, de tout leur cortège d'obligation mesquines et d'esclavage. Je suis une fille libre et indépendante !...

Que de fois n'avait-elle surpris un regard ironique et incrédule dans les beaux yeux orientaux de Willy quand elle tenait devant lui ces professions de foi destinées à le convaincre !

Car les autres... elle s'en moquait ! Que leur importait leur opinion ! La seule qui importait pour Josy c'était celle de Will... De Will qu'elle eût voulu convaincre de sa sincérité quand elle se proclamait résolument moderne et indépendante. De Will qui ne devait hésiter devant leur mariage que par la crainte de la découvrir ensuite « une petite bourgeoise popotte et routinière », comme elle disait.

Evidemment pour l'as intrépide cette perspective ne devait rien avoir d'engageant. Plus que nul autre Willy devait désirer une femme « à la page ». Ah ! comment, malgré tous ses efforts, n'était-elle pas parvenue à le convaincre qu'elle était bien celle-là ?

Mais cette fois, elle avait trouvé le vrai moyen. Comment après lui avoir vu accomplir cette action à la fois téméraire et folle, sans s'encombrer de préjugés ni de la moindre opposition, sans regarder autour d'elle, derrière elle, Willy pourrait-il douter encore de son indépendance ?

Ayant été infirmière volante, il la jugerait peut-être alors digne de devenir femme l'aviateur ?

Il ne lui reprocherait plus, avec ce petit air goguenard insupportable de tantôt, de se sacrifier à grand-mère puisqu'elle l'aurait quittée, sans regrets, sans...

Une ombre glissa sur le front clair, dans les beaux yeux révoltés.

— Pauvre grand-mère !... Que dira-t-elle quand elle saura ? Bah ! Elle sera bien soignée pendant mon absence... elle n'a pas besoin de moi, en somme...

En somme... non ! Mais tout de même, Josy se sentait le cœur moins léger pour courir à la dangereuse aventure depuis qu'elle avait accordée une pensée au chagrin de la malheureuse vieille femme dont elle était demeurée la seule tendresse.

Voisinage

Quand je serai resté, pendant une heure encore
A ma fenêtre et vous à la vôtre, vos yeux,
— Vos yeux bruns — seront-ils devenus des yeux bleus
Vous aimerai-je plus ? puisque je vous adore.

Croirai-je votre voix plus douce, plus sonore ?
Vos cheveux noirs, plus parfumés et plus soyeux ?
Mon esprit enjôlé possédera-t-il mieux
Ce sourire qui monte en vous comme une aurore ?

Retirons-nous. Fermons tous les deux nos volets,
La lune vient parmi vos sœurs; saluons-les,
Afin que, dans le soir, se mêlent nos pensées.

Et si nos doigts ne sont point unis, en tout cas,
Nos âmes, cette nuit, seront récompensées...
Mais partez la première ou je ne m'en vais pas.

DECHELETTE

IV

Comme pour échapper à toute hésitation, Josy s'élança vers le téléphone.

Elle voulait annoncer tout de suite sa résolution à Willy. Elle était tellement certaine d'obtenir ce qu'elle désirait de son tuteur et du bon docteur qu'elle ne mettait pas un instant en doute sa réussite. Et elle n'avait pas la patience d'attendre plus longtemps le plaisir de prendre sa petite revanche.

— Allô... 13-28 ? Oui, M. Sparck est rentré ? C'est vous, Will ? Bonsoir, mon vieux... Pourquoi je vous téléphone ? Voilà, c'est que j'ai oublié tout à l'heure de vous demander un petit service. Pourriez-vous me prêter vos cartes du Maroc ?

— Mes cartes du... Pourquoi faire ? Vous voulez passer un examen de géographie ?

— Non, seulement je voudrais me familiariser un peu avec la région. Au fait, vous ai-je annoncé ma résolution ?

— Laquelle, Josy ? fit la voix, un peu moqueuse... Une jeune fille en prend tellement en une heure !...

— Mais celle-ci tiendra, mon cher, je vous en donne ma parole. C'est trop sérieux !... Voilà, j'accompagne le docteur Allégry comme infirmière à bord de son avion sanitaire.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Elle sourit, ravie de sa stupeur. Evidemment la petite bombe produisait son effet. Pour une petite bourgeoise, une fausse indépendante... le coup valait la peine.

— J'en avais une envie folle mais il m'a fallu décider ce bon docteur.

Pas commode ! Seulement, je vous l'ai dit, Willy, je fais toujours tout ce que je veux, moi . . .

— Oui, fit la voix comme nuancée de regrets. Oui, je vois . . . Alors, vous partez ? . . . Pour . . . combien de temps ?

— Ah ! ça, mon cher . . .

— Vous partez, reprit-il vivement ; mais votre . .

— Quoi ?

— Rien, oh ! rien ! . . . Vous partez ? . . . Eh bien ! . . . C'est entendu, je vous enverrai mes cartes, car je ne pourrai vous les porter moi-même, vous savez. Moi aussi, je pars, demain matin, alors . . .

— Pour . . . longtemps, Will ?

— Oh ! non . . . Quinze jours à peine. Je suis plus modeste que vous dans mes déplacements .

— Vous allez loin ?

— Secret professionnel, chère amie. Je vous souhaite donc bon voyage et . . . bon courage, car je ne vous reverrai pas avant votre départ sans doute ?

— Sans doute, fit-elle, assombrie. Oh ! Je serai partie dans quinze jours, certainement ! Je vous écrirai . . .

— Si vous en trouvez le temps, dit-il simplement.

Puis, tandis qu'il raccrochait lentement le récepteur, il dit comme pour chasser une mélancolie involontaire :

— Bah ! Après tout . . . Il valait mieux que je sache . . . Maintenant je suis fixé ! Si j'avais su . . .

Il poussa un soupir de regret, puis :

— Allons donc, si tu avais su, tu serais parti quand même, mon garçon ! Tu vas donc te battre uniquement pour la gloire, maintenant, puisque la fortune ne te servirait plus à rien. Et vois-tu . . . Et vois-tu . . . ce sera d'autant plus beau.

Car ce qu'avait voulu aller chercher dans un raid dangereux entre tous, le célèbre aviateur Willy Sparck, c'était non seulement la gloire, mais aussi la fortune. La fortune qui lui eût permis enfin de prétendre à une petite main trop riche.

La fortune dont il ne voulait plus maintenant . . .

Là-bas, dans le petit salon, Josy trépignait d'enthousiasme. Ah ! elle l'avait « collé », le fameux Will, cette fois, elle l'avait bien surpris. Il ne disait plus qu'elle était une fausse indépendante, maintenant . . .

Pendant deux jours, elle fut secouée par une activité trépidante, courant de chez son tuteur, vite décidé, au cabinet de l'excellent docteur Allégry qui la connaissait depuis l'enfance et traitait son projet un peu en caprice l'enfant gâté sans trouver cependant la force de lui résister. Tout s'arrangeait. Les décisions étaient prises. Dans huit jours l'avion sanitaire prendrait son vol au Bourget, emportant le docteur et sa jeune assistante. Josy courut les magasins pour s'équiper, les libraires pour se documenter. Elle revit ses cours d'infirmière, fit provision de toutes sortes de choses inutiles, expédia le nécessaire par le train . . . Puis, dans une pause de son esprit surexcité, elle songea qu'il était temps, sans doute, de prévenir grand-mère.

Jusqu'ici elle ne l'avait pas fait, jugeant nulle peut-être la volonté de l'aïeule . . . peut-être arrêtée toujours au dernier moment par l'idée de l'accueil que la vieille femme pourrait faire à sa décision.

Mme Heurlier n'avait eu qu'une fille d'un ménage malheureux et sans joie. Cette fille, aimée avec un dévouement et une tendresse inlassables, cette fille bonne autant que belle, n'avait pas voulu quitter sa mère, courageuse et veuve au moment de son mariage. Bientôt, les toutes petites mains potelées d'une Josy, boule de chair rose et parfumée, vinrent resserrer encore les liens qui unissaient le jeune ménage et la grand-mère.

Et cela avait été les années de bonheur, les seules d'une vie sans joie personnelle, toute tramée du plaisir d'autrui.

Grand-mère, auprès des chers enfants et du ponpon choyé, avait retrouvé un peu de jeunesse. Cette jeunesse passée par elle à pleurer ses rêves morts, perdus à jamais . . .

Cette femme qui avait su garder dans un ménage odieux, dans la ruine causée par la dilapidation du mari indigne, un courage et une dignité admirables, était entourée d'affection et de déférent respect par ses enfants, de tendresse brouillonne et exigeante par Josy, la merveille des merveilles . . . Elle fut heureuse.

Puis, soudain l'accident horrible qui la prive d'un seul coup de ses deux enfants, qui laisse seule, abandonnée la pauvre Josy encore fillette . . . Et grand-mère qui n'a pu supporter ce coup est restée infirme après une crise de paralysie partielle.

Jamais elle n'a pu faire remarcher ses jambes cassées par la douleur brutale. Son cœur aussi ne fonctionne plus normalement ! . . . Il y a en elle quelque chose de suspendu, de fauché . . . Et pourtant, il lui reste Josy. Il lui reste Josy qui, si indépendante qu'elle soit, a juré, le jour où elle apprit la mort de ses parents, de les remplacer auprès de grand-mère, de l'aimer pour trois, de la soigner, de l'entourer . . .

Et grand-mère ne vit plus que pour elle . . . L'indépendance de la jeune fille ne les a pas séparées. Intelligente et bonne, superbement confiante en la droiture de ce petit être dont elle connaît la valeur, jamais grand-mère n'a élevé la moindre objection. Josy, le soir, lui conte ses promenades, ses performances sportives, ses bavardages avec les amies et les camarades. Grand-mère s'associe à ses soucis, à ses orgueils dans l'ombre où, désormais, elle entend vivre ignorée.

Et l'indépendante Josy vit, le soir venu, auprès de l'aïeule infirme, une vie très douce et très intime dont elle se cache par une fausse honte très bête, un peu timide . . .

Pour elle, comme l'a su indirectement Willy, la jeune fille préfère demeurer en banlieue. Pour elle, souvent elle est restée à la maison le soir au lieu de courir à une représentation théâtrale ou à une soirée chez une amie . . .

Et toujours elle l'a fait sans rancœur, sans regrets. Par instants cette jeune amazone intrépide jouit d'un bonheur sans égal à poser sa tête lourde de petite fille fatiguée sur des genoux qui bercent sa rêverie comme ils ont bercé son sommeil de bébé . . .

José aime grand-mère. Pourquoi s'en cache-t-elle ? Pourquoi tant et tant de ses semblables enfouissent-elles tout au fond d'elles-mêmes, comme une faiblesse honteuse, des sentiments qui sont les plus beaux et les plus purs du monde ? Pudeur farouche de leur sentimentalité ? Fausse honte contractée au contact d'autres gamines sceptiques ? Qui dira ce qu'il y a de meilleur et de pire dans une génération si riche en vertus viriles et en faiblesses inexplicables ?

Josy aime grand-mère et elle se demande comment lui présenter la chose. Elle a beau se répéter qu'elle sera aussi bien soignée, dorlotée en son absence puisqu'elle adjoint à la femme de chambre habituée une infirmière diplômée . . . que d'ailleurs elle ne restera guère que quelques mois partie . . . qu'elle ne peut enchaîner toute sa jeunesse à un fauteuil roulant . . . Ces raisonnements effacent mal la petite peur obscure qui la tourmente.

Epargnez 26%

grâce à l'Offre d'Introduction Spéciale de la Lotion Cashmere Bouquet !

Achetez cette bouteille de nouvelle Lotion Cashmere Bouquet de 25¢, la nouvelle lotion merveilleuse qui "adoucit les mains du soir au matin"; avec un modèle régulier de Crème à Dents ou de Poudre à Dents Colgate de 20¢ — les deux pour 33¢.

Colgate combat la cause la plus commune de la mauvaise haleine, conserve la blancheur brillante de vos dents. Colgate est plus populaire que toute autre pâte à dents au Canada.

VALEUR DE 45¢ à vous pour 33¢

MAINTENANT — LA MAUVAISE HALEINE NE GÂTE PLUS SON BRILLANT SOURIRE!

EN VENTE AUX PHARMACIES ET MAGASINS A RAYONS

Pour l'oublier, il faut qu'elle se répète qu'elle part à la conquête de Willy et qu'on doit écraser bien des choses en soi quand on veut devenir la digne compagne d'un héros.

Cette idée seule la soulève d'un nouvel enthousiasme et comme c'est elle qu'elle a sans cesse caressée pendant le dîner du troisième soir, après avoir lu dans le journal que la tentative du jeune aviateur Willy Sparck, si elle réussit, fera accomplir à l'aviation un bond en avant prodigieux, soudain elle trouve la force de dire :

— Granny, tu sais . . . ta petite médite une grande chose !

Le coup qui a frappé Granny l'a vieillie avant l'âge. Sous une mantille noire l'aïeule du siècle passé, ses bandeaux sont de neige, ses yeux pâles comme passés, brûlés par les larmes, son teint diaphane et pâle.

Les vieilles mains ridées, un peu tremblantes toujours, se poignent et la voix dit d'un ton presque moqueur, si jeune encore, si amusé :

— Une grande chose, mon tout petit ?

— Oui, une grande et belle chose ! Tu sais que le docteur Allégry prépare un raid sanitaire en région dissidente . . .

— Oui, fait Granny qui ne comprend pas et ouvre de grands yeux effarés.

— Il s'agit de porter des soins rapides à des malheureux blessés qui agonisent dans le sable, la soif, le soleil . . . J'ai décidé d'accompagner le docteur, Granny . . .

— Un cri :

— Toi ? Mais c'est . . . c'est impossible.

— Pourquoi ? fait-elle, redressée, raidie. J'ai mes diplômes d'infirmière. Je serai très capable. Tout est arrangé, entendu. Nous partirons dans quelques jours . . .

— Ah ! fait simplement Granny en abaissant ses regards vers ses mains croisées sur la jupe et qui tremblent de plus en plus.

Genée par ce silence, Josy insiste. Granny n'aura rien à craindre, c'est un voyage de tout repos. Elle aura des nouvelles chaque jour. Et puis rien ne sera changé à sa vie . . .

— Marie ne te quittera pas et je vais installer une infirmière auprès de toi.

— Une infirmière, murmura Granny en la regardant d'un regard encore pâli. Une infirmière ici ? Pourquoi ?

— Mais pour . . .

Josy s'arrête . . . Va-t-elle dire : pour me remplacer ? Soudain elle est saisie par la dérision de cette situation. Va-t-elle partir au loin comme infirmière, alors qu'ici, chez elle, auprès de sa propre grand-mère, il faut une infirmière ? Et puis les mains de grand-mère tremblent, tremblent tellement ! Pourquoi tremblent-elles ainsi et pourquoi les regards de Josy ne peuxent-ils s'en détacher ?

Et puis, ce silence qui pèse, qui pèse . . .

Tandis que la pendule poursuit son grignotement implacable du temps qui passe, passe . . . Josy s'évertue à ne penser qu'à des choses sensées, bien modernes . . . Elle se répète qu'à vingt ans, sa vie ne peut se limiter autour d'un fauteuil roulant . . . que son activité a besoin d'un plus grand champ d'expansion . . . que surtout Willy vaut bien un petit effort pour se dégager des gangues du passé et de ses fausses obligations.

— Tout cela c'est de la sentimentalité, se répète-t-elle obstinément. De la sensiblerie ! . . . Physiquement Granny ne souffrira pas de mon départ . . . D'autres y gagneront et Willy ne me traitera plus de petite fille à l'ancienne mode. Il comprendra que je suis capable de devenir une femme énergique et forte. Il m'admirera et . . .

Mais voici que, balayant tous ces beaux raisonnements, quelque chose glisse sur la joue de Granny . . . une petite chose brillante, ronde, rapide, comme honteuse, qui file, file sur la peau parcheminée par tant d'autres larmes et va tomber sur les pauvres mains tremblantes et crispées sur la robe noire.

Josy pense en un tumulte fou que cette larme c'est elle qui vient de l'arracher au pauvre cœur déjà tellement pressé par la douleur qu'on aurait pu le croire vide, et qu'elle avait juré que, jamais, jamais . . .

D'un élan, elle est à genoux devant Granny, et elle baise les pauvres mains tremblantes, elle boit de ses lèvres chaudes la larme si amère, unique, qu'elle a fait verser aux yeux brûlés de douleur par la vie.

Que lui importe d'être une jeune fille moderne affranchie des préjugés et des traditions, d'être une manière d'héroïne officielle, d'être même une jeune fille heureuse et aimée . . . que lui importent le jugement des petites amies, l'admiration de Willy, son amour ? . . .

Elle vient de sentir, là, devant cette douleur infligée à celle qui lui a tout donné et qui ne possède plus qu'elle au monde, combien est plus beau et plus grand ce devoir, cette tendresse qui la lie, elle et ses vingt ans, à un fauteuil roulant.

Et, appuyant son front aux genoux qui ont bercé son enfance, elle murmure les mots qu'elle sait condamner son amour, sa jeunesse, sa vie :

— Ne pleure pas, Granny, ne pleure pas . . . Je ne partirai pas, je ne te quitterai pas, je ne te quitterai jamais ! . . .

V

Sa résolution prise dans un « coup de cœur », comme disait quelquefois Granny en parlant des mouvements généreux qui emportaient parfois sa petite-fille, Josy voulut s'efforcer à ne plus y penser.

Ennemie des inutiles regrets, elle considérait que, puisqu'elle avait agi de façon à supprimer entre Willy et elle toute possibilité de mariage et de bonheur, elle ne devait plus songer à celui-ci.

Mais elle avait compté sans son cœur. Sans ce cœur que, comme toutes ses pareilles, elle voulait traiter en quantité négligeable et qui, cependant, venait encore une fois d'affirmer sa toute-puissance en faisant passer sa tendresse pour Granny avant tout autre chose.

Et le pauvre petit cœur de Josy, si longtemps bridé, tenu en respect, n'en avait pas fini de prendre sa revanche.

Et ce fut seulement lorsqu'il vit l'irréparable définitivement dressé entre Willy et lui . . . qu'il avoua son amour pour lui.

Jusqu'ici, Josy n'avait désiré un mariage avec le plus grand des as de l'aviation que comme une orgueilleuse satisfaction en même temps qu'une association de camaraderie avec le meilleur des garçons, le plus intelligent des hommes.

Il ne lui était pas venu à l'idée une seconde que cet obscur et violent désir fût provoqué par autre chose . . . et que cette autre chose qui sommeillait encore tout au fond d'elle-même se rebellerait, s'éveillerait tout à fait juste au moment où elle le condamnait.

Et Josy comprit enfin qu'elle aimait Willy.

Elle le comprit aux larmes sans nombre, aux sanglots désespérés que recélèrent ses nuits dont elle sortait pâlie et brisée, furieuse contre elle-même . . . jamais ébranlée cependant dans la résolution qu'elle avait prise de ne jamais quitter sa grand-mère.

Et, bientôt, à ce grand tourment vint s'en ajouter un autre. Le tour du monde entrepris par l'aviateur était suivi passionnément par les journaux et chaque jour elle pouvait en connaître les péripéties, les émotions . . .

Un jour, hélas ! on fut sans nouvelles du jeune aviateur.

VI

Dans les sables brûlants du désert, Willy agonise . . .

Près de lui, les débris de son avion brisé gisent et achèvent de se con-

LES DERNIERS BEAUX JOURS DE LA SAISON DU SKI

(Photo C. P. R., prise dernièrement à Sainte-Adèle, Paradis des Skieurs.)

sumer en une odeur de mort et de désespoir... C'est la fin, la fin du trop beau rêve de progrès et de gloire que cet échec montre impossible à réaliser, la fin de cette carrière de héros inégalable... la fin de cette vie ardente, conquérante...

Auprès des débris de son ambition déçue... l'as des as, l'aviateur Willy Sparck agonise...

Et voici que toute sa vie repasse devant ses regards voilés par la mort prochaine. Son enfance d'abord, sa jeunesse aventureuse... et dominant tout cela une figure, si pure, si belle, si douce, pleine de résignation courageuse : sa mère. Sa mère trop tôt partie, mais dont le grand exemple, silencieux et digne, a ennobli son âme pour toujours. Sa mère qui, après avoir été l'admirable compagne d'un marin, a trouvé cet autre courage... devenir la mère d'un aviateur valeureux.

Cette femme, si douce, si recueillie, qui vivait uniquement à son foyer et pour lui, Willy la révère à l'égal des plus grandes héroïnes. Nulle figure de l'histoire ne lui semble plus belle, plus digne d'admiration que ce visage doucement résigné qui, sans larmes, sans rires forcés, sans déclamation et sans murmure, a toujours su accepter son sort en demeurant la gardienne de ce foyer que son fils, après son mari, désertait pour mieux le défendre.

Oui, dans le souvenir du jeune homme, Mme Sparck était l'incarnation de toutes les vertus souriantes, éminemment féminines et jamais il n'avait envisagé la femme reprenant une douce place à son foyer sous d'autres traits physiques et moraux que ceux de sa mère.

Quelquefois, lorsque des camarades se raillaient de sa solitude sérieuse, il s'était laissé aller à souhaiter à son tour un sourire, une tendresse qui l'accueilleraient à la descente d'avion après les grands raids. Parfois aussi, la fatigue, la lassitude d'esprit qui suivent les trop grandes tensions lui avaient fait désirer une épaule où appuyer son front lourd d'efforts... mais alors, sourire, tendresse, épaule offerte, lui apparaissaient uniquement parés de grâce féminine. Comme cette présence acceptée, désirée, ressemblait à la douce présence de sa mère et se parait des mêmes qualités discrètes et timides !

Oui, chaque fois que Willy, l'as das as, avait imaginé en rêve la femme qu'il épouserait, qu'il aimerait, il l'avait vue comme sa maman... si tendre, si chaste, si courageuse et résignée ; mais si souriante... si femme uniquement...

Et voici qu'un beau jour... un triste jour plutôt, celle qu'il devait aimer s'était présentée sur sa route.

Elle était venue avec la grâce de ses dix-huit ans que parait un printemps prématuré... Et il semblait aussi que sa vie ardente, frémissante fût aussi trop vive pour un être si jeune.

Et Willy, qui s'était tout d'abord amusé de ce petit échantillon de la jeunesse moderne, s'en était effrayé soudain, lorsqu'il avait compris qu'il l'aimait.

Oui, il s'en était effrayé car jamais, il le savait, il ne pourrait confier sa vie, son foyer à une de ces modernes amazones rencontrées sur sa route un peu partout et qui, pour se mettre à l'unisson de leurs camarades masculins, affectaient des manières et des détachements de soldat en campagne. Ce n'était ni une snobinette flirteuse, ni une hardie sportswoman, qui lui semblait digne de venir s'asseoir dans le fauteuil déserté trop tôt par la chère maman dont l'ombre douce rôdait encore parfois autour de sa table de travail le soir.

Non, leur vie trépidante ne pouvait lui donner la confiance attendrie qu'il entendait éprouver pour la compagne de sa vie.

Et voici qu'il se mettait à aimer, parmi les folles, la plus folle, la plus endiablée...

Et pourtant quelle exquise créature cette Josy, au regard de pervenche, et comme elle semblait promettre, offrir de bonheur dans un sourire délicieux...

Ah ! comme il s'était laissé enivrer par ce sourire les premiers temps, le farouche Willy, si défiant habituellement envers les jeunes filles de ce genre !

Il n'avait pas vu le danger à temps. Peut-être l'avait-il trouvé trop beau pour s'en garder comme il l'eût fallu...

Et quand il avait ouvert les yeux, quand il avait compris que son cœur tout entier appartenait à l'indépendante Josy, il s'était apeuré en vain.

Tout d'abord, il avait tenté de ne plus la voir. Il s'était éclipsé pendant des jours, des semaines ; mais toujours la nostalgie du regard de pervenche le ramenait dans le milieu où il savait pouvoir la rencontrer, et, d'un seul sourire, il se laissait aisément reprendre.

Pauvre Willy, quelles luttes il avait subies dans son cœur en révolte contre son esprit si sage ! Quelle guerre sans merci ils s'étaient livrés l'un l'autre et dont le vaillant garçon était sorti, accablé, mais résolu !

Non, certes, si Josy était l'indépendante et sceptique jeune fille moderne, sans respect pour les traditions, sans douceur intime qu'elle affectait de montrer partout, il ne l'épouserait pas, dût-il en souffrir.

Mais quelque chose en lui se rebellait contre le jugement que portaient ses yeux, quelque chose de plus profond, de sûr et tenace comme son amour même : la confiance que lui inspirait le sourire si doux des grands yeux de pervenche.

Et il s'était indigné : s'il s'était trompé, si tous se trompaient, si Josy n'était qu'une fausse indépendante et cachait sous ses folles allures un cœur féminin prêt aux dévouements obscurs, aux tendresses sans éclat, à toutes les abnégations... Pourquoi pas ?

Tant et tant parmi cette génération qui affiche le scepticisme le plus aigu cachent pareillement des âmes assoiffées d'idéal que n'eussent pas reniées leurs aïeules en papillotes... Romantisme du vingtième siècle qui dissimule ses aspirations « rococo » sous du bluff et de la gouaille moqueuse...

Si Josy n'était pas une vraie sceptique ? Si, la connaissant mieux, il la découvrait capable de le rendre heureux, capable d'entretenir et d'exaucer toutes les exigences du grand amour qu'elle avait allumé ?

Et Willy, dans le silence, avait fait une petite enquête.

Sa joie, lorsqu'il avait appris l'existence de cette grand-mère, chérie par Josy en silence et le dévouement de la jeune fille pour l'aïeule infirme.

Cela, cette révélation imprévue, c'était comme une fenêtre ouverte soudain sur le jardin secret de la jeune fille...

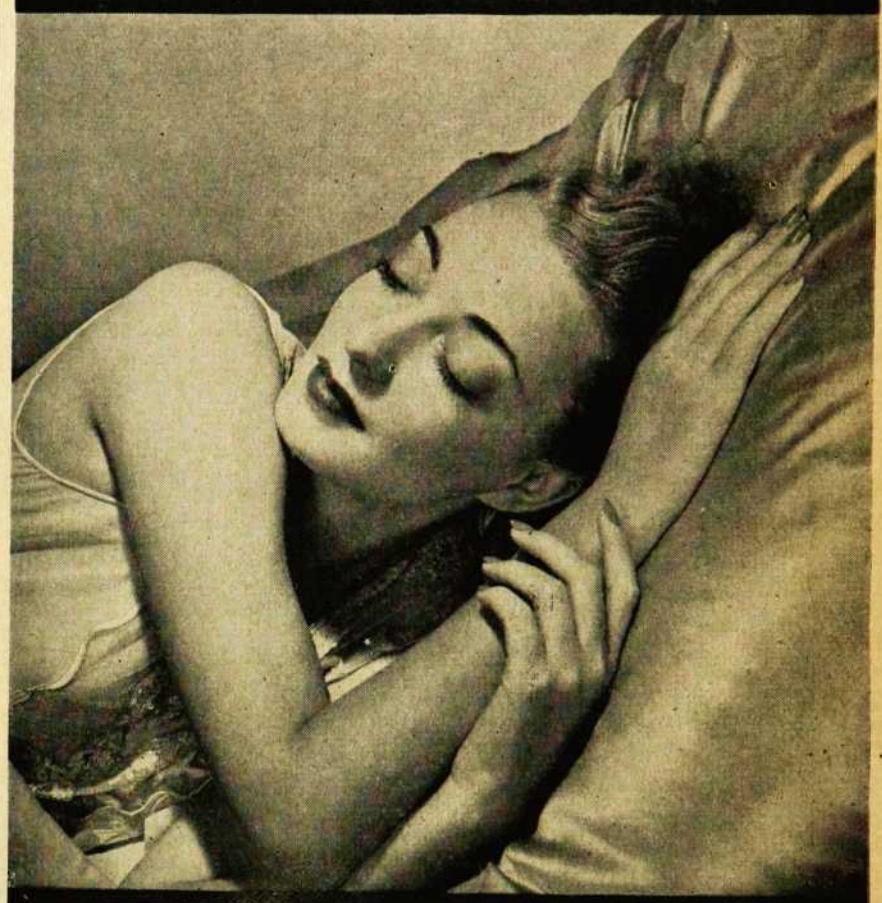
Ce jardin où Willy pouvait maintenant espérer de cueillir les plus belles fleurs de la tendresse...

Et comme il s'était alors permis de l'aimer... à plein cœur, de toutes ses forces... et comme il avait voulu être riche soudain pour elle, pour pouvoir prétendre l'épouser sans être taxé jamais de bas calculs et d'intérêt...

(*Lire la suite page* 19)

LE SECRET DE LA VRAIE

Beauté



Gardez votre épiderme éveillé pendant votre sommeil

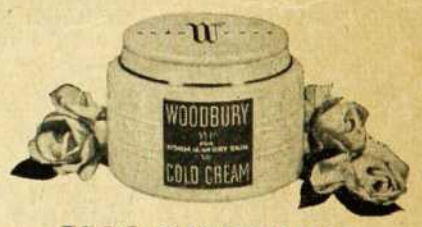
Chaque soir avant de vous coucher, appliquez une légère couche de cette bienfaisante crème de beauté.

COMME votre cœur, votre peau est toujours active. Pour rester jolie, elle doit être sans cesse sur ses gardes, vingt-quatre heures par jour. Il lui faut respirer *naturellement*.

Le Cold Cream Woodbury, en facilitant la respiration de la peau, l'empêche de devenir anémique. Cette crème a surtout pour but d'entretenir la santé de la peau. Elle contient une vitamine tonique-pour-la-peau qui stimule votre peau et la tient en beauté.

Les femmes préfèrent le Woodbury parce qu'il nettoie les pores de la peau, clarifie et tonifie le teint. Le Cold Cream Woodbury est pur — et il conserve cette pureté jusqu'à la fin.

Achetez du Cold Cream Woodbury dès aujourd'hui ! Servez-vous-en chaque soir avant de vous coucher : vous aurez ce teint clair et sain que les hommes admirent tant. Et votre chéri vous dira : "Tu as un teint vraiment séduisant!" Seulement $1.00, 50¢, 25¢, 15¢.



WOODBURY

NOUVEAU NECESSAIRE DE MAQUILLAGE

John H. Woodbury, Ltd.,
Dépt. 1464, Perth, Ontario.

Veuillez m'envoyer le nouveau Nécessaire de maquillage Woodbury, qui contient : un tube de Cold Cream Woodbury, de jolis boîtiers métalliques de Poudre Faciale et de Rouge Woodbury, et un Crayon à lèvres. Ci-inclus 10c pour frais d'emballage et d'expédition.

INDIQUEZ LE MAQUILLAGE DESIRE

CHAMPAGNE *(Pour teint doré)* ☐ WINDSOR ROSE *(Pour teint rosé)* ☐

Nom _____

Adresse _____

(FABRICATION CANADIENNE)

Pour une garde-robe pratique

3055 — Robe simple et pratique, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 2⅞ v. de 35″ ou 2¾ v. de 39″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

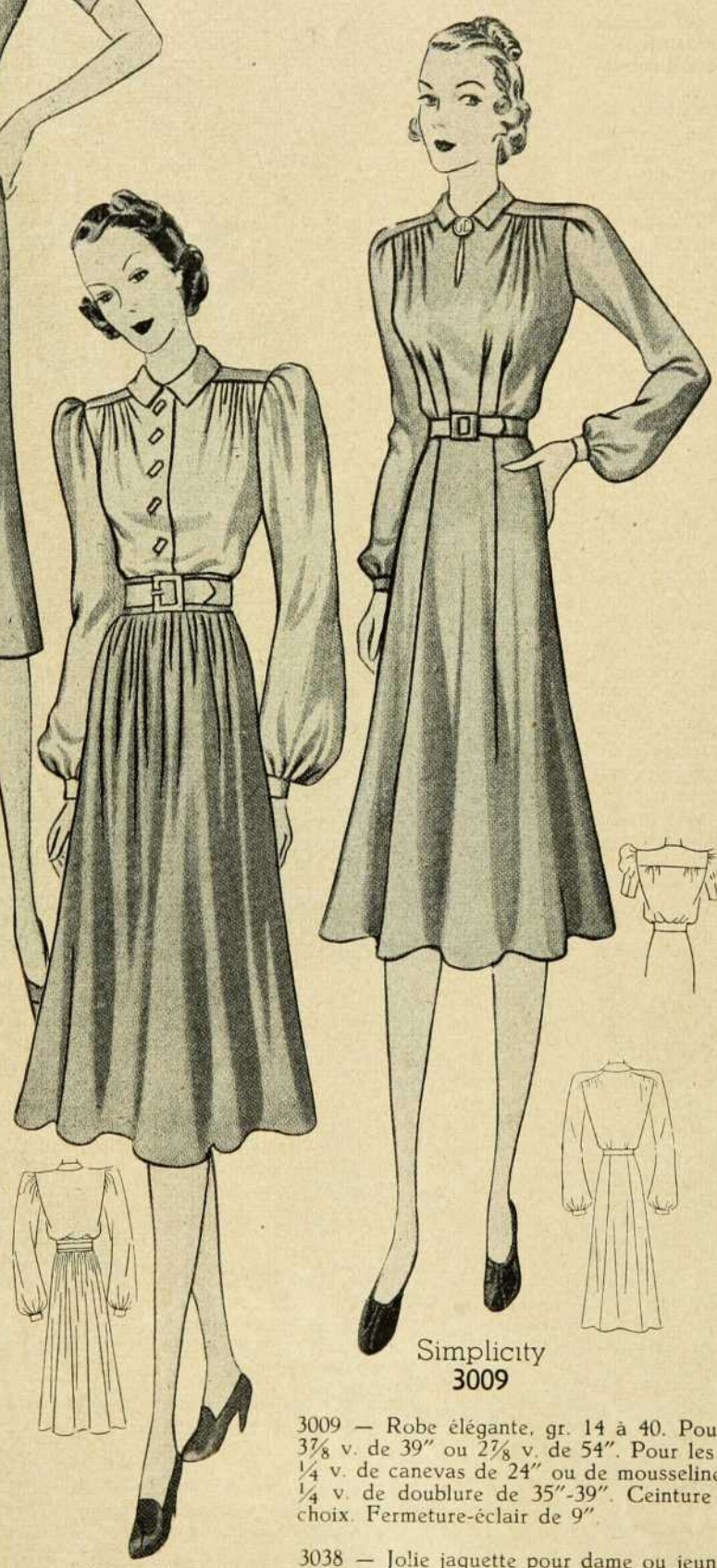
3056 — Deux charmantes blouses, gr. 14 à 40. Pour un 16 : blouse avec empiècement, 1⅞ v. de 35″ ou 1⅝ v. de 39″. Blouse avec jabot, 1¾ v. de 35″, 1⅝ v. de 39″ ou 1⅜ v. de 44″. 3¾ v. de dentelle de ½″. Fermeture-éclair de 8″. Pour les manches de chacun des patrons : ⅛ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. 15 cents.

Simplicity
3055

Simplicity
3056

Simplicity
3056

3032—Blouse et jupe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 14 : la blouse, 2⅜ v. de 35″ ou 2 v. de 39″. La jupe, 2 v. de 35″-39″ ou 1¾ v. de 54″. Fermeture-éclair de 8 pouces. 20 cents.

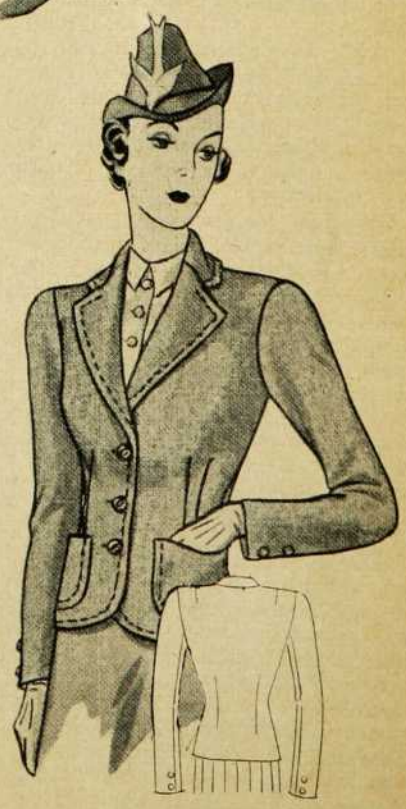


Simplicity
3009

Simplicity
3032

3009 — Robe élégante, gr. 14 à 40. Pour un 18 : 3⅞ v. de 39″ ou 2⅞ v. de 54″. Pour les épaules : ¼ v. de canevas de 24″ ou de mousseline de 35″ ; ¼ v. de doublure de 35″-39″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 15 cents.

3038 — Jolie jaquette pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 34 : 2½ v. de 35″ ou 1¾ v. de 54″. La doublure : 2 v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. ¾ v. de mousseline de 35″ ou de canevas de 24″ pour l'entredoublure. 25 cents.



Simplicity
3038

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du " Samedi ", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

(*Suite de la page* 17)

Cette occasion de gloire et de fortune s'était présentée avec le raid dangereux et difficile qu'il devait entreprendre sur l'avion nouveau de la maison Caudron... Hélas !... pourquoi la veille du départ, lorsqu'il partait le cœur joyeux à la conquête de son cher bonheur, ce malencontreux coup de téléphone de Josy était-il venu tout démolir, tout abîmer, tout anéantir..

En entendant la jeune fille exprimer son intention de partir comme infirmière volante, Willy n'avait eu qu'une pensée : Et sa grand-mère, alors ? Ce prétendu dévouement obscur n'était qu'une feinte... Elle l'abandonnerait vieille, si vieille par le chagrin, aux portes déjà de la mort, pour aller courir le ciel en une moderne chevauchée de Walkyrie, ambitieuse de gloire et de renommée.

Car Willy ne voyait guère autre chose dans ces défis au bon sens et à la délicate déserve féminine qu'il prisait avant toute autre chose.

Qu'une femme sans famille, sans devoir, seule au monde, se sacrifie et se dévoue en silence pour une noble cause, soit. C'était son rôle... Mais il n'avait jamais admis ces fausses héroïnes qui abandonnaient un devoir et un héroïsme sans gloire pour courir les risques d'une publicité tapageuse.

Et c'était Josy... sa Josy qu'il avait espérée toute autre, malgré les apparences... différente d'un visage connu de tous, qui entreprenait cette folle équipée sans retenue, sans un regard derrière elle...

Ainsi, le douloureux malentendu s'était élargi entre eux, creusant un fossé infranchissable...

Tandis que, sur la foi des apparences, Josy tentait de gagner son cœur en se montrant affranchie des préjugés et des timidités démodées, lui, le vaillant aviateur, ne recherchait dans la femme qu'il épouserait que les qualités de la femme d'hier, de la femme de demain, de la femme de toujours, faite pour garder le foyer, tandis que l'homme part pour le défendre, le protéger, l'embellir...

Comment se seraient-ils compris ? Le siècle, avec sa manie de masques, en pose tellement sur des visages trop simples.

Ceux de Willy et de Josy, travestis par les habitudes modernes, n'avaient jamais montré leur vrai regard...

Et c'est désespéré que Willy était parti.

Cette fortune que devait lui apporter la réussite, il n'y tenait plus maintenant qu'il jugeait le mariage avec Josy impossible... tout lui semblait sans saveur et sans valeur... même le record qu'il tentait...

Il avait décidé de voler pour la gloire seulement...

Mais la gloire y tenait-il tellement pour elle seule ?

La vie était sans but maintenant pour ce tendre héros aux yeux moqueurs... Sans Josy... nulle.

Mais avec Josy, impossible...

Alors ? Vivre, lutter, se défendre, gagner...

Il l'avait tenté. Oh ! il l'avait tenté loyalement, courageusement, pendant les premières étapes de son raid. Il avait vaincu les éléments, la machine, son propre découragement, tout ce qui voulait s'opposer au succès et à la réussite qu'il souhaitait maintenant, non pour lui, mais pour les autres, pour ceux qui viendraient après lui et trouveraient la route tracée, le chemin libre...

Mais quelque chose était en lui qu'il sentait cassé.

Son espoir, sa foi en l'avenir, son attente du bonheur ?

Il ne savait. Seulement, de temps à autre, il reposait ses mains sur ses genoux en un geste de lassitude infinie et il murmurait, tandis que ses yeux souriaient, si tristement, si mélancoliquement, au fantôme d'un sourire de pervenche humide :

« A quoi bon... à quoi bon... »

Et il avait été vaincu, parce qu'il n'avait plus une âme de vainqueur. Celui qui ne tombait jamais était tombé à son tour, parce que les ailes de son espérance avaient manqué comme soutien aux ailes de son appareil.

Il était tombé... Un des trous d'air redoutable au-dessus du désert de mort et de soif... La chaleur accablante augmentée par l'incendie de l'appareil hors duquel il avait eu le temps de se traîner... Et voilà. Il n'avait plus qu'à attendre la mort sans secours possible...

Maintenant les hallucinations de la fièvre augmentaient. Il revoyait toute sa vie, les êtres qui lui avaient été chers... et Josy surtout... Josy telle qu'il l'avait espérée, voulue, créée de toutes pièces avec son cœur aimant.

Une Josy si douce, si bonne, si dévouée, penchée sur un fauteuil d'infirme...

Quelle amère dérision, tout cela... Ah ! la vie...

Mais les hallucinations deviennent plus odieuses... N'entend-il pas, maintenant, le vrombissement tant et tant entendu, si connu... Un avion, son avion... Est-il donc vivant encore, le bel oiseau caché sous ses yeux en larmes. Hélas !... Il n'a même plus la force de tourner la tête pour le voir, lugubre dépouille de ce qu'il a tant aimé...

Et ce vrombissement qui s'enfle, grandit, grandit...

C'est lui, c'est son avion, son appareil qui est guéri, qui repart, qui s'enfuit dans le ciel sans lui, sans pilote... Soutenu par la fièvre qui l'agite, Willy trouve la force de se dresser, il tend les bras, s'élance comme pour retenir le cher oiseau, lui reprocher son abandon... lorsque soudain il recule, titubant, la main sur son front en feu... Son avion est toujours là, calciné, en débris devant lui, et c'est un autre appareil qui vient du ciel, qui descend, descend, se pose lentement à côté de lui...

Willy n'a même pas la force de voir qui en descend. Il comprend seulement qu'il est sauvé, qu'il reverra peut-être un jour Josy, et il sombre dans une inconscience absolue, tandis que le docteur Allégry jaillit de son avion sanitaire, l'emporte dans ses bras, pauvre loque humaine au ressort cassé.

VII

Josy était dans le jardin lorsque Simonne Arbellé arriva, toute pâle, sautant de sa petite Rosengart devant la riche villa.

Depuis quelque temps déjà, elle n'avait pas revu son amie qui, incompréhensiblement, se tenait cloîtrée à Bougival, ne participant plus à aucune fête, à aucune réunion.

Quelques coups de téléphone échangés dans des heures de loisir l'avaient tenue en communication avec elle cependant.

Josy, prétextant un peu de fatigue et surtout la mauvaise santé de grand-mère, ne voulait plus sortir de chez elle, mais elle avait demandé des nouvelles des amis, confié son inquiétude jointe à l'inquiétude générale, au sujet du sort inconnu encore de Willy, leur ami...

Et c'est parce que Simonne l'avait sentie si anxieuse et désemparée au bout du fil qu'elle avait sauté dans sa voiture tout à l'heure pour apporter les nouvelles à Josy.

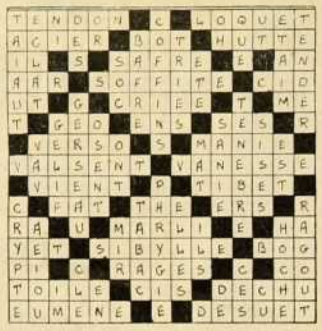
DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

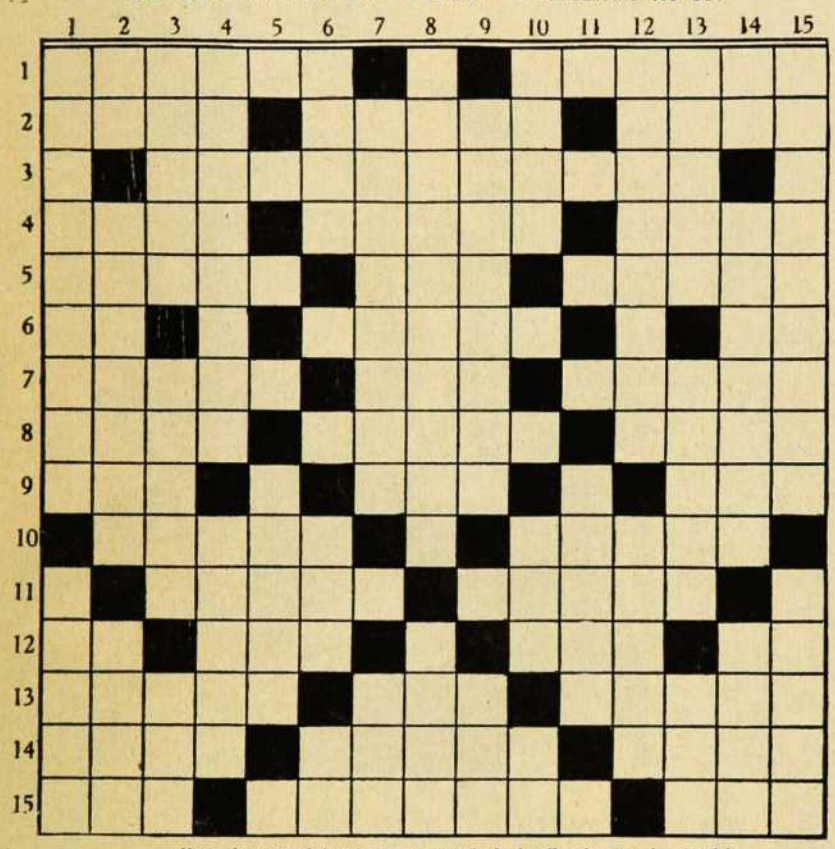
Problème No 379

M. Gaston Harvey, 202, rue d'Aiquillon, Québec, P. Q.; M. L.-H. Bissonet, 950, rue St-Denis, Appt. 11, Montréal, P. Q.; Mme E. Normandin, 6211, rue Denormanville, Montréal, P. Q.; M. Ivan Beaulieu, 4684, rue Cartier, Montréal, P. Q.; Mme Alice V. Tremblay, 2ième rue, Port Alfred, P. Q.; Mlle Clarisse Sabourin, *inst.*, 38 est, rue Régent, Hawkesbury, Ont.; M. Jude Carrier, 5, rue St-Elzéar, Rivière-du-Loup, P. Q.; Mme Léo Goyette, 20a, rue Laurier, Sherbrooke, P. Q.; Mlle Cécile Lefebvre, 43, rue Kent, Hull, P. Q.; Mlle Juliette Lapierre, 51, rue Victoria, Ottawa, Ont.

Solution du problème No 380



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 381



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Etat digne de pitié. — Marié à deux personnes en même temps.
2. Liqueur tirée du riz fermenté. — Riche galerie de peinture à Milan. — Plante ombellifère odorante.
3. Adhéreraient.
4. Vin de palmier. — Pelle en bois. — Amena vers lui.
5. Se jettent impétueusement. — Tête d'une tige de blé. — Arriver.
6. Terminaison. — Pronom personnel. — Fleuve d'Italie (inv.).
7. Piscine de Jérusalem. — Oreille, en anglais. — Enchassé.
8. Père de Jason. — Ville d'Italie. — A toi.
9. Prochaine saison. — A lui. — Exsudat pathologique.
10. Elan. — Flétrir.
11. Mollusque lamellibranche. — Commencer à compter d'une certaine époque.
12. Article espagnol. — Roi d'Israël. — Art de lancer. — Note.
13. Anneau d'or. — Jeu de cartes. — Qui concerne les fueros.
14. Qui a une saveur rude. — Marais salant. — Fondateur de la Congrégation de l'Oratoire.
15. Trois fois. — Poésie en l'honneur de la Vierge. — Forme larvaire de certains crustacés.

VERTICALEMENT

1. Gouvernée en maître. — Contestation.
2. Terminaison. — Médecin qui traite spécialement les maladies de l'oreille. — Fer d'un instrument propre à couper.
3. Qui a rapport au culte. — Linon fin. — Pic des Pyrénées.
4. Ouvrage de maçonnerie. — Religieuse.
5. Cri que poussèrent les Juifs quand Pilate leur présenta Jésus.
6. Général français (1785-1812). — Roue à gorge d'une poulie. — A elle.
7. Soustraites aux recherches de la justice. — Local où l'on danse.
8. Machines capables de se soutenir dans l'air. — Lisse.
9. Epées à lames longues et fines. — Eau-de-vie.
10. Fruit charnu de divers arbres. — Sot. — Lac du Soudan.
11. Précoce.
12. Gant couvert de lames de fer. — Empereur romain, fils de Domitus Abénobarbus et d'Agrippine, adopté par l'empereur Claude.
13. Fils du marquis de Montespan. — Faire glisser. — Au niveau de.
14. A moitié. — Celui qui rit à demi. — Bière de Bruxelles.
15. Souliers découverts à semelles très minces. — Affaiblie.

Les nouvelles, absolument inédites, que son père, journaliste à l'*Echo des Sports*, venait de lui téléphoner.

— Mademoiselle est au jardin, bon, j'y vais, dit-elle, sans cérémonie, à la femme de chambre.

Et elle allait vite, elle courait presque, la bonne petite Simonne, pour dévaler la grande allée de roses vers le petit rond-point indiqué par la domestique.

Quand elle y arriva, une surprise la cloua sur place .

Il y avait, au milieu de ce rond-point couvert de rosiers grimpants, un fauteuil d'infirme dans lequel une très vieille dame somnolait doucement, et auprès, penchée sur une table à ouvrage, Josy, l'indépendante et trépidante Josy, s'appliquait à un petit ouvrage sans beauté et sans mouvement . . .

Du coup la jeune fille ne peut retenir une exclamation stupéfaite :

— Ah ça ! . . . mais on m'a changé ma Josy . . . Quel besoin, ma chère, de te claustrer ainsi pour tricoter des chaussettes en laine rugueuse et laide . . . par ce superbe soleil, quand tant de matches, de parties . . .

Mais, un doigt sur les lèvres, Josy ordonnait en montrant du menton la vieille femme assoupie :

Et comme son amie la regardait, interdite, elle expliqua avec un sourire tout neuf, un pauvre sourire tremblant du cain des lèvres, pâle et timide comme un soleil de mars :

— Oui . . . ses forces diminuent de jour en jour . . . Et elle se désole tellement, pauvre Granny, de s'apercevoir qu'elle ne peut plus fournir le même effort que jadis . . . Alors, pendant qu'elle dort, en cachette j'avance son tricot sur lequel ses yeux fatigués se sont fermés . . .

Penchée, avec d'infinies précautions, elle glissa l'ouvrage entre les doigts insensibles de la dormeuse, et elle acheva, avec un air de complicité charmante et timide :

— Comme cela, tu comprends, elle ne s'aperçoit pas qu'elle a dormi si longtemps, et elle croit avoir beaucoup travaillé.

— Quoi, c'est toi, toi Josy ? Mais je ne te reconnais plus.

Stupide d'étonnement, Simonne contemplait son amie avec des yeux immenses.

La tête penchée, Josy avoua tristement :

— Comment me reconnaîtrais-tu ? Me voici telle que je suis vraiment. Jadis j'avais mis un masque. J'ai découvert son inutilité devant la faiblesse de mon cœur. Alors j'ai compris qu'il était inutile de feindre davantage. J'abandonne la lutte. Je ne serai jamais une héroïne moderne, une amazone intrépide, Simonne, parce que j'ai un cœur trop encombrant et stupide sans doute ; mais, hélas ! parce que je ne peux pas résister à ce cœur-là.

Gentiment elle avait pris le bras de Simonne et l'entraînant un peu dans l'allée pour ne pas déranger la dormeuse :

— Mais tu es gentille d'être venue me retrouver dans mon ermitage . . . Je suis contente.

Les yeux de Simonne brillèrent :

— Ah ! dit-elle, tu vas l'être bien davantage . . .

— Pourquoi ? demanda Josy avec son triste sourire.

— Tiens-toi bien . . . Willy . . .

Alors tout le calme de Josette l'abandonna. Les lèvres tremblantes, les mains jointes et pâle, si pâle qu'elle semblait prête à tomber, elle cria :

— Il vit ?

— On l'a retrouvé . . . il est soigné, hors de danger . . .

— Ah ! soupira doucement Josy en portant une main à son cœur, comme si elle avait peur de le perdre soudain.

Vivement son amie la prit dans ses bras :

— Hé là ! . . . Ne t'évanouis pas !

— Non, non, ce n'est rien . . . Mais le bonheur . . .

Elle était si troublée, si pâle encore, que Simone s'écria :

— Ah ça ! . . . mais . . . tu l'aimes donc ?

Josy ne songea même pas à nier :

— De toutes mes forces, dit-elle simplement.

— Ah ! fit Simonne, stupéfaite. Décidément, c'est la journée des surprises et tu es une fille peu banale . . . Qui m'eût dit qu'un jour tu pourrais devenir romantique et romanesque, comme une héroïne de Musset. Ce que tu peux être ancien répertoire, mon petit . . . Je suis . . . je suis dans l'état d'esprit d'un spectateur auquel au lieu de jouer . . . une pièce de Bernstein . . . on servirait : *A quoi rêvent les jeunes filles* . . .

Mais déjà Josy avait retrouvé ses esprits. Les yeux étincelants de joie, elle fit vivement :

— Je me moque pas mal de ton état d'âme . . . ce que je veux, ce sont des détails. Comment as-tu appris cela, et quand l'a-t-on retrouvé ? Où ? Qui ? . . .

— Ah ! . . . Figure-toi, c'est toute une histoire qui tient du romanesque aussi . . . Papa vient de me la télégraphier du journal. Ils sont tous sens dessus dessous et préparent une édition spéciale, tu penses . . .

— Vite, va . . . Où est-il ?

— Voilà, voilà . . . C'est au cours de l'avant-dernière étape de son raid que l'accident est arrivé : mais comme cette étape était très longue, on ne savait au juste où le rechercher. Or, c'est en plein désert, au cœur du Sahara, que l'avion sanitaire du docteur Allégry a repéré un amas de décombre calcinés et, à côté . . . un homme : Willy . . . presque agonisant de soif et de fièvre. Il l'a transporté aussitôt et . . .

Elle se tut soudain devant le visage décomposé à nouveau de Josy. Effrayée, elle demanda :

— Ça te reprend ? Qu'est-ce qu'il y a . . . puisque je te dis que le docteur affirme qu'il est sauvé, hors de danger . . .

Mais maintenant, Josy fondait en larmes. Pendant un long moment son amie, déroutée de ce nouveau désespoir incompréhensible, tenta de la consoler. Enfin, les sanglots un peu calmés, elle leva vers Simonne un pauvre petit visage contracté :

— C'est vrai . . . tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir . . . Mais tu vas comprendre combien le sort s'est montré cruel pour moi. Je le sais sauvé, vivant ; mais bien perdu pour moi maintenant, va . . . Il faut que je te dise, que je t'explique . . . J'avais fait des démarches pour partir comme infirmière avec Allégry . . . C'était entendu . . . je l'avais dit à Willy . . .

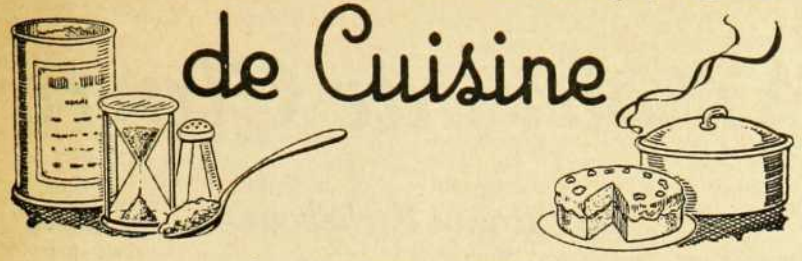
Et si j'étais partie, c'est moi . . . moi qui aurais volé à son secours avec le docteur . . . J'aurais pu le sauver, le soigner . . . Moi, moi . . .

Un instant, elle se tordit les mains avec désespoir, puis, plus bas, les yeux fixes, elle acheva lamentablement :

— Tandis qu'en ne me voyant pas là-bas . . . qu'a-t-il dû penser . . . Il a pu croire à quelque lâchage lamentable de la dernière heure par . . . pusillanimité . . . par peur . . . ou bien encore que mon projet n'était que vague fanfaronnade . . . Ah ! de toute façon cela m'aura bien perdue à jamais dans son esprit . . . Que va-t-il penser de moi ? J'ai honte . . . j'ai honte ! . . .

(Lire la suite page 28)

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

TARTELETTES AUX AMANDES

1 tasse de farine
2 cuil. à table de sucre
2 cuil. à table de lait
¼ tasse de beurre
1 jaune d'œuf
¼ tasse d'amandes râpées,
Marmelade d'abricots

Bien mêler le beurre et la farine et pour cela, le travailler plus longtemps que pour la pâte brisée ordinaire. Battre le jaune d'œuf avec le lait et délayer la pâte ; ajouter les amandes. Prendre des petites boules de pâte et en garnir des assiettes à tartelettes, à l'aide du bout des doigts. Cuire au four de 400°. Refroidir, mettre dans chacune 1 cuillerée de marmelade d'abricots. Déposer une boule de crème glacée et couvrir de meringue. Mettre au four de 500°, 2 minutes environ. Le four doit être très chaud et la crème entièrement recouverte de meringue.

Crème glacée

1 chopine à fouetter
¾ tasse de lait
1½ cuil. à thé de vanille
¾ tasse de sucre en poudre
1 cuil. à thé de gélatine

Faire gonfler la gélatine dans le lait froid et faire chauffer pour la dissoudre parfaitement. Laisser refroidir. Battre 1 tasse de crème, ajouter le sucre puis le reste de la crème non battue mêlée au lait ; aromatiser et verser dans un tiroir du réfrigérateur. Après ½ heure, ou lorsque les bords commencent à prendre, retirer du réfrigérateur, battre au moussoir et remettre congeler bien ferme.

Meringue

3 blancs d'œufs
6 cuil. à table de sucre en poudre

Mettre les blancs bien fermes, ajouter le sucre graduellement et continuer à battre. Mettre dans un cornet et en garnir les tartelettes glacées.

CIVET DE LIEVRE

Découper un lièvre en morceaux individuels, enlever les flancs, si on n'aime pas le goût de sapin qui caractérise le lièvre. Préparer une marinade avec 2 tasses de vin (ou 1 tasse de vinaigre et 1 tasse d'eau), 1 carotte tranchée, 1 oignon piqué de 3 clous de girofle, 2 gousses d'ail, 1 feuille de laurier et quelques feuilles de céleri, sel et poivre. Laisser mariner le lièvre, au moins toute la nuit. Le lendemain, égoutter soigneusement et rouler dans la farine les morceaux de lièvre. D'autre part, faire chauffer une marmite et y mettre 5 ou 6 tranches de lard salé. Quand le lard est fondu et bien chaud, y faire revenir le lièvre ; faire prendre couleur en évitant de trop chauffer pour ne pas durcir le lièvre. Ajouter alors la marinade et de l'eau chaude pour couvrir. Laisser chauffer jusqu'à l'ébullition. Couvrir soigneusement et laisser mijoter 1½ à 2 heures ; vers la fin de la cuisson, ajouter le cœur et le foie. Quand la viande est cuite, la retirer avec un égouttoir pour la mettre sur un plat chaud, et lier la sauce avec 1 tasse de crême. Servir avec persil. (Quand on a un lièvre frais tué, on peut recueillir le sang et le conserver en y ajoutant 1 petite cuillerée à thé de vinaigre pour l'empêcher de coaguler. On l'ajoute à la sauce en le mêlant bien à la crême et en évitant de laisser bouillir. Le lapin peut s'accommoder de la même façon. Servir avec garnitures d'oignons glacés et pommes de terre.

Oignons glacés

Choisir 10 à 12 oignons d'égale grosseur, les peler, éviter de couper entièrement la tige et la racine pour les empêcher de se défaire, les faire cuire jusqu'à ce que tendres dans l'eau bouillante salée. Egoutter, passer dans le beurre fondu, puis saupoudrer légèrement de sucre fin et faire glacer au four. Servir avec civet de lièvre et pommes de terre bouillies.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

SALADE AU POULET ET A L'ANANAS

Faire cuire une poule de 4 à 5 livres avec 2 pintes d'eau froide, 1 petit oignon, 1 branche de céleri, 1 feuille de laurier, 2 clous de girofle, sel et poivre. Quand la chair se détache bien des os, retirer du bouillon, enlever toute la viande et remettre la peau et les os à bouillir pour obtenir un bouillon bien concentré. Couler, refroidir. Le lendemain, enlever la graisse à la surface et clarifier. — Préparer la salade suivante :

1½ tasse de bon bouillon
2 c. à table de piment vert
2 cuillerées à table de gélatine
½ tasse céleri de coupé en dés
1½ tasse de poulet

Mettre tremper la gélatine dans le bouillon froid 5 minutes. Faire chauffer sans bouillir jusqu'à ce que la gélatine soit toute fondue. Laisser refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Ajouter tous les éléments ci-haut mentionnés et faire prendre dans un grand moule ou dans des moules individuels. Démouler sur feuilles de laitue sur lesquelles on aura placé des rondelles d'ananas. Servir avec mayonnaise.

MAL DE TÊTE promptement soulagé !

Voici une méthode bien simple qui, souvent, soulage en quelques minutes !

De nombreux médecins recommandent cette façon facile de calmer le mal de tête et les douleurs névritiques et rhumatismales.

Voici le moyen de soulager en vitesse les douleurs les plus ordinaires — rhumatisme, névrite, névralgie . . . — de la façon que conseillent des milliers de médecins — et à très peu de frais.

Vous n'avez qu'à faire ce qu'explique la photo ci-dessus. Rien n'est plus facile, et vous serez ravie de constater que l'Aspirine calme souvent la douleur en quelques minutes. C'est peut-être le procédé le plus efficace et le plus rapide que l'on connaisse.

Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada par la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario.

RHUMES — Des millions de personnes ne connaissent pas de moyen plus rapide que l'Aspirine pour soulager les malaises et le mal de gorge causés par le rhume. Mode d'Emploi complet dans chaque étui.

Exigez la marque—

"ASPIRIN"

Marque déposée

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

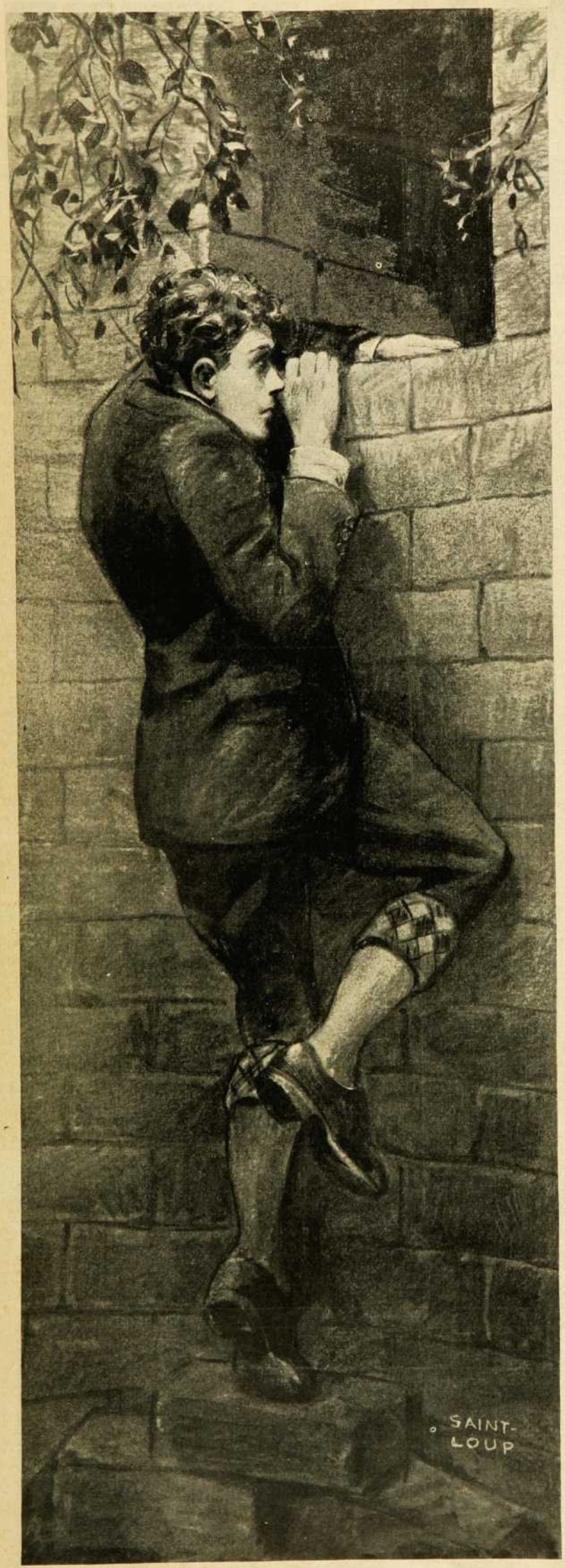
Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations Prix : $1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.



Maintenant, devant lui, il avait un énorme trou noir par lequel il pouvait facilement passer.

Les Amours de Claire

par Emile Richebourg

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. Joramie a fait fortune en Amérique, une fortune colossale se chiffrant à des millions. Personne ne le sait avec exactitude. Après la mort du riche bonhomme, ses héritiers, des parents de province, dirigés par un dénommé Rabiot, attendent, ainsi que des oiseaux de proie, que soit lu le testament et que soient levés les scellés.

Après la lecture du document; les héritiers, Rabiot en tête, sont pris d'une colère. Il y a de quoi. Joramie laisse sa fortune, soit quelque trente-cinq millions, à une certaine Claire Guérin, que naguère, au moment de partir pour les Amériques, il aima. Or, personne, dans l'entourage des parents de feu Joramie, ne connait la Guérin en question.

A la ferme de Grandval il y a une servante du nom de Beau-Soupir, aussi fidèle que laborieuse et répondant en tous points au signalement de Claire Guérin. Est-ce elle? Pour le savoir, les maîtres usent de cent expédients et même se servent de la naïveté de la jeune Denise Morel, compagne de travail et confidente de Beau-Soupir.

Rabiot parvient à découvrir l'identité de Beau-Soupir. Pour se débarrasser de cette dernière, les héritiers n'hésitent pas devant l'assassinat. Ils font croire qu'une noyade accidentelle a mis fin à ses jours. La justice accuse Denise Morel . . . Le frère de Denise aime Eugénie Lureau. Pour venir en aide à la mère de la jeune fille, Lucien, artiste-peintre, vend un tableau. Le bonheur sourit à Eugénie et à Lucien, le frère de Denise. Mais Rabiot, le génie du mal, fera aussi des siennes chez les Lureau. Il essaiera, avec l'aide de sa complice Anastasie, d'y semer le trouble et la haine . . .

Un plan infernal germe dans le cerveau de Rabiot. Il se montre empressé auprès des dames Lureau. Grâce à un subterfuge il leur loue une villa Il fait part à Anastasie de son projet d'épouser Eugénie . . .

Il COMPRIT que la jeune fille ne s'était pas couchée et, inquiet, il se demanda si elle n'avait pas entendu quelque chose, malgré la distance et bien que tout se fût passé presque silencieusement.

A ce moment, Eugénie se déshabillait pour se mettre au lit. Elle était brisée de fatigue et vaincue par le besoin de dormir, car, la nuit précédente, elle n'avait pas fermé les yeux.

Avec l'espoir que Lucien, après l'avoir vainement attendue à la porte du jardin, passerait dans la rue, devant la maison, et qu'elle l'entendrait, elle était restée à sa fenêtre jusqu'au moment où le sifflet de la locomotive lui avait annoncé le passage à Ville-d'Avray du dernier train de Versailles, se dirigeant sur Paris.

Elle s'était rassurée en se disant, en se répétant, qu'elle s'était trompée en croyant entendre un cri ou un gémissement. Toutefois, l'empression douloureuse qu'elle avait éprouvée ne s'était point complètement effacée.

Avant de se coucher, elle ferma les persiennes, laissant la fenêtre ouverte, et souffla sa bougie.

Elle était agitée, avait le sang à la tête, et, bien qu'elle eût absolument besoin de repos, et de bonnes heures de sommeil, ce ne fut que vers trois heures et demie, alors que le jour commençait à poindre, qu'elle finit par s'endormir.

Il était plus de huit heures quand elle se réveilla. Elle entendit du bruit dans la maison. C'était la bonne qui faisait les chambres. Cela indiquait que sa mère et Mme Fournier étaient levées et déjà descendues au rez-de-chaussée.

Comme la veille, le temps était superbe. Dans le jardin, les oiseaux chantaient, perchés sur les branches, et le parfum des fleurs, pénétrant dans sa chambre, arrivait jusqu'à la jeune fille.

Elle poussa un long soupir et glissa à bas de son lit. La première chose qu'elle fit fut de regarder sa porte.

Un sourire singulier courut sur ses lèvres, en constatant que la porte n'était plus fermée à clef.

Comme cette précaution n'avait jamais été prise, le soin qu'on avait mis à la lui dissimuler lui disait clairement que des desseins mauvais étaient ourdis contre elle.

En effet, si c'était sa mère qui l'avait enfermée la veille, elle l'aurait prévenue le matin au lieu de prendre des précautions pour ne pas la réveiller.

Sa geôlière était évidemment la veuve Fournier.

Elle fit rapidement sa toilette et descendit, après avoir pris la ferme résolution de ne pas se plaindre, de ne rien dire et de cacher mieux encore que jamais ses pensées.

Elle s'était dit :

— Je n'ai plus que quelques jours à souffrir. Lucien viendra, accompagné de M. Georges Ramel, et peut-être aussi de M. le comte de Soleure.

La pauvre enfant comptait sur une prochaine délivrance.

Mme Lureau et Mme Fournier prenaient leur café au lait.

— En vous attendant, ma mignonne dit Anastasie, nous ne vous avons pas

---

NOTRE FEUILLETON No 16

appelée, pensant que vous désiriez faire la grasse matinée.

La fausse dévote avait l'air tout joyeux; néanmoins, elle interrogeait avidemment la physionomie d'Eugénie. Mais celle-ci, qui avait pris le parti de dissimuler, répondit simplement :

— En effet, je dormais et viens seulement de me réveiller; j'ai été paresseuse sans le vouloir. Vous avez eu bien raison de ne pas m'attendre pour déjeuner, car je ne mangerai pas ce matin, je n'ai pas faim.

Elle tendit son front à sa mère, qui l'embrassa froidement. Le désaccord devenait visible.

— Vrai, fit Anastasie de sa voix doucereuse, vous ne voulez rien prendre ?

— Rien, madame.

Ebauchant un sourire, elle ajouta :

— A midi, j'aurai un meilleur appétit.

Elle sortit aussitôt de la salle à manger par la porte ouvrant sur le jardin. Elle avait toujours l'esprit occupé de ce cri qui avait frappé son oreille au milieu de la nuit. Elle n'était pas pleinement convaincue qu'elle s'était trompée; il lui restait un doute.

Elle prit l'allée du milieu du jardin et, marchant lentement, ayant l'air de rêver, d'avoir les yeux à ses pieds, elle alla jusqu'à la porte du jardin.

Tout en fauchant calmement un carré de gazon, Fourel l'observait du coin de l'oeil.

Eugénie s'arrêta un instant, regarda, et, ne voyant rien qui fût de nature à fixer son attention, elle continua sa promenade, en suivant l'allée de côté, qui n'était séparée du mur escaladé par Lucien que d'une platebande d'environ deux mètres de largeur, plantée d'arbustes dans toute sa longueur.

Mais, dès cinq heures du matin, Fourel s'était mis à l'ouvrage et partout le rateau avait passé.

Toutefois, les yeux de la jeune fille se fixèrent à un endroit de la platebande où la terre avait été fraîchement remuée et nivelé et, en examinant avec attention elle remarqua que des branches d'un mahonia avaient été récemment coupées. Cela ne lui disait pas grand'chose, mais lui causa une émotion terrible, qui lui fit pousser une plainte sourde.

Fourel s'était senti frissonner en voyant la jeune fille s'arrêter à la place où Lucien était tombé; et, quand il entendit le gémissement, il se mit à trembler.

Si, à ce moment, la jeune fille fût venue à lui et l'eût impérieusement interrogé, il est probable que, perdant sa présence d'esprit, son trouble l'aurait trahi. Mais Eugénie s'éloigna, et, un instant après, rentra dans la maison. Alors, seulement, Fourel parvint à se remettre de sa terreur.

— Diable diable, grommela-t-il entre ses dents, est-ce qu'elle aurait entendu ? . . . Assurément, elle ne peut savoir ce qui s'est passé; mais, c'est facile à voir elle se doute de quelque chose.

Une demi-heure après, Fourel était près de Rabiot et lui faisait part de ce qu'il venait d'observer.

— Mille tonnerres ! s'exclama Rabiot, je ne m'attendais pas à cela !

— Sûrement, cousin, elle ne sait rien.

— Oui, elle ne sait pas . . . Mais il a poussé un cri, un seul, et elle l'a entendu, puisque, comme vous venez de me le dire elle n'était pas couchée et avait sa fenêtre ouverte. Elle ne sait rien, mais elle a un doute.

— C'est ce que je pense.

— Comment le lui enlever, ce doute ?

— Je ne sais pas, cousin. Je suis vite venu vous trouver pour que vous examiniez la chose.

— Avez-vous bien fermé la porte, au moins ?

— Soyez tranquille; je sais ce qu'il en coûte de ne pas faire attention.

Rabiot prit sa tête dans ses mains et resta un instant silencieux, réfléchissant.

— Oui voilà ce qu'il faut faire, murmura-t-il en se redressant.

Il reprit à haute voix :

— Lucien Morel a dressé trois ou quatre lettres à Mme Lureau; ces lettres, que votre fille m'a fait lire, sont dans un tiroir de la commode de la veuve, avec d'autres papiers. Eh bien! Fourel, j'ai besoin de ces lettres; il va falloir les prendre où elles sont, à l'insu de la veuve, et me les apporter immédiatement.

— Dans une heure, vous les aurez.

— Parfait ! Aussitôt je me rendrai à Paris. Inutile de venir ici demain, je n'y serai pas; je ne reviendrai que lundi, dans l'après-midi. Comme je crois bon de laisser passer quelques jours sans me montrer à la ville, j'écrirai de Paris à Anastasie qu'une affaire m'appelle n'importe où et que je serai absent au moins cinq ou six jours.

Quels étaient les projets de Rabiot ?

Fourel ne chercha même pas à les deviner; il lui suffisait que le cousin eût donné un ordre pour qu'il ne songeât plus qu'à l'exécuter. Il savait par expérience que Rabiot n'agissait jamais à la légère et que dans les plus petites choses il y avait une intention utile.

Rabiot avait demandé les lettres, il les aurait; seulement, il fallait les prendre, et ce n'était pas absolument facile.

En effet, bien qu'elle n'eût pas à craindre les voleurs, Mme Lureau, en femme méticuleuse, avait contracté la louable habitude de fermer tous ses tiroirs à clef et de mettre ses clefs dans sa poche. Il fallait donc les lui dérober ou trouver un prétexte pour les lui demander et se les faire remettre sans éveiller ses soupçons.

Ce premier résultat obtenu, il fallait éloigner la veuve et sa fille pour opérer les fouilles adroitement afin que Mme Lureau ne pût se douter de rien.

Fourel ne pénétrait jamais dans la chambre de la mère d'Eugénie; il ne pouvait, exceptionnellement, y entrer sans raison; mais Anastasie était là.

Celle-ci, sur un signe de son père, alla le rejoindre dans un endroit écarté. En quelques mots, il la mit au courant.

— Nous aurons ces lettres demain, dit-elle.

— Ce n'est pas demain qu'il les veut, c'est aujourd'hui, c'est dans deux heures.

— C'est bien, et puisqu'il le faut...

Sans perdre une minute, elle se mit à l'œuvre.

Elle monta dans la chambre de la veuve et, prenant le ton le plus caressant, elle lui dit :

— Voyons, ma chère amie, le temps est superbe, un bout de promenade au soleil vous fera du bien.

— Croyez-vous ? Je me sens bien faible.

— Raison de plus. L'air est doux et le soleil, ma chère amie, est encore le meilleur remède à la faiblesse.

— Allons, je vous écoute.

Anastasie offrit son bras à la malade, disant :

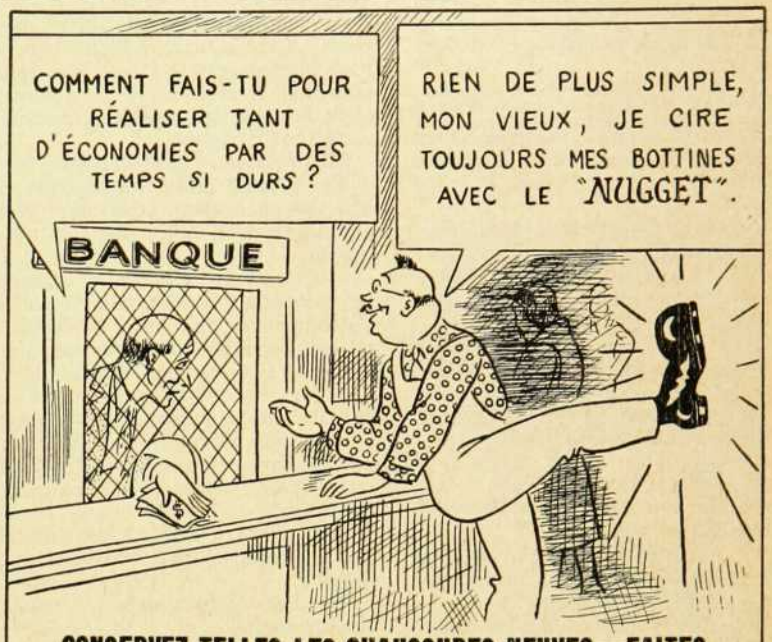
— Ne craignez pas de vous appuyer sur moi.

— Que vous êtes bonne ! fit la confiante veuve.

Un coup d'œil jeté sur la commode apprit à la coquine que les tiroirs étaient fermés, et en passant sa main sur la jupe de la robe de Mme Lureau, elle sentit que le trousseau de clefs était dans la poche.

Les deux femmes firent un tour d'allée, lentement pas à pas.

THÉ "SALADA" 19F
Orange Pekoe



CONSERVEZ TELLES LES CHAUSSURES NEUVES—FAITES PARAÎTRE LES VIEILLES CHAUSSURES COMME NEUVES AVEC LE

69F

POLI À CHAUSSURES NUGGET

ACTIVEZ LA DIGESTION avec du Sirop BEE HIVE

Le Sirop Bee Hive est un des produits sucrés les plus faciles à digérer. De plus, le Bee Hive active l'action des sucs digestifs de l'estomac et fournit de l'énergie. C'est pourquoi il est excellent, pour la santé, d'employer du Sirop Bee Hive pour sucrer votre soupane ou autres céréales, tous les matins. Essayez le Bee Hive — Achetez-en une boîte de 2, 5 ou 10 livres. N

Tout augmente dans LE SAMEDI

SAUF LE PRIX QUI RESTE TOUJOURS AUSSI MODIQUE

LISEZ LE SAMEDI

et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant !

Dans les dépôts de journaux !

10c

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

— Prenez garde, mon amie, cette branche a failli vous frapper au visage.

— Je suis confuse de votre sollicitude.

— Maintenant, reposez-vous sur ce banc, vous y serez à merveille.

— Ah ! cela m'est agréable d'être assise.

— Vous allez rester là un instant.

— Est-ce que vous me quittez ?

— Oh ! pas pour longtemps; mais ne vous tourmentez pas, votre chère Eugénie va venir vous rejoindre, et puis le jardiner veillera sur vous.

— Il a l'air d'un bien brave homme.

— Je le crois très honnête.

— Guillaume ! Guillaume !

— Voici, madame, répondit Fourel en accourant.

— Guillaume, tenez-vous aux ordres de Mme Lureau.

— Soyez tranquille, madame, les malades, ça me connaît; j'ai soigné pendant quatre ans ma défunte épouse.

— Ah ! vous êtes veuf, mon ami, dit Mme Lureau avec intérêt.

— Hélas ! oui, madame.

Anastasie s'éloigna après avoir échangé un regard avec son père.

— Y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre femme ? demanda Mme Lureau.

— Six ans, madame, et je la pleure comme au premier jour.

— Cela fait son éloge et le vôtre.

— Madame est bien bonne.

— Vous avez dans Mme Fournier une bien digne maîtresse.

— Oh ! oui. Mme Fournier est une sainte femme et je suis bien heureux d'être entré à son service.

A ce moment, Anastasie revint, pressant le pas.

— C'est singulier, dit-elle, je ne trouve pas la clef de ma commode; je vais être forcée de faire venir un serrurier.

— C'est fort désagréable, fit Mme Lureau.

— D'autant plus ennuyeux que le serrurier est à l'extrémité du village. Guillaume, vous allez . . .

Elle s'arrêta, puis ayant l'air de se raviser :

— Au fait, ma chère amie, reprit-elle une de vos clefs irait peut-être à ma serrure.

— Pensez-vous ?

— Toutes ces serrures de commode sont les mêmes; d'ailleurs, on peut toujours essayer.

— C'est vrai. Tenez, voici mes clefs.

Et Mme Lureau tira de sa poche son trousseau de clefs et le remit à Anastasie.

Clle-ci fut bientôt dans la chambre de Mme Lureau; elle ouvrit les tiroirs un à un, fouilla dans tous les coins. Un portefeuille tout gonflé de papiers tomba sous sa main. Les lettres de Lucien s'y trouvaient réunies dans une seule enveloppe, Anastasie s'en empara, remit tout en ordre et redescendit en toute hâte.

— Ma chère amie, voici vos clefs, dit-elle en rendant le trousseau à la veuve : merci.

— Une de mes clefs a pu vous servir ?

— Je n'ai pas eu à essayer.

— Ah !

— J'ai retrouvé ma clef; figurez-vous qu'elle me crevait les yeux; j'ai des distractions d'enfant.

— Avez-vous vu Eugénie ?

— Non, mais elle est dans sa chambre.

— Est-ce qu'elle ne va plus descendre ?

— Je crois bien qu'elle boude un peu.

— Elle ne veut pas comprendre que son bonheur . . .

— Laissons-la réfléchir.

Une heure après, Rabiot avait les lettres de Lucien.

— Avec ça, dit-il, nous aurons raison de la résistance de la belle Eugénie.

Il prit le premier train pour Paris.

Ce que voulait le misérable, le lecteur a dû le deviner en partie. A l'aide des lettres de Lucien, il s'agissait, en imitant l'écriture, de fabriquer une fausse missive que recevrait Mlle Lureau.

Grâce à cette nouvelle gredinerie, Rabiot se proposait d'enlever à Eugénie tout espoir d'épouser Lucien et de l'amener à accepter le mari que voulait lui donner sa mère.

Le misérable aurait bien désiré faire lui-même cette vilaine besogne, mais inexpérimenté en matière de calligraphie, il était forcé de s'adresser à un intermédiaire. Cet intermédiaire était tout désigné.

Henri Cordier était l'homme voulu.

Ce travail allait lui coûter cinq cents francs, peut-être, une grosse somme mais il fallait bien en passer par là.

— Où est Cordier en ce moment ? se demandait Rabiot; avec sa manie de changer de nom et de logement, on ne sait jamais comment le dénicher.

Ce n'était pas une manie qu'avait Cordier de s'affubler de noms différents et de déménager souvent, c'était une précaution pour dépister ses créanciers et aussi la police qui pouvait s'occuper de lui plus qu'il ne le désirait.

Cependant le hasard servit Rabiot, car il parvint à trouver son complice au gîte.

Cordier fut fort surpris de la visite de son maître.

Cela annonçait, certainement, quelque nouvelle manigance.

— Il faut me tenir serré, se dit Henri.

Oh ! fit-il avec un étonnement réel, quel bon vent vous pousse, cher monsieur Rabiot !

— Mais le désir de vous voir.

— La satisfaction est partagée . . . Croyez bien, mon cher patron, que si vous m'eussiez fait connaître le lieu de votre résidence d'été, je n'aurais pas manqué de vous faire quelques visites.

— Je ne pouvais pas vous faire connaître le lieu d'une résidence qui n'existe pas; je vous ai dit que j'allais voyager et c'est ce que j'ai fait.

— Soit; d'ailleurs, il m'importe peu.

— A la bonne heure.

— Est-ce seulement pour me faire une visite que vous vous êtes dérangé, mon cher maître ?

— Non. Je veux vous faire une proposition.

— Je suis tout oreilles.

— Je voudrais vous faire faire un petit travail.

— Ah !

— Du moment que je vous fais une pension, c'est bien le moins que je vous occupe de temps à autre.

— Ah ! vous croyez cela ?

— Sans doute.

— Voyons donc le petit travail en question.

— C'est une misère, moins que rien.

— Ce qu'on demande est toujours peu de chose; enfin, patron, expliquez-vous.

Il y avait de la goguenardise dans le ton de Cordier. Rabiot le comprit, mais eut l'air de ne rien voir.

Il tira les lettres de sa poche et les montrant à son complice, il lui dit.

— Examinez bien cette écriture.

Cordier déplia une lettre et la parcourut des yeux.

— Ecriture régulière, fit-il, très ordinaire, sans originalité.

— Alors facile à imiter, n'est-ce pas ?

— Facile n'est pas le mot, mais enfin de l'application . . .

— Très bien. Vous allez donc, mon cher Cordier, me fabriquer une lettre de cette écriture et d'après le brouillon que voici. Je vous recommande surtout la signature.

— Lucien Morel, si j'ai bien lu.

— Oui.

— Ce Lucien Morel est le frère de Denise :

— Oui.

— Hé, hé, c'est drôle ?

— Ce frère qui vient se jeter dans vos jambes.

— Pas si drôle que vous le croyez, répliqua Rabiot durement.

— Possible.

— Où est-il ce Lucien Morel ?

— Je ne sais pas.

Cordier haussa les épaules.

— Compris, fit-il; vous ne voulez pas me le dire.

— Je vous assure . . .

— Vieux cachottier, va ! Mais laissons cela. Un jour ou l'autre, mon cher patron, Lucien Morel pourrait bien s'inquiéter de ce qu'est devenue sa sœur.

— Pourquoi s'occuperait-il de sa sœur maintenant, après l'avoir oubliée pendant tant d'années ?

— Quand l'affaire viendra aux assises, ça fera du bruit; car, enfin, on la jugera cette jeune fille.

— Qui sait ? Elle peut mourir.

— Oh ! si vous comptez là-dessus, patron . . . Moi, je trouve extraordinaire que Denise ne soit pas déjà jugée . . . Vous comprenez, ça m'intéresse et ça vous intéresse aussi.

— Oh ! Moi !

— Ne vous y fiez pas, vous et les Parisot.

— Bah ! il y aura peut-être une ordonnance de non-lieu; cela terminerait tout et j'en serais enchanté pour la petite servante.

— En ce moment, patron, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Pourtant, si l'ordonnance de non-lieu est rendue ?

— Ce sera au profit de Denise.

— Naturellement.

— Alors on fera de nouvelles recherches.

— Peut-être. Dans tous les cas, elles n'aboutiront à rien et nous n'avons pas à nous inquiéter. Mais revenons, s'il vous plaît, à ce que je vous ai demandé.

— Donc, vous voulez une lettre qu'on puisse croire écrite par Lucien Morel ?

— Oui. Pouvez-vous la faire ?

— Parfaitement.

— Alors je compte sur vous.

— Comme je compte, moi, sur les mille francs que vous me donnerez pour ce travail.

Rabiot bondit sur son siège.

— Comment, s'écria-t-il, vous voulez que je vous paye ce travail ?

— Toute peine mérite salaire.

— Mais votre pension, à quoi sert-elle ?

— A payer médiocrement les services passés.

— Cordier, voulez-vous que je vous dise ? eh bien, c'est canaille ce que vous faites.

— Hein, des gros mots ! Alors, mon excellent patron, ce sera quinze cents francs.

Rabiot arrêta une injure prête à jaillir de ses lèvres.

— Allons, c'est bien, dit-il, vous aurez vos mille francs.

— Pardon, c'est quinze cents, à prendre ou à laisser.

— Eh bien, je laisse.

Et Rabiot, furieux, se leva et marcha vers la porte.

— Comme vous voudrez, dit Cordier; seulement, si vous passez le seuil et que vous reveniez, ce sera deux mille francs. Bonsoir, cher monsieur Rabiot.

Celui-ci proféra un blasphème, mit la main sur le bouton de la porte et s'arrêta.

Cordier le regardait ironiquement.

Après un moment d'hésitation, Rabiot revint s'asseoir.

— Il faut en passer par où vous voulez, grogna-t-il.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Quand la besogne sera-t-elle faite ?

— Dans deux jours. Viendrez-vous prendre livraison ici ou irai-je vous porter la pièce chez vous ?

— Non, ça vous dérangerait.

— Oh ! Ville-d'Avray n'est pas si loin !

Rabiot ne put retenir un geste de surprise.

— Pourquoi me parlez-vous de Ville-d'Avray ? demanda-t-il.

— Parce que c'est là que vous avez élu domicile.

— Moi, je demeure à Ville-d'Avray ?

— Oui.

— Vous l'avez rêvé.

— Peut-être ai-je également rêvé que votre cousin Fourel, le tonnelier de Beaugency, demeure aussi à Ville-d'Avray.

— Cordier, qui donc vous a fait ce conte ?

— Cher monsieur Rabiot, je vous ai vu à Ville-d'Avray.

— Vous m'avez vu !

— En compagnie de votre cousin déguisé en jardinier.

— Quand cela ?

— La nuit dernière.

— La nuit dernière, répéta Rabiot en pâlissant.

— Oui, à onze heures du soir.

— Et j'étais avec Fourel ?

— Oui.

— A quel endroit ?

— Derrière un mur de jardin, non loin d'une vieille tour en ruine, un vrai décor de mélodrame.

Rabiot était terrifié; mais il ne laissa point voir son inquiétude; son regard interrogateur se fixa sur Cordier.

Celui-ci continua d'un ton indifférent :

— Cher monsieur Rabiot, je ne vous demanderai pas ce que vous faisiez là, d'abord parce que vous ne me le diriez pas, ensuite parce que cela m'est égal. Je tenais seulement à vous faire savoir qu'il ne faut pas jouer au plus fin avec moi. Je finis toujours par savoir ce que j'ai intérêt à connaître.

Rabiot respira; il était en partie rassuré.

Les deux hommes se regardèrent pendant quelques instants, Cordier ironique, presque menaçant, Rabiot en apparence calme, mais en réalité soupçonneux et inquiet.

Sans doute, Cordier ne connaissait pas le meurtre commis la veille; mais que savait-il ? Et Rabiot se demandait si, sous son indifférence apparente, l'ancien secrétaire ne cachait pas une curiosité hostile, laquelle, une fois satisfaite, serait contre lui une arme dangereuse.

Ce fut Cordier qui rompit le silence.

— Pour en revenir à nos moutons, cher monsieur Rabiot, où dois-je vous adresser la lettre ?

— Je viendrai la chercher moi-même.

— Et l'adresse à mettre sur l'enveloppe ?

— Cela me regarde. Je ferai porter la lettre à domicile.

— Soit; mais permettez-moi de vous faire deux observations : Si vous mettez l'adresse vous-même, elle sera d'une écriture différente de celle de la lettre et des soupçons pourront naître; si vous faites porter la lettre, vous aurez un confident de plus; mauvais système.

— C'est bien, j'en fais mon affaire.

— Comme vous voudrez, mon cher patron. Mais, vous savez, donnant, donnant. *(Lire la suite page 29)*

MORT EN SURSIS

(*Suite de la page 5*)

L'inspecteur Sullivan avait ammédiatement prévenu le chef de la Sûreté. Mc Farell, et le commissaire Kaber, et devant les trois hommes assis autour du bureau, tels des juges, Perkins achevait son récit.

— Voilà, je vous répète que Mallory sera à sept heures à l'aéroport... et je vous répète aussi que je suis en danger de mort.

Les policiers s'entretinrent à voix basse, puis l'inspecteur se leva et alla ouvrir une porte qui se confondait à tel point avec le mur que Perkins ne l'avait pas remarquée.

— Que pensez-vous de cela ?

Perkins avança jusqu'au seuil et découvrit une espèce de cellule meublée d'un lit de fer et d'un escabeau. Pas de fenêtre. La pièce était éclairée par une lampe électrique que défendait un grillage.

— Eh bien ! que pensez-vous de cela ? répéta l'inspecteur. C'est ici que nous mettons les types que nous avons besoin de garder sous la main... ou que nous désirons cuisiner sérieusement. Les murs ont une verge d'épaisseur et l'unique ouverture est cette porte. Vous serez là comme dans un coffre-fort.

— Vous comptez m'enfermer ?

— C'était notre intention, mais si vous préférez nous laisserons la porte ouverte.

— Oui, je préfère... et vous resterez dans le bureau.

Ce fut le chef de la Sûreté qui répondit.

— Rassurez-vous, il y aura toujours l'un de nous ici. Et je vais placer une garde dans le couloir, cela vous paraît suffisant ?

Perkins approuva de la tête et alla s'asseoir sur l'escabeau. Le chef de la Sûreté se tourna alors vers ses compagnons.

— Je crois, Messieurs, que nous avons à causer.

Pris...

Sept heures.

L'angoisse de Perkins atteignit son paroxysme. Il avait commencé par desserrer sa cravate, puis il avait enlevé son col et ouvert sa chemise. Il étouffait.

« Maintenant, *il sait*, se répétait-il. Pris ou libre, *il sait* que je l'ai trahi.

Mc Farell et Kaber se tenaient près de la fenêtre, leurs masques crispés, les soupirs qu'ils poussaient par instants montraient qu'ils partageaient l'émotion de leur compagnon. Depuis que Sullivan les avait quittés pour aller en personne « diriger les opérations », ils n'avaient pas prononcé une parole.

Le sort de Perkins, à vrai dire, les préoccupait peu. Les menaces profé rées par l'ennemi public n° 1 leur paraissaient vaines, ils ne pouvaient se persuader de la réalité du danger. En admettant même que Mallory échappât par miracle à l'embuscade tendue par l'inspecteur principal et qu'il demeurât maître de ses mouvements, il était évident qu'il ne pourrait rien contre son ancien lieutenant. L'hypothèse de la bombe, qu'avait suggérée Perkins, n'était pas à retenir. Et plus ridicule encore était d'imaginer des complicités dans la place. D'ailleurs, les policiers avaient décidé de ne laisser personne approcher de leur « protégé ».

Un quart d'heure s'écoula, un siècle. Enfin la sonnerie du téléphone retentit ; le chef de la Sûreté se jeta sur l'appareil.

— Allô, Sullivan... alors ?... Bravo, mon vieux. Pas trop de casse ? C'est merveilleux... Entendu, revenez vite.

Il raccrocha, son visage rayonnait.

— Victoire ! Mallory n'a même pas eu le temps de tirer une arme. Quelques coups de poing échangés, deux inspecteur K. O. et c'est tout. Sullivan l'accompagne jusqu'à la prison centrale et revient. Il sera là dans un instant.

•

L'INSPECTEUR principal coupa court aux félicitations de ses chefs.

— Un enfant de dix ans aurait réussi. Pensez donc, nous n'avons eu qu'à le cueillir... Lorsqu'il a deviné la véritable qualité de ses compagnons de voyage, il était trop tard. C'est à peine s'il s'est débattu.

— Vous m'avez dit que deux de vos hommes avaient été légèrement blessés.

— Oh ! rien de grave. Ils en ont vu d'autres.

Perkins demanda avec appréhension :

— Mais « lui », on ne l'a pas frappé ?

L'inspecteur regarda le traître avec étonnement.

— Lui, mais non, la brutalité était inutile, à dix contre un.

— Il n'a rien dit ?

La question parut gêner Sullivan qui hésita un moment avant de répondre.

— Si, il a dit : « Ce n'est pas possible... Il a fait cela. »

Perkins était devenu rouge, ses cils battirent, il détourna la tête.

— Je crois que si c'était à refaire, murmura Sullivan à l'adresse de ses chefs, il ne marcherait plus.

Les policiers se firent monter un souper froid et mangèrent avec appétit. Perkins refusa nourriture et boisson et jusqu'au cigare que lui offrit le commissaire. Il s'était allongé sur la paillasse, les mains derrière la nuque, les yeux clos.

— Ne plus penser, dormir... jusqu'à demain... jusqu'au jour.

La nuit s'écoulait interminable.

Perkins ne cessait de se retourner sur sa couche ; à tout instant, il regardait sa montre. Deux heures et demie... trois heures... trois heures et demie...

Enfoncés dans leurs fauteuils, les policiers demeuraient silencieux. Régulièrement ils rallumaient leurs pipes.

Seuls troublaient le silence les pas du policeman de faction dans le couloir. Perkins était suspendu à ces pas, respirait à leur rythme. Lorsque le bruit s'éloignait, l'homme sentait son cœur se serrer. S'il n'avait pas craint les moqueries, il aurait demandé que le policeman demeurât devant la porte.

C'était en vain que le misérable combattait cette peur dont il se démontrait pourtant sans peine l'absurdité. Le problème ne se posait-il pas tel qu'il l'avait imaginé l'après-midi ? Or il avait dû conclure qu'il était insoluble. Et encore l'avait-il simplifié en supposant Mallory libre.

« Mais qu'est-ce qui prouve qu'il soit toujours dans sa cellule ? »

Cette pensée extravagante traversa l'esprit du « condamné à mort », et aussitôt son angoisse se nourrit de ce nouvel aliment.

Perkins se rappela quelques évadés célèbres : Trenwyck, Donalson, Ryfiand, Morello enfin, qui avait faussé la politesse après son arestation. Or, aucun de ces hommes n'arrivait à la cheville de Mallory.

Perkins sauta en bas de sa couche.

— Inspecteur, excusez-moi, vous ne voudriez pas téléphoner à la prison centrale ?

Il ne précisa pas davantage, mais Sullivan comprit sans peine.

— Bah ! si ça peut vous rassurer.

La préfecture était directement reliée à la prison.

— Allô c'est vous, Murphy ? Dites donc, vous ne voudriez pas faire un tour jusqu'à la cellule de Mallory ? Non, rien, une idée baroque. Je ne quitte pas.

Cinq minutes plus tard, Sullivan reposait l'appareil.

— Il dort. Tâchez de l'imiter, Perkins... et faites de beaux rêves. Songez que vous êtes un homme riche.

Perkins regagna sa couchette.

L'aube

Le commissaire Kaber s'approcha de la fenêtre. Entre les fentes des volets coulaient des rayons d'un blanc sale. Non, il ne s'était pas trompé, c'était le jour.

Le jour !

Sullivan et Mc Farell se levèrent à leur tour, en s'étirant.

— Quelle nuit, fit l'inspecteur principal, et, désignant la cellule : On le réveille ?

Perkins avait un visage serein, d'où toutes rides s'étaient effacées, un sourire flottait sur ses lèvres.

— Heureux homme, murmura Kaber, et élevant la voix : Perkins !

Le « dormeur » ne bougeait pas et les trois hommes firent brusquement cette triple constatation que les yeux de Perkins n'étaient pas fermés mais entr'ouverts, que sa poitrine ne se soulevait pas, enfin qu'ils n'entendaient plus cette respiration forte et régulière qui jusqu'alors avait empli la cellule.

— Mon Dieu ! fit Sullivan. Oh ! mon Dieu !

Il se précipita vers le lit, prit Perkins par le bras, le secoua. Le corps était tiède encore, mais sans vie.

Il y eut un moment de panique, les policiers se bousculaient, tournaient sur eux-mêmes, semblaient privés de raison. Le chef de la Sûreté se domina le premier.

— Enfin, nous n'avons pas dormi.

— Et quand bien même, riposta Sullivan, qu'aurait-il pu se passer ?

Il décrocha le téléphone.

— Allô ! la permanence ? Docteur Keene ?... Voulez-vous monter immédiatement.

Un instant après le médecin était dans la cellule, il se penchaa sur la couchette.

— Cet homme est mort, dit-il.

— Sans doute, fit Sullivan sarcastique, mais de quoi est-il mort ?

Le docteur Keene eut un geste évasif.

— Ma foi, au premier abord, on jurerait une mort naturelle.

— Eh bien ! cet homme a été assassiné.

Le praticien parut sceptique.

— Assassiné... Comment ?

— C'est ce que nous voudrions savoir.

Ils déshabillèrent le cadavre que le docteur examina avec soin.

— Rien, il n'y a rien, pas même une piqûre.

— Il ne peut y avoir de piqûre, fit le chef de la Sûreté, personne ne l'a approché.

— Reste l'empoisonnement.

— Il n'a rien absorbé.

Le commissaire Kaber intervint.

— Croyez-vous qu'on puisse mourir de peur, docteur ?

— J'en suis persuadé, mais alors les morts n'ont pas ce visage.

— Bon sang, que reste-t-il ?

— Hum ! l'autopsie nous le dira sans doute.

Sullivan ne se sentit pas le courage d'attendre, il décrocha son chapeau.

Nouvelles
PASTILLES AU MENTHOL
Beech-Nut
CONTRE LA TOUX

● LES NOUVELLES Pastilles au Menthol Beech-Nut Contre la Toux rafraîchissent les gorges enflammées, soulagent l'enrouement—soulagent la toux 6 secondes après que vous vous en mettez une sur la langue. 5c à tous les comptoirs de bonbons.

Soulagement doux et rapide pour la gorge

La Gelée de Pétrole 'Vaseline' est un remède de famille moderne et économique qui sert à 1000 usages. Ayez-la toujours à la maison et servez-vous-en fréquemment. Exigez la véritable "Vaseline". C'est votre garantie de qualité. En pots de 10¢, 15¢ et 25¢, ainsi qu'en tubes à 25¢.

Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

VÉRITABLE
BOVRIL
DONNE SANTÉ ET FORCE

JEAN-PIERRE AUMONT et TANIA FEDOR

Des magazines qui ont le sourire !

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

GUERRES, GUERRES, GUERRES ! REVOLUTIONS !
DÉSASTRES ! CRISES ÉCONOMIQUES ! INTRIGUES POLITIQUES !

Voilà ce que vous lisez partout... sauf dans *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film !*

Quand vous en aurez assez des ennuis qui affligent le monde entier, plongez-vous dans la lecture de ces trois magazines. Vous y trouverez un refuge assuré contre le pessimisme, un dérivatif aux angoissants problèmes du jour !

INSTRUIRE EN DISTRAYANT
DISTRAIRE EN INSTRUISANT

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

— Excusez-moi, je reviens.

Il descendit l'escalier en courant. Dans la cour, une demi-douzaine d'autos peintes en vert sombre étaient alignées : il siffla un chauffeur.

— A la prison centrale.

•

MALLORY était assis sur sa couchette, le menton sur les poings. Il ne se méprit pas sur l'objet de cette visite matinale.

— Je vous présente mes bien sincères compliments de condoléances, inspecteur.

Sullivan émit un grognement .

— Trêve de plaisanteries. Je viens vous demander des explications.

— Alors vraiment, inspecteur, vous n'avez pas compris ? Un homme qui passe sa vie à résoudre des énigmes ?

— Celle-ci me dépasse.

— C'est vous qui n'avez pas su réfléchir. Essayons ensemble. « Votre protégé » a-t-il été abattu d'une balle de revolver, d'un coup de couteau ? A-t-il été étranglé, asphyxié, électrocuté ? Non, sans hésitation possible. Quel moyen voyez-vous encore ?

Et comme Sullivan ne répondait pas.

— Que diable, il n'y a pourtant plus le choix.

— Je ne trouve guère que le poison, murmura timidement l'inspecteur, seulement...

Le criminel l'interrompit.

— Eh bien ! était-ce si difficile ?

— Un instant... Perkins n'a pas avalé une bouchée, pas bu une goutte de liquide, pas même fumé une cigarette.

— Bigre ! Il nous faut donc remonter *avant* votre surveillance. Perkins ne vous a pas dit que nous avions déjeuné ensemble ?

D'émotion, l'inspecteur porta les mains à sa poitrine.

— Vous... ne voulez pas dire...

— Mais si. Un poison merveilleux, voyez-vous. D'où l'avantage de compter des chimistes dans ses relations. Je m'empresse d'ajouter que je le réservais pour mon usage personnel. Il a fallu les circonstances...

« Oui, une poudre vraiment étonnante, inspecteur. Je la tenais en réserve dans une cigarette truquée. Le produit se dissout instantanément et dans n'importe quel liquide. En l'occurrence, ce fut dans un verre de porto. L'effet demande de quinze à vingt heures, suivant les tempéraments. Pas de souffrances, pas l'ombre d'un trouble, aucune perturbation dans l'organisme. Vers la fin, une simple envie de dormir... La mort la plus belle qu'on puisse rêver. Entre nous, vous reconnaîtrez que Perkins ne méritait pas un sort aussi doux. »

Sullivan se remettait avec peine.

— Mais... vous ne pouviez savoir qu'il vous trahirait.

— J'étais même persuadé du contraire. Vous pensez bien que, sans cela, je ne me serais pas présenté à l'aéroport.

L'inspecteur bondit.

— Et cela ne vous a pas empêché de tuer votre complice.

— Permettez, je le tuais *sous condition*. Perkins vous a peut-être dit que nous devions dîner ensemble dans l'avion. Je lui aurais administré l'antidote aussi facilement que le poison. Je viens de vous expliquer que les effets de celui-ci étaient très lents, l'expérience était sans danger.

Mallory eut un accès de colère subite..

— Cet imbécile de Perkins, je l'avais pourtant prévenu : « *En me livrant, le traître signerait son propre arrêt... Théoriquement il serait mort, et son sursis n'excéderait pas l'aube.* » Et mieux encore : « *Un homme qui présente toutes les apparences de la vie, et qui pourtant n'est plus* ».

— Mais si, pour une raison quelconque et sans pour cela vous avoir trahi. Perkins n'avait pu se rendre au rendez-vous ?

— Je connais mon bonhomme, rien au monde ne l'aurait empêché de venir.

— Mettons son arrestation.

Mallory regarda son interlocuteur avec ironie.

— Vous vous flattez, inspecteur. Enfin admettons cette folle hypothèse. Ne pensez-vous pas que les choses eussent encore été pour le mieux ? Faut-il vous répéter que je réservais ce poison à mon usage personnel ?

Un silence pesant sépara les deux hommes. Sullivan reprit pour dissiper la gêne.

— Eh bien ! j'imagine que vous avez doté les annales criminelles d'un cas unique. Une vengeance par anticipation, jamais je n'aurais pensé à cela... Et pourtant, vous avez raison, il suffisait de réfléchir. Seulement les hommes ont le tort de désespérer trop tôt de leur raison.

— C'est bien ce que je ne cesse de me répéter depuis hier au soir.

Sullivan fronça les sourcils.

— Quoi ? Vous cherchez aussi la solution d'un problème ?

— Oui, et d'un problème plus ardu que le vôtre, inspecteur. Jugez plutôt : un homme est enfermé dans une cage ; il est sans arme, sans outil, et il n'a à attendre aucune aide de personne. Comment cet homme arrivera-t-il, non seulement à passer de l'autre côté de ses barreaux, mais encore à franchir trois portes de fer et un mur de vingt-cinq pieds de haut, compte tenu d'une armée de policemen.

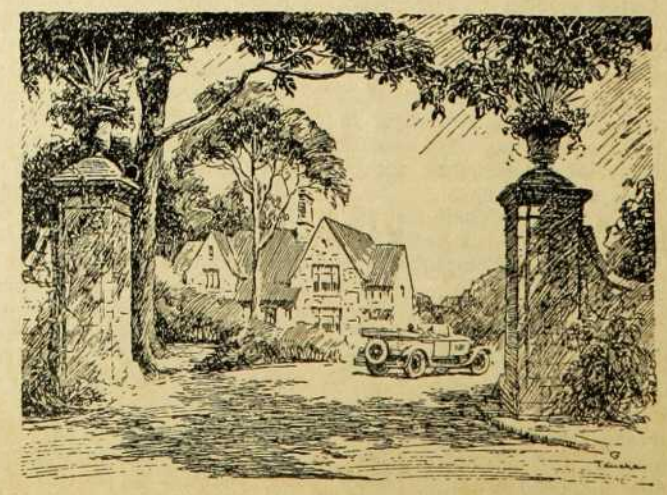
Ce fut le tour de Sullivan de regarder son compagnon avec ironie.

— Vous avez raison : ce problème-là me paraît encore plus ardu que l'autre, et je doute fort que vous le résolviez.

Le prisonnier haussa légèrement les épaules.

— Qui sait ?

PIERRE BOILEAU



DANS LE MONDE SPORTIF

(*Suite de la page 10*)

L'ancien champion du monde Benny Lynch s'est repenti dans un monastère

Le remarquable boxeur écossais Benny Lynch, ancien champion mondial des poids mouche, qui vient d'être condamné à payer l'amende de $95 pour voies de faits sur les personnes de sa femme, de sa belle-sœur âgée de 11 ans et de trois policiers, veut redevenir le champion du monde qu'il était. Il s'est repenti — il aimait à lever le coude trop souvent — à la suite d'un séjour à l'Abbaye des trappistes de Mount-Melleray en Irlande.

En honneur de Benny Lynch, le Père trappiste Aelred, lui-même ancien boxeur ,fut dispensé de son vœu de silence durant le séjour de Benny Lynch. Le Père Aelred s'en entraîné tous les jours avec le petit boxeur : marche quotidienne de 10 milles, plusieurs rondes de boxe. Seulement, comme il n'y avait pas de « punching-ball », le Père Aelred se rembourrait de paille pour se prêter aux coups de son pécheur de boxeur.

L'ancien champion qui s'entraînait au whisky, au gin ou au scotch, s'est dit enchanté de la généreuse hospitalité que lui accordèrent les pères trappistes du monostère irlandais.

Jeunes boxeurs ou autres athlètes qui aimez à boire trop de liqueurs enivrantes, à vous laisser griser par la gloire, lisez attentivement ces quelques commentaires de M. C. W. Herring : « Devant l'exemple de ses compagnons, tous affables et souriants, mais avec lesquels il ne pouvait communiquer que par signes, Benny Lynch a pu comprend-e ce qu'était l'esprit d'abnégation dont il a tant besoin.» Non seulement Lynch, mais bien d'autres jeunes trop facilement grisés par le sourire, parfois fallacieux, de la gloire et de la fortune, devraient tirer profit de ce court récit en marge du sport.

•

Jack Dempsey préconise des mesures radicales

Il y a des athlètes qui n'ont vraiment pas de chances. Ils arrivent juste au moment où ils doivent croiser le fer avec des rivaux trop forts pour eux. Le champion Joe Louis connaît tout juste la fortune inverse. Aucun boxeur n'est actuellement capable de lui donner la réplique. De ce temps-ci, il n'a à se mettre sous la dent que Jack Roper, en avril, Tony Galento (le baril de bière) en juin et Max Baer ou Max Schmeling, en septembre.

D'après Jack Dempsey, l'ancien champion mondial le plus populaire, la boxe a besoin d'un nettoyage complet. Elle est menacée de sombrer, si des moyens radicaux de guérison ne sont pas trouvés d'ici peu. Certaines commissions de boxe, pour des buts politiques et commerciaux, permettent aux promoteurs l'organisation de combats arrangés d'avance, où l'un des pugilistes est engagé pour « prendre la plonge en quelques rondes ». Jack n'y va pas par quatre chemins. Il blâme les promoteurs véreux qui choisissent des « citrons » (boxeurs plus que médiocres) pour le gros boxeur Tony Galento, que l'on veut pousser au pinacle en vue d'un match contre Joe Louis. D'après Dempsey, et il le proclame dans toutes les villes qu'il visite, un champion poids lourd ne se trouve pas dans un baril de bière. Il n'est pas le seul de cet avis.

Les commissaires de différentes fédérations de boxe devraient ordonner une enquête sérieuse au sein des promoteurs. Bon nombre d'entre eux sont intelligents et honnêtes. Par contre, un trop grand nombre d'organisateurs ont amené des commissions à ne pas reconnaître les véritables champions. Ils ont réussi à boycotter de bons boxeurs, en tirant des ficelles de tous côtés. Ce protectionnisme ne ferait pas vieux os si nous possédions une puissante fédération de la boxe, composée de directeurs connaissant leur affaire, qui seraient capables de reléguer aux vieilles guitares les boxeurs médiocres, les gérants de boxeurs et les promoteurs malhonnêtes. Ainsi, on empêcherait ces gens d'obtenir de l'argent sous de faux prétextes, comme la chose se pratique sur une haute échelle, de nos jours. Si j'avais voix au chapître, dit-il, les promoteurs et les gérants de boxeurs seraient forcés de faire honneur à leurs engagements par écrit, comme tout homme d'affaires honnête doit le faire. S'il y avait moins de marchandage en boxe et plus de loyauté, l'on éliminerait toute publicité tendancieuse. Le public payant serait moins dégoûté.

Yvonne Godmer

•

Brillante skieuse de Sainte-Adèle

Mlle Yvonne Godmer, 18 ans, brillante skieuse de Sainte-Adèle, membre du club Saint-Sauveur, a remporté à Sainte-Marguerite le championnat provincial de slalom. Cette jeune sportive, aussi habile que modeste, a concouru pour le championnat du Dominion. Les connaisseurs lui prédisent un bel avenir. Elle a appris toute seule à faire du ski et le pratique depuis huit ans. Elle possède un style personnel. C'est une Canadienne française des Laurentides. N'oubliez pas son nom. Il sera un jour connu autant que celui de Viateur Courineau, aussi de Sainte-Adèle. Des chroniqueurs sportifs ont comparé Mlle Godmer à l'Allemande Cranz. Cela, pour la rapidité, le courage et le sang-froid. Nous le croyons sans peine. Nous souhaitons à la charmante brunette de Sainte-Adèle d'obtenir le championnat du Canada, puis d'aller, s'il le faut, en Europe prouver que les Canadiennes françaises peuvent rivaliser avec les meilleures skieuses norvégiennes, anglaises, françaises, suisses, allemandes, etc.

Il nous a été donné de voir Mlle Yvonne Godmer à l'exercice au ski-tow Rochon et au ski-tow Marin, deux des plus populaires de la région. Nous sommes donc en mesure d'affirmer que, dans les éloges que les journaux ont écrits de Mlle Godmer, il n'y a rien d'exagéré. Nous avons vu l'habile skieuse descendre à une vitesse folle dans un poudroiement de neige éblouissante sous le soleil. Quelle féerie! On a raison de croire à la beauté et aux bienfaits du ski, sport vivifiant par excellence.

Questionnée par nous, Mlle Godmer ne veut point se raconter. Ce qu'elle nous dit, c'est qu'elle fait du ski parce qu'elle aime cela, tout naturellement, tout simplement. Si elle ne parle pas d'elle-même, Mlle Godmer, en revanche, n'a que des paroles admiratives pour ses rivales. Elle se réjouit de leurs succès. La modestie de la championne de Sainte-Adèle fait plaisir à constater, quand on sait avec quel tapage et quelle ruse certaines skieuses canadiennes et étrangères soignent leur publicité.

Il reste à souhaiter que le ski se développe de mieux en mieux dans la province de Québec, car, question de tourisme à part, il est un gage immédiat de santé et de bonheur.

Nous eussions aimé que l'intéressant chroniqueur sportif du *Samedi*, M. Oscar Major, interviewât lui-même Mlle Godmer, car il possède le secret d'avoir les réponses qu'il veut aux questions qu'il pose et, de plus, c'est un champion de l'interview, sport moins dangereux que le ski et tout aussi passionnant. Ce n'est que partie remise. D'ici là, nous espérons que Mlle Yvonne Godmer aura conquis d'autres championnats. Nous le lui souhaitons de tout cœur et nous lui disons en attendant : bravo !

M. D.

PROTÈGE
la beauté du bébé

DEPUIS des générations, ce savon de toilette doux et calmant est reconnu comme "le meilleur de tous les savons pour la peau délicate du bébé". De nos jours, les femmes qui désirent posséder un teint clair et jeune préfèrent le savon Baby's Own. Vous ne pouvez vous procurer à aucun prix un savon de toilette plus pur et plus odorant.

OFFRE GRATUITE
Joignez à ce coupon deux enveloppes de savon Baby's Own et adressez-nous-les. En retour, nous vous enverrons un joli livre de Contes de Fées pour les enfants.

"Le Savon de beauté d'une pureté exquise"
SAVON BABY'S OWN
The J.B. Williams Co. (Canada) Ltd.
VILLE LASALLE - MONTRÉAL

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
La guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 S Rue St-Joseph
QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

VIENS LUC, NOUS SORTONS CE SOIR

BIEN SÛR, JEANNE KAPS-URAL M'A FAIT TELLEMENT DE BIEN IL T'A AUSSI RENDU TON ENTRAIN

Ne laissez pas les MAUX DE REINS vous rendre la vie misérable

Spécialement quand les CAPSULES RENALES KAPS-URAL soulagent si vite en aidant les reins à recouvrer leur fonction normale d'élimination des poisons de votre organisme. Ces poisons accumulés sont la cause de mal de dos, d'irritation de la vessie et de faiblesse.

Les CAPSULES RENALES KAPS-URAL sont un remède, formulées selon une ancienne ordonnance de médecin qui a faite ses preuves et qui a soulagée des centaines de patients. La nouvelle capsule soulage plus vite parce que 100% des ingrédients sont actifs, s'absorbent plus rapidement et sont de telle nature qu'ils ne tachent pas le linge de lit ni les vêtements.

Achetez Kaps-Ural chez votre pharmacien. Vous le trouverez économique. 16F

KAPS-URAL

Le Vœu de Josy

(*Suite de la page 20*)

Déroutée par tout ce drame auquel elle s'attendait si peu et dont elle ne comprenait pas un traitre mot, Simonne risqua une question :

— Mais... mais pourquoi n'es-tu pas partie ?

Josy ouvrait les lèvres pour répondre. Mais soudain reprise par la pudeur farouche qui lui faisait cacher ce qui était le meilleur d'elle-même, elle haussa les épaules :

— A quoi bon... fit-elle. Tu ne me comprendrais pas... Personne ne me comprendrait. Surtout pas Willy.

Mais, instinctivement, ses yeux avaient glissé avec une douloureuse tendresse vers la belle tête blanche courbée sous la mantille noire. Simonne avait suivi ce regard. Elle revit l'application de cette fille habile aux tangos et aux matches sur une hideuse chaussette brune... et soudain une admiration très douce, très compréhensive se glissa dans sa petite âme moderne habituée au scepticisme, mais accessible à toutes les beautés, comme chaque âme féminine.

— Pourquoi ? dit-elle simplement, avec une voix émue. Ce n'est pas si sûr...

Et parce que son amie, repue d'émotions, ne semblait pas vouloir prolonger l'entretien, elle se retira doucement, sur la pointe des pieds, soucieuse, pour la première fois de sa vie, de ne pas troubler le sommeil sans rêve d'une vieille femme fatiguée par sa trop longue existence.

VIII

LÀ-BAS, à Biskra, où l'avion du docteur Allégry l'avait transporté, Willy achevait de revenir à la vie, dans une salle blanche où couraient des ombres blanches.

Son délire avait persisté quelques jours. Alors, il se dressait et tentait de saisir au passage une des blouses blanches qui glissaient autour de son lit et il la suppliait ou l'invectivait tour à tour.

Parfois, il disait :

— Venez, pourquoi me fuyez-vous ? Ne savez-vous pas combien je suis heureux d'être venu mourir près de vous, sous vos ailes d'ange ? Restez près de moi, ne me quittez pas... Je veux être uni à vous pour la vie, pour l'éternité...

D'autres fois, il s'écriait, pris d'une terrible colère :

— Allez-vous-en... Rentrez chez vous... Votre place n'est pas ici... Elle est à votre foyer, près d'une vieille femme qui a besoin de vous et non entre ces lits de soldats... Partez...

Et toujours revenait le douloureux refrain qui berce les lits d'agonie comme les berceaux d'enfance :

— Maman... Oh ! maman...

Huit jours plus tard, ses yeux s'ouvrirent enfin à la vie réelle. La première personne qu'ils apprirent à reconnaître fut l'excellent docteur Allégry.

— Hein ? fit celui-ci rayonnant des progrès de son malade. Quel flair j'ai eu, mon petit ami, de presser un peu le départ de mon avion... Je suis arrivé juste à pic pour participer aux recherches qu'on faisait dans toute l'Afrique, au hasard, pour vous retrouver puisque votre T.S.F. détraquée ne donnait aucun indice précis de votre passage nulle part...

Mais Willy s'était dressé sur un poignet, la voix étranglée, il demanda :

— Docteur... Docteur... vous n'étiez pas seul ?

— Si, mon bonhomme, tout seul. Vous ne pensiez pas que je pouvais embarquer un régiment pour aller vous chercher dans les sables ?...

— Ah ! oui, fit-il comme admettant une explication sous-entendue. Votre infirmière était restée ici ?

— Mon infirmière ? répéta Allégry, surpris.

Puis, rappelant un souvenir :

— Ah ! c'est vrai, fit-il souriant, vous en êtes resté ou projet de la belle Josy...

Willy rougit un peu, ce qui était aussi charmant que surprenant. Il confia :

— En effet, docteur... Elle m'avait annoncé son départ, son projet...

— Qui est resté à l'état de projet, que voulez-vous, mon petit, comme beaucoup de ces résolutions inébranlables d'enfant gâtée. La petite Josy a renoncé à ce projet pour la réalisation duquel elle avait remué ciel et terre... comme elle s'y était décidée... sans qu'on puisse savoir ni pourquoi, ni comment...

— Ah ! fit Willy en se laissant retomber sur l'oreiller, les yeux clos.

— Aussi, mon cher, si vous avez espéré être soigné par ses blanches mains, il faut y renoncer... continuait le docteur avec bonne humeur. Il faudra vous contenter des miennes, qui ne sont pas aussi douces, et de celles de mère Marie-Aimée... qui sont plus évangéliques.

Comme le malade ne rouvrait pas tout de suite ses yeux, il demanda amical, en lui touchant l'épaule :

— Cela vous ennuie ? Ingrat...

Mais il fut ébloui par le rayonnement qui jaillit des yeux du jeune aviateur lorsqu'il souleva les paupières pour murmurer dans une sorte d'extase :

— Oh non, docteur... Oh non. Au contraire.

— Tiens, fit le docteur, surpris. Vous la détestez donc, cette pauvre Josy ?

— Moi, dit doucement le malade, avec toujours son sourire extasié. Mais je l'adore, docteur.

— Hein ! fit le docteur stupéfait. Mais vous semblez enchanté qu'elle ne soit pas ici ?

— Justement, fit-il sans pouvoir donner d'autre explication.

— Ah ! bien... Ça, c'est un peu incohérent, mon petit, vous savez ! Il est vrai, acheva-t-il en haussant une épaule, résigné, il est vrai que l'incohérence est bien le propre de l'amour.

IX

WILLY guérissait lentement, mais sûrement. Cependant une inquiétude restait en lui devant son bras plâtré. Un jour, il demanda carrément au docteur :

— Franchement, mon bon docteur, je resterai estropié, n'est-ce pas ? Il vaut mieux me le dire ?

Et le docteur, inclina simplement la tête, incapable de dire la cruelle vérité à ce vaillant garçon dont elle brisait la carrière.

— Ah ! dit simplement Willy. Je préfère le savoir... pour mille raisons.

Lorsque le docteur fut éloigné, il se leva, se dirigea vers son lit et saisit une enveloppe glissée sous son oreiller.

Tristement il relut l'enveloppe :

Mademoiselle Josette Marois

Cette lettre, il l'avait écrite quelques jours plus tôt, dans un élan de confiance joyeuse en son amour victorieux.

Il la relut lentement, mélancoliquement :

Josy, ma chère petite amie d'hier, ma femme de demain, si vous le voulez bien. Josy, mon unique et si tendrement aimée.

Jamais, sans l'accident qui vient de mettre mes jours en danger, je n'aurais osé vous écrire ces choses, ma chère aimée. Mais le voisinage de la mort donne aux mortels un tel goût de la vie, une telle soif de bonheur dans la vérité, que je brûle les étapes et je cours à vous pour vous crier ce qui fait ma joie et mon tourment depuis deux ans que je vous connais.

Josy, je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous...

Que m'importe celle que vous semblez être... celle que j'aurais voulu que vous soyez... celle que vous êtes réellement... Plus tard, je vous confierai mes folies. Aujourd'hui, de mes doutes, de mes espoirs, de mes luttes, il ne reste plus que cette chose qui peut être merveilleuse ou douloureuse entre toutes :

Je vous aime... Je vous aime... Je vous aime...

Lentement, Willy relut la lettre, écrite quelques jours plus tôt, alors que le soupçon de la terrible vérité ne l'avait pas encore effleuré, alors qu'il croyait encore le bonheur possible, parce qu'il ne se savait pas estropié...

Puis, lentement, héroïquement, il la déchira en cent morceaux, comme son cœur s'était brisé sur la vérité cruelle, tout à l'heure... Il ne se reconnaissait plus le droit de parler.

X

A BOUGIVAL, l'été continuait à semer des roses le long des allées qui embaumaient les regrets déchirants de Josy.

Les premiers jours après la révélation de Simonne, elle avait cru mourir de chagrin. Penser que, sans son ultime hésitation, elle eût pu se trouver au chevet de Willy, l'aider à vivre, le soigner, suivre jour après jour sa résurrection, lui était insupportable.

Mais ce qui la faisait souffrir plus que tout, c'était l'idée qu'il pouvait la mépriser, l'opinion qu'il devait avoir de sa dérobade lâche au moment de partir... lui qui n'en connaissait pas la raison, qui ne la connaîtrait jamais, puisqu'il serait incapable de la comprendre.

Ce qu'elle avait dit à Simonne, elle le redoutait plus que tout : le mépris de Willy, la croyant lâche, la faisait frémir. Sa moquerie, la supposant vantarde, la désolait. Ah ! de toutes façons, il était bien perdu, le camarade charmant, l'ami tendrement aimé.

Jamais elle ne le reverrait. Josy avait décidé cela. Sur le coup, en apprenant qu'il était sauvé, malade, elle avait songé à lui écrire amicalement sa joie, mais une douloureuse résignation l'avait arrêtée.

Pourquoi ?

Oui, pourquoi toucher à cette amitié brisée sans espoir de raccommodement ? Jamais non plus elle ne lui avouerait le motif profond de sa reculade... Alors ?

Alors il valait mieux laisser mourir dans le silence cette amitié, comme le faisaient ces belles roses qui s'effeuillaient doucement le long des allées.

Et Josy n'avait pas écrit.

Plus que jamais maintenant elle se consacrait à Granny. Lassé de ses efforts de modernisme bien inutile maintenant, elle éprouvait à se pencher sur les dernières années de sa tendre aïeule une amère douceur, un apaisement à sa douleur.

Devant la joie puérile montrée par la grand-mère ravie de retrouver sienne, si affectueuse, prévenante et câline, la petite-fille adorée, Josy regrettait moins tout ce qu'elle lui avait sacrifié et, pour ne pas en souffrir, il lui fallait lire sa récompense dans les doux yeux pâlis, mais rayonnants d'une dernière joie au déclin.

Alors elle se disait doucement que tout au moins son sacrifice n'avait pas été inutile et qu'en faisant une malheureuse, elle avait cependant créé un peu de bonheur sur la terre.

Restant constamment à Bougival éloignée de son groupe et abandonnée très vite à son rôle de garde-malade, d'ange gardien par ses anciens camarades avides de mouvement et de gaieté, elle n'avait plus de nouvelles de Willy.

Simonne était revenue une fois avait parlé du prochain retour du jeune aviateur complètement guéri. Elle avait demandé à Josy :

— Tu n'as pas de commission pour lui, quand je le reverrai ? Si toutefois je le revois avant toi, car un secret pressentiment me dit que sa première visite sera pour Bougival.

Josy avait protesté tout haut avec cependant, tout bas, une joie confuse, contre laquelle elle luttait désespérément.

« A quoi cela avancerait-il, songeait-elle, qu'il revienne... Pour se moquer, sans doute... Non, non, il vaut mieux... »

Mais il ne revint pas et elle en fut infiniment triste...

Ce ne fut que trois jours après ce retour qu'un coup de téléphone de Simonne vint la secouer profondément :

— Josy, tu sais... Ton Will, il est revenu ; mais j'ai appris par papa c'est terrible, ce pauvre garçon... il doit rester estropié d'un bras... c'est sa carrière perdue, brisée...

— Ah ! s'écria éperdument au bout du fil Josy transfigurée, quel bonheur !

Le soir même, elle écrivait un petit mot hâtif :

Très cher Will, je viens d'apprendre seulement que vous êtes de retour. Voulez-vous venir me voir car je ne puis guère quitter ma « campagne » maintenant. Je vous expliquerai pourquoi si vous voulez bien me donner cette preuve d'amitié très grande. A bientôt. Bien affectueusement votre amie.

JOSY

Puis elle attendit. Oh ! pas longtemps... Sa lettre avait dû arriver à huit heures et, à neuf heures dix une auto stoppait devant la villa conduite par un chauffeur, Willy devant renoncer, désormais, à ce plaisir. Il en sauta, pâli, maigri, mais comme virilisé par les souffrances inscrites sur son visage.

Sur l'indication de la femme de chambre, il courut, comme un gamin retrouver son amie qui cueillait des roses dans le jardin.

En le voyant venir à elle, toute saisie de le voir si alerte, si bien portant, elle lâcha ses roses, joignit les mains et s'écria d'un ton presque navré :

— Mais... mais qu'est-ce qu'elle m'avait raconté, Simonne ? Vous n'avez presque rien...

— Presque rien ! fit-il en riant pour cacher son émotion. Un bras invalide... Vous en avez de bonnes... Mais on dirait que vous regrettez de ne pas me voir plus démoli, ma parole...

Alors, d'un élan, elle dit :

— Oh ! oui, je le regrette... Oh ! oui, allez... parce que, alors, vous auriez eu besoin d'une infirmière, d'un chien fidèle pour vous soigner, et...

Elle acheva, levant sur lui la lumière insoutenable de ses yeux bleus :

— Et j'aurais été si heureuse d'être celle-là.

Sans savoir bien ce qu'il faisait, il l'enserra dans son bras valide et couvrit de baisers le regard tant regretté, tant aimé . . .

— Josy chérie . . . Et c'était pour cela que vous m'avez appelé ? . . .

— Oh ! oui, dit-elle. Si j'avais su je . . . je n'aurais pas osé, vous savez.

Il scruta le petit visage rougissant qui se levait vers lui :

— Mais pourquoi, chère folle aimée ? . . . Moi qui ne voulais plus vous avouer mon amour à cause de ce malheureux bras, de toute ma carrière brisée . . .

— Ah ! dit-elle sincère, votre carrière, votre bras, si vous saviez ce que je m'en moque, il n'y a . . .

Elle suspendit la phrase d'aveu, un peu confuse, et acheva tout bas, tout bas :

— Il n'y a que votre cœur qui compte pour moi . . .

— Josy chérie, fit-il transporté, mon cœur ne s'était donc pas trompé ? Sous vos dehors sceptiques, vous étiez bien celle qu'il avait reconnue.

En quelques mots tendres, il lui contait ses hésitations, ses troubles, ses espoirs.

Doucement, elle demanda en se pelotonnant contre lui :

— Will . . . vous n'avez pas deviné pourquoi je n'étais pas partie ? Vous n'avez pas pensé que je serais sans force au dernier moment pour abandonner la pauvre chère Granny ?

— C'était cela ? C'était cela, mon cher amour . . . murmura-t-il, rayonnant. Ah ! vous êtes encore plus belle et douce que je n'avais osé l'imaginer. Ah ! non, nous ne la quitterons pas, la chère Granny, auteur de tout mon bonheur, et je vous promets de l'aimer . . . de tout mon cœur de fils.

Grisés de joie après tant de luttes désespérées, ils laissaient chanter leurs cœurs avec les fauvettes rieuses et le jet d'eau cristallin.

Dans l'allée, les roses, trop lourdes de vie achevée, continuaient à pleurer des larmes embaumées ; mais Josy ne songeait pas à unir sa tristesse à leur mort . . .

Et, tendrement taquine, curieuse de tout ce passé récent, elle dit en souriant à son fiancé :

— Mais, Willy, dites, qu'avez-vous pensé de moi quand vous avez vu que je n'avais pas exécuté mon projet d'infirmière, là-bas, en Afrique, et que je ne me trouvais pas à votre chevet pour vous soigner ?

— Ah ! soupira-t-il, trop ému pour bien exprimer sa pensée, j'ai été très malheureux de ne pas vous voir là . . . mais je crois que j'ai été encore plus heureux de ne pas vous y voir.

Car, ainsi que le docteur Allégry l'avait dit, l'amour n'est qu'inconséquence . . .

Léo Dartey

LES AMOURS DE CLAIRE

(*Suite de la page 24*)

— J'ai plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi, dit Rabiot; je paye d'avance.

Il tira de son portefeuille trois billets de cinq cents francs, les remit à son complice, puis se retira.

— C'est bon, c'est bon, va, se dit Cordier ; quoi que tu fasses et veuillez faire, je saurai ton secret et quand le moment sera venu, nous compterons.

Le surlendemain, Rabiot vint reprendre les trois lettres de Lucien et celle écrite par Cordier. Il réclama son brouillon.

— Ma foi, répondit l'ancien secrétaire, je l'ai brûlé.

Rabiot regarda fixement Cordier, qui supporta l'examen sans sourciller.

— Vous avez bien fait, dit Rabiot.

La vérité était que le faussaire voulait conserver précieusement la pièce accusatrice.

Après avoir quitté son complice, Rabiot entra dans un café, écrivit l'adresse sur la fausse lettre, qu'il jeta dans la boîte du premier bureau de poste qu'il trouva sur son chemin.

Quant au faussaire, il avait à cœur de savoir où en était réellement l'affaire de Denise Morel. Il était surpris des lenteurs du parquet; elles ne lui paraissaient pas naturelles. Et depuis plus d'un mois il se disait :

— Il faut absolument que j'aille à Blois.

Maintenant qu'il avait en poche les quinze cents francs de son complice, il allait pouvoir faire ce voyage.

Si Rabiot était rusé autant que défiant, Cordier était habile autant que perspicace. Il avait deviné que la fausse lettre était destinée à Mlle Lureau. D'un autre côté, il n'en était plus à acquérir la certitude que la veuve Lureau était la fille de la malheureuse Claire Guérin qu'il avait noyée. Mme Lureau et sa fille étaient par conséquent les seules et uniques héritières de M. Joramie.

— A mon retour, se disait-il, nous verrons ce qu'il y aura à faire. Ah ! monsieur Rabiot, si vous croyez me tenir et m'exploiter impunément, vous vous trompez du tout au tout; c'est moi qui vous tiens et qui ne vous lâcherai point.

Si Rabiot avait pu deviner les sentiments dont son complice était animé, non seulement il se serait repenti de s'être servi de lui, mais aussi il se fût appliqué sans retard à le mettre, n'importe par quel moyen, hors d'état de lui nuire.

Assurément, Rabiot n'avait en Cordier qu'une confiance fort limitée; mais s'il le croyait capable d'abuser des secrets qu'il possédait, il n'allait pas jusqu'à redouter une trahison, puisqu'en trahissant son complice, le meurtrier de Claire Guérin se perdrait lui-même.

X

Pauvre fille

Pendant que Rabiot conspirait lâchement contre le repos d'Eugénie et que s'ourdissait la trame dont on s'apprêtait à l'envelopper, la pauvre enfant traversait une crise d'anxiété et d'angoisses.

Horriblement tourmentée sur le sort de Lucien, elle restait comme un corps sans âme.

A peine osait-elle réfléchir, car les pensées qui lui venaient et se heurtaient dans son cerveau lui faisaient peur.

Elle restait concentrée en elle-même et, paraissant insensible à tout, on ne pouvait, quoi qu'on fît, lui arracher une parole. Elle était comme muette.

Anastasie se demandait ce que cela voulait dire et ne savait quoi s'imaginer.

Le dimanche matin, elle reçut une lettre de Rabiot, qui ne lui causa aucune surprise, ayant été prévenue par son père.

Elle lut la lettre à haute voix, en présence de Mme Lureau et d'Eugénie.

Rabiot disait qu'il était désolé d'être encore empêché d'aller à Ville-d'Avray, à la Tourelle, le seul endroit où il se trouvait véritablement heureux.

Une affaire importante l'appelait à Lyon, où il était obligé de se rendre immédiatement; il n'aurait pas le bonheur de voir ses excellentes amies de Ville-d'Avray avant la fin de la semaine prochaine.

Il adressait ses respectueux hommages à Mme Lureau et à Mlle Eugénie et priait Mme Fournier de croire toujours à sa bonne et sincère amitié.

Pas un mot de ses projets.

La fausse Mme Fournier avait lu lentement, avec une certaine affectation, soulignant les passages où Rabiot parlait des regrets que lui causait son absence forcée, qui le privait du plaisir de voir ses amies de la Tourelle.

— Huit jours sans le voir, dit Mme Lureau presque tristement, son absence va nous paraître bien longue.

— C'est vrai, appuya Anastasie, et nous allons nous retrouver bien seules.

La jeune fille resta impassible.

La fausse amie, qui l'examinait attentivement, ne put voir que la pâleur de son visage de marbre.

Il y avait chez Eugénie un parti pris de se montrer absolument indifférente et insensible.

Mais une émotion violente l'attendait.

Le mardi matin, le facteur apporta à la villa une nouvelle lettre venant de Paris. Celle-ci était adressée à Mlle Eugénie Lureau, villa la Tourelle, à Ville-d'Avray. La servante, qui la reçut, la porta aussitôt à la jeune fille, dans sa chambre.

Eugénie ne chercha pas à dissimuler sa surprise. Une lettre pour elle ! On ne pouvait lui écrire que de la maison pour laquelle elle croyait travailler.

— A moins que ce ne soit Lucien, pensa-t-elle.

Après avoir remercié la domestique, elle s'enferma afin que personne ne pût revenir la déranger.

Maintenant, elle était toute tremblante; car, bien qu'elle ne reconnût pas l'écriture de Lucien, que Rabiot avait cherché à imiter, plus elle regardait la suscription, plus elle arrivait à se convaincre que la lettre était du jeune artiste.

Elle allait donc sortir de ses cruelles incertitudes. Si quelque chose s'était passé le vendredi soir entre Lucien et le jardinier, elle allait le savoir.

D'une main fiévreuse elle rompit le cachet, ouvrit la lettre, et immédiatement, n'ayant lu que ces deux mots : « Mademoiselle Eugénie », elle tourna le feuillet et ses yeux coururent à la signature. Elle lut : Lucien Morel.

Alors elle eut un violent battement de cœur, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle parvint à se rendre maîtresse de son émotion. Enfin, elle lut, avec stupéfaction les lignes suivantes :

« Mademoiselle Eugénie,

« Je vous ai attendue vendredi soir, et ne me suis éloigné qu'après m'être convaincu qu'il ne vous avait pas été possible de venir. Je suis rentré à Paris par le dernier train.

« C'est seulement hier soir que j'ai pu saisir un moment favorable pour parler de vous et de Mme votre mère à M. Georges Ramel, mon maître, et à M. le comte de Soleure, mon protecteur.

Accélérez la circulation du sang —CHASSEZ les acides toxiques

QUAND VOUS AVEZ ETE DEBOUT PENDANT DES HEURES, la circulation ralentit et des acides toxiques se déposent dans vos pieds, y provoquant fatigue, inflammation et élancement. Mais l'ABSORBINE Jr. apporte un PROMPT SOULAGEMENT. Il suffit d'une GENEREUSE APPLICATION ! Des épreuves de laboratoire ont démontré qu'elle accélère la circulation dans les muscles et ligaments fatigués et en chasse les acides. Pas nécessaire de frotter ou faire tremper — il suffit d'une application généreuse. Dans toutes les pharmacies à $1.25 la bouteille.

Pour échantillon gratuit, écrire à W. F. Young, Inc., Immeuble Lyman, Montréal, Can.

ABSORBINE JR.

DOULEURS RHUMATISMALES

MAUX DE TÊTE - NÉVRALGIE - LA GRIPPE
NÉVRITE - DOULEURS PÉRIODIQUES

Ayez recours aux -

COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS 12

di-so-ma

AUSSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS.

GARCONS! Voyez cette montre élégante! Obtenez-la **GRATIS!** Voici une vraie montre d'homme, avec boîte de montre de Nickel brillant. Garde bien le temps; garantie entièrement pour un an. Jolie chaine finie en argent; tous les deux données en vendant des Graines de semences ou des Cartes de Pâques, ou tous les deux, pour $4.00.

Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. **CADEAU EXTRA** pour la promptitude.

Dépt. J8 Les GENS de la MÉDAILLE d'OR 1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

•

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GARTIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.
Notre traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux,, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudie et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boite Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

Le Samedi 10c
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magasine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

« Hélas ! je ne dois pas vous le cacher, ces messieurs m'ont témoigné leur mécontentement, en me disant que j'avais agi avec une légèreté qu'ils ne pouvaient approuver et que mes idées étaient celles d'un écervelé qui manque absolument d'expérience.

« N'ayant ni fortune ni position acquise, ils ont sévèrement condamné mes projets, qu'ils trouvent irréalisables, et m'ont fortement blâmé d'avoir troublé la tranquillité d'une innocente jeune fille, en la berçant dans de folles illusions.

« Ils déplorent que j'aie causé le désaccord qui existe aujourd'hui entre vous et votre mère, et m'ont fait voir la grandeur de ma faute, qui a, entre autres conséquences, celle de vous faire refuser le riche mariage qu'on vous propose.

« Faut-il vous le dire, mademoiselle Eugénie, les paroles de M. Georges Ramel et de M. le comte de Soleure ont retenti douloureusement au fond de mon cœur, et j'ai pleuré. En vous écrivant, j'ai encore les yeux pleins de larmes, car je vois bien qu'il faut que je renonce à vous, et je vous aime !

« Je dépends de mes protecteurs, à qui je dois tout, comme vous dépendez de votre mère. M. le comte de Soleure m'a montré mon devoir; pour votre bonheur, je dois faire le sacrifice de mon amour.

« J'accomplis mon devoir, mademoiselle Eugénie, en vous disant : Oubliez-moi ! . . . Se révolter contre l'autorité maternelle est un crime; acceptez l'époux que votre mère vous a choisi et qui vous rendra heureuse, car votre excellente mère ne peut rien vouloir qui ne soit en vue de votre bonheur.

« Adieu, mademoiselle Eugénie, adieu ! . . . Mais croyez que je reste toujours votre ami sincère et dévoué.

« LUCIEN MOREL »

La pauvre Eugénie était atterrée, écrasée. Quel coup épouvantable porté à cœur ! Un coup de couteau dans la poitrine lui aurait fait moins de mal.

Comme si elle n'avait plus eu de larmes, ses yeux, démesurément ouverts, fixés sur la signature « Lucien Morel », restaient secs, pleins de lueurs étranges.

Maintenant, elle avait la pâleur d'un cadavre. Son visage était affreusement contracté et un frémissement convulsif agitait ses lèvres crispées. Une sueur froide mouillait son front.

Son cœur ne battait plus comme tout à l'heure; il lui semblait qu'une main de fer le tordait et que tout se brisait en elle. Elle avait un poids énorme sur la poitrine et dans la gorge quelque chose qui l'étranglait.

Pendant plus d'un quart d'heure, elle resta dans une immobilité complète, hébétée, sentant la pensée lui échapper et se demandant si elle n'allait pas perdre la raison.

— Comme je souffre, mon Dieu ! comme je souffre ! prononça-t-elle d'une voix mourante.

Tout à coup, un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine oppressée et ses larmes coulèrent en abondance.

La douleur faisait explosion.

Ses jambes se plièrent comme brisées, et elle s'affaissa sur le parquet où elle se roula, se tordit convulsivement avec des spasmes affreux, en proie à un sombre désespoir.

Pour étouffer ses sanglots, pour ne pas crier, elle mordait ses mains.

L'épouvantable crise fut longue. Mais les larmes et les sanglots l'avaient un peu soulagée. Peu à peu elle se calma et parvint à ressaisir sa pensée.

Son malheur était horrible. Qu'allait-elle faire, maintenant ? Qu'allait-elle devenir ?

Elle n'avait plus personne, plus rien . . . Elle était abandonnée, seule au monde. Son amour, qui avait été son espérance et sa force, son amour, dont Lucien ne voulait plus, elle le garderait pour souffrir et se souvenir de ses chères illusions perdues.

Lucien, sur qui elle avait compté, Lucien se montrait pour elle plus dur encore que les autres : il l'abandonnait, il la repoussait, la livrait ainsi à ses ennemis. C'était bien la peine d'avoir eu en lui une si grande confiance ! Et cependant, elle sentait qu'elle l'aimait trop pour pouvoir le maudire.

En y réfléchissant, avec cette exagération de sentiment propre aux jeunes filles, elle en vint à s'accuser elle-même.

Elle seule était coupable et elle ne voulait accuser qu'elle de son malheur. Elle aurait dû voir la distance qui la séparait de l'élève de M. Georges Ramel, du protégé du comte de Soleure; elle avait eu tort de l'aimer !

Elle ramassa la lettre, qui s'était échappée de sa main, et plus lentement, plus attentivement aussi, elle la lut une seconde fois.

Moins troublée, pouvant juger plus sainement, elle s'étonna des choses que lui écrivait Lucien pour arriver à lui dire : « Oubliez-moi, prenez pour époux l'homme que votre mère a choisi. »

Elle fut surtout frappée de l'étrange contradiction qui existait entre ce que contenait la lettre et ce que le jeune homme avait dit à sa mère et à elle-même, lorsqu'ils s'étaient rencontrés.

Georges Ramel et le comte de Soleure de la lettre n'étaient point ces deux hommes dont Lucien avait toujours parlé si affectueusement et avec tant d'admiration et de respect. Lucien avait constamment dit qu'il était absolument libre de ses actions et jamais il n'avait manifesté la crainte de voir ses protecteurs se mettre en travers de ses projets.

D'où pouvait provenir ce changement aussi complet qu'inattendu ?

N'était-il pas étrange que du jour au lendemain le caractère, les sentiments de ces hommes généreux se fussent ainsi transformés ?

Et où étaient hier encore des protections bienveillantes, il n'existait plus que des tuteurs sévères.

Etait-ce admissible ? Ou Lucien s'était-il complètement abusé sur le compte de ses amis ?

Eugénie réfléchit longuement, cherchant la vérité, et, peu à peu, de conjectures en déductions, elle crut comprendre une partie du mystère. Ce n'était pas encore la lumière complète, mais c'était un commencement de clarté.

Elle se demanda donc si cette lettre cruelle, cette lettre qu'elle avait sous les yeux, avait pu être réellement écrite par celui qui, quelques jours auparavant, lui jurait un amour et un dévouement éternels.

Le doute était entré dans son cœur, et le doute est comme la tache d'huile : il ne s'arrête pas, il s'étend.

Quoique innocente et naïve, Eugénie était femme; et quelle femme admet qu'on puisse l'oublier du jour au lendemain !

Une fois lancée dans cette voie, Eugénie ne s'arrêta plus. Si l'infamie avait été commise, si cette lettre était l'œuvre d'un misérable, qui pouvait être ce misérable ?

Evidemment quelqu'un qui avait intérêt à commettre cette infamie. Qui avait intérêt à ce qu'elle crût à l'abandon de Lucien ? Joseph Rabiot et Mme Fournier. C'était clair comme le jour.

Sans doute c'était là une accusation des plus graves, et une semaine auparavant Eugénie ne l'eût pas portée; mais, hélas ! elle savait maintenant de quoi ses ennemis étaient capables et elle avait le droit de les soupçonner.

Rabiot avait dépassé le but : sa ruse était éventée.

Toutefois, la jeune fille n'en était encore qu'à des conjectures contre lesquelles semblaient protester des faits positifs.

En effet, la lettre n'était pas seulement signée Lucien Morel, la jeune fille avait reconnu aussi l'écriture du jeune homme, et ce fait matériel, en complet désaccord avec ses soupçons, la rendait très perplexe.

Elle ne savait pas qu'il existe des gredins ayant le funeste talent d'imiter toutes les écritures et qui, au service de ceux qui les payent, vivent du malhonnête métier de faussaire.

— Pourtant, se dit-elle, si je me trompais en croyant reconnaître l'écriture de Lucien.

Elle resta un moment pensive et reprit :

— Je peux voir, m'assurer . . . ma mère a ici des lettres de lui.

A ce moment, elle le savait, Mme Lureau et Anastasie étaient ensemble au jardin. Elle avait donc tout le temps de se livrer à l'examen des lettres écrites par le jeune homme.

Elle se redressa, un éclair dans le regard, sortit doucement de sa chambre et s'introduisit à pas de loup dans celle de sa mère.

Chose qui lui arrivait fort rarement, Mme Lureau avait laissé ses clefs sur le marbre de sa commode. Eugénie ouvrit le tiroir où étaient serrés les papiers de la veuve, et n'eut pas de peine à trouver les lettres de Lucien.

Rabiot, revenu la veille de Paris, les avait rendues à Fourel et elles avaient été remises dans le tiroir par Anastasie.

Eugénie les plaça ouvertes, l'une à côté de l'autre, sur le marbre de la commode, et compara leur écriture avec celle de la lettre qu'elle venait de recevoir.

L'imitation était parfaite, et elle eut beau examiner avec la plus grande attention, elle n'aperçut aucune différence entre la fausse lettre et les vraies.

La jeune fille n'avait pas les yeux exercés d'un expert en écriture; peut-être celui-ci aurait-il reconnu facilement et déclaré sans hésiter que l'écriture de la lettre soumise à son expertise avait été habilement imitée.

La jeune fille laissa échapper un gémissement, puis, hochant la tête :

— Je ne sais que penser, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Et pourtant . . .

La jeune fille restait anxieuse. Sa foi en Lucien lui disait bien que la lettre n'était pas de lui, mais c'était tout.

Comment savoir la vérité ? La vérité ! la connaîtrait-elle jamais ? Car enfin, que la lettre fût ou non de Lucien, elle disait à Eugénie qu'elle était séparée pour toujours de celui qu'elle aimait.

En effet, si la lettre était authentique, la volonté du jeune homme y était trop nettement exprimée pour qu'elle ne fût pas irrévocable. Et si la lettre était fausse, il était certain que toutes précautions seraient prises pour empêcher une explication entre les deux jeunes gens.

Tout cela était logique et désespérant pour Eugénie; mais les choses étaient ainsi.

Elle remit les trois lettres dans l'enveloppe et les replaça dans le tiroir, à l'endroit qu'elles occupaient. Cela fait, elle rentra dans sa chambre et cacha le mieux qu'elle put, dans son armoire, la fausse lettre de Lucien Morel.

La pauvre Eugénie était plus que jamais tourmentée par toutes sortes de pensées noires et sinistres; mais

que pouvait-elle dire ? Que pouvait-elle faire ? Elle n'avait plus qu'à demander à Dieu de soutenir son courage et de la protéger.

Résignée à souffrir, elle voulait, par un sentiment de fierté et aussi par prudence, cacher à tous les yeux son horrible torture.

A midi, quand elle se retrouva en présence de sa mère et d'Anastasie, elle s'était complètement rendue maîtresse d'elle-même et était très calme en apparence.

Mme Lureau ne lui parla point de la lettre qu'elle avait reçue. La servante n'avait peut-être rien dit.

Oui, la servante n'avait rien dit à Mme Lureau, mais n'avait pas manqué de prévenir la fausse Mme Fournier que la jeune fille avait reçu une lettre.

Anastasie ne fut nullement surprise, car, la veille, elle avait reçu de Rabiot un billet ainsi conçu :

« Surveillez attentivement l'attitude de notre jeune fille. Je vous promets qu'avant peu, elle sera à notre merci. Demain matin elle recevra une lettre qui produira en elle un effet foudroyant. Laissez passer cette lettre et ne dites rien. Attendez.

« Comme il ne faut pas que la vieille se doute de quelque chose, arrangez-vous pour qu'elle ne soit pas là à l'heure du facteur.

« Prévenue par vous, la servante recevra la lettre, la remettra à Eugénie et se taira. »

Pendant le repas, ce fut à peine si la mère et la fille échangèrent quelques paroles.

D'ailleurs, conseillée par Anastasie, Mme Lureau se tenait sur une réserve glaciale avec sa fille.

XI

Devant le commissaire de police

Le chef de la police de sûreté avait confié à six de ses agents, choisis parmi les plus intelligents et les plus habiles, le soin de faire, dans les environs de Paris, des recherches au sujet de Lucien Morel.

Mais vainement les fins limiers, à qui une forte gratification avait été promise, avaient déployé tout leur zèle, toute leur activité, mis en œuvre tous les moyens, ils n'avaient rien découvert.

La disparition du jeune homme restait enveloppée d'un mystère impénétrable, et à l'hôtel de Soleure les angoisses devenaient de plus en plus cruelles à mesure que le temps s'écoulait.

Cependant l'agent chargé de trouver le bureau de poste où avait été reçue la lettre de Mme Lureau contenant mille francs, valeur déclarée, fut plus heureux que ses collègues.

La lettre chargée avait été reçue au bureau de la rue Rambuteau, et les noms et adresses de l'expéditeur et du destinataire, inscrits sur le registre, furent donnés à l'agent.

Dès le mardi soir, entre cinq et six heures, le comte de Soleure fut informé que la veuve Lureau demeurait 16, rue Beaubourg.

Ce renseignement était des plus importants. Enfin on avait un point de départ, quelque chose comme le bout de fil d'un écheveau très embrouillé.

— Monsieur le comte veut-il me charger de voir immédiatement Mme Lureau ? demanda Mourillon.

— Oui, mon ami, allez; mieux que moi, j'en suis certain, vous saurez parler à cette dame. Ah ! puissiez-vous obtenir d'elle quelques précieux renseignements. Nous attendrons votre retour avec une vive impatience.

Mourillon partit aussitôt. Il se jeta dans le premier fiacre vide qu'il rencontra, et donna l'ordre au cocher de le conduire rue Rambuteau, au coin de la rue Beaubourg. Là, il mit pied à terre, pria le cocher de l'attendre et, tout en réfléchissant à ce qu'il dirait à la veuve, il arriva au n° 16 de la rue Beaubourg.

— Mme Lureau ! demanda-t-il à la concierge, en entr'ouvrant la porte de la loge.

— Mme Lureau ? fit Mme Grelut, qui s'était levée à la vue d'un homme bien mis; mais, monsieur elle n'est pas à Paris.

— Ah ! fit Mourillon interloqué.

— Mon Dieu, oui, monsieur, Mme Lureau et sa fille sont absentes, probablement pour longtemps encore.

— Quand donc cette dame a-t-elle quitté Paris ?

— Dans le courant du mois de juin dernier.

— Vous savez où elle est allée ?

— Je sais qu'elle est partie dans les Pyrénées dans l'intérêt de sa santé et sur le conseil d'un grand médecin qu'elle a consulté; mais, depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles, et je ne connais pas le lieu de sa résidence.

— Savez-vous le nom de ce grand médecin qui a vu Mme Lureau ?

— Non, monsieur, pas du tout.

— Ni où il demeure ?

— Je ne sais pas, monsieur.

C'était une déception de plus. Mourillon ne pouvait savoir que par le médecin dans quelle ville des Pyrénées il avait envoyé sa cliente.

Continuant son interrogatoire, il reprit :

— Comment se fait-il qu'en quittant Paris, Mme Lureau ne vous ait pas fait connaître exactement le lieu où elle allait se fixer, afin que vous puissiez répondre aux personnes qui viendraient la demander ?

— Mme Lureau est partie, ne sachant pas où elle se fixerait.

— Par exemple, se dit Mourillon, voilà qui est bizarre.

Est-ce qu'elle logeait ici en garni ?

— Non, monsieur, Mme Lureau a son mobilier; ce n'est pas riche, mais c'est tout à fait convenable.

— Alors, Mme Lureau est partie laissant ici son mobilier ?

— Certainement, monsieur.

— Il est bien singulier qu'elle ne vous ait pas écrit.

— En effet, elle aurait dû m'écrire. Il faut croire qu'elle n'a rien d'intéressant à m'apprendre, à moins qu'elle ne soit beaucoup plus malade, ce que je ne souhaite pas, bien sûr, car j'ai une sincère amitié pour Mme Lureau et sa fille.

— Peut-être a-t-elle écrit au propriétaire de la maison.

— Oh ! quant à ça, je suis sûre que non.

— Est-ce qu'il demeure ici ?

— Non, il demeure dans une de ses autres maisons; il n'est pas à Paris en ce moment; comme tous les riches, il profite de la belle saison pour se promener.

— Il n'est venu personne demander Mme Lureau ?

— Personne, monsieur.

— Vous n'avez reçu aucune lettre pour elle ?

— Aucune.

— Dites-moi, Mme Lureau avait-elle beaucoup de visites ?

— Non, monsieur.

Mourillon, qui ne s'était pas attendu à une déception aussi complète, avait peine à dissimuler sa vive contrariété.

— Eh bien, madame, dit-il, je ne suis pas content, mais pas content du tout, d'être venu inutilement ici.

— Vous auriez donc bien voulu voir Mme Lureau ?

— Oui, certes. J'avais, dans son intérêt, bien entendu, une communication de la plus haute importance à lui faire.

— Monsieur pourrait me laisser son nom et son adresse, afin que je puisse le faire prévenir aussitôt que je saurai où est Mme Lureau, car je recevrai certainement une lettre d'elle un de ces jours.

— Non, c'est inutile, répondit le vieillard, toujours plein de prudence; il vaut mieux que je revienne vous voir.

— Quand il vous plaira, monsieur, dit gracieusement Mme Grelut.

Mourillon aurait eu beaucoup d'autres questions à adresser à la concierge, mais il crut devoir s'en tenir là, sauf à revenir le lendemain rue Beaubourg, si le comte décidait que la concierge devait subir un interrogatoire complet.

— Au revoir ! madame, dit-il en saluant poliment Mme Grelut.

Et il se retira.

Il remonta dans son fiacre, et, vingt minutes après, il était dans le cabinet de M. de Soleure, qui l'attendait en compagnie de Georges et de Mionne.

Tristement, Mourillon leur apprit que Mme Lureau et sa fille n'étaient plus à Paris depuis le mois de juin, et rapporta les réponses faites par la concierge aux questions qu'il lui avait adressées.

— Ah ! nous ne saurons rien ! s'écria la jeune femme avec douleur.

Le comte laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir.

Georges fit remarquer que Mme Lureau était encore à Paris le 22 juin, jour où elle avait écrit à Lucien en lui renvoyant les mille francs qu'il lui avait prêtés.

— Or, dit-il, la veuve avait évidemment à sa disposition une somme assez importante, puisque, après avoir rendu mille francs à Lucien, elle a pu partir avec sa fille pour les Pyrénées.

— Sans doute, dit le comte. Dans tous les cas, la fortune subite de la veuve Lureau est inexplicable, et je crois toujours et plus que jamais à cet ennemi de Lucien que tu as été la première à deviner, chère Mionne.

— Avant de vous avoir consulté, monsieur le comte, reprit Mourillon, je n'ai pas cru devoir interroger la concierge au sujet du brusque changement de position de la veuve, ni même lui parler de Lucien; mais, si vous le jugez nécessaire, demain je retournerai rue Beaubourg et ferai jaser la concierge qui m'a paru être une assez brave femme.

— Assurément, répondit M. de Soleure, il faut que cette femme parle; il est impossible qu'elle ne sache pas bien des choses et il faudra qu'elle dise tout ce qu'elle sait. Mais vous ne retournerez pas rue Beaubourg.

— Pourtant, monsieur le comte . . .

— Mon vieil ami, demain vous vous reposerez.

— Alors, monsieur le comte, vous voulez aller vous-même trouver la concierge.

— Je verrai cette concierge, Mourillon, mais sans aller rue Beaubourg. J'ai mon idée.

Le lendemain matin, à neuf heures et demie, le comte de Soleure sortait du cabinet du chef de la sûreté et se rendait immédiatement au bureau du commissaire de police du quartier du Temple.

Ce magistrat étant dans son cabinet, le comte se fit annoncer et fut reçu aussitôt.

— Monsieur le commissaire de police, dit-il, je viens vous demander un service, lequel peut être très grand; mais veuillez lire, d'abord, ce billet que M. le chef de la police de sûreté m'a remis pour vous.

Le commissaire prit le papier et, après avoir lu :

— Monsieur le comte, dit-il, je me mets à vos ordres, n'ayant qu'un désir, celui de vous être entièrement agréable.

PRESQUE PERCLUS DE RHUMATISME

Sa santé s'améliora beaucoup après avoir essayé Kruschen

On vient de porter à notre connaissance un cas où les douleurs d'un rhumatisme aigu furent grandement soulagées par Kruschen. La gravité de l'état de cet homme et le moyen pris pour assurer son rétablissement sont décrits dans la lettre qui suit :

"Je souffris de rhumatisme durant plusieurs années. Je me fis extraire toutes les dents, mais les douleurs ne me quittèrent pas. Il y a un an, je passai quatorze semaines à l'hôpital, presque impotent. A mon retour à la maison, je continuai à prendre des remèdes, mais mon état se remit de nouveau à empirer. C'est alors qu'un ami me recommanda les Sels Kruschen. Je suis heureux de pouvoir déclarer que je me suis toujours bien porté depuis." — H. P.

Deux des sels qui composent Kruschen sont les dissolvants de l'acide urique les plus efficaces qui soient connus de la science médicale. Ils ont vite fait d'émousser les cristaux acérés de l'acide urique — cause des raideurs et douleurs — et d'aider à les transformer en une solution inoffensive qui est ensuite expulsée par les voies naturelles.

Le sirop de blé-d'Inde (Maïs) "CROWN BRAND" convient aux enfants de tous les âges. Ils ne se lassent jamais de sa saveur exquise et vous ne pouvez leur donner rien de mieux que du sirop "CROWN BRAND" à chaque repas.

Les médecins affirment que le sirop "CROWN BRAND", est le plus satisfaisant dans l'alimentation des tout petits enfants, aussi bien qu'un aliment nourrissant pour les adolescents.

SIROP de BLÉ-D'INDE (MAÏS) EDWARDSBURG CROWN BRAND C2P

LE CELEBRE ALIMENT PRODUCTEUR D'ENERGIE

The CANADA STARCH COMPANY, Limited, Montréal

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

Lisez LE FILM d'avril

Dans tous les dépôts de journaux: 10c

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

La Revue Populaire 15¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à *La Revue Populaire*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Alors, rapidement, le comte apprit au magistrat la disparition de Lucien Morel et lui expliqua comment il pouvait l'aider, peut-être, à découvrir ce qu'était devenu le malheureux jeune homme.

Le comte se tut et le commissaire agita le cordon d'une sonnette.

Un secrétaire parut.

— Envoyez immédiatement un gardien de la paix rue Beaubourg, no° 16, dit le commissaire de police, avec ordre d'amener ici la concierge de la maison. Pour ne pas effrayer cette femme, le gardien de la paix lui dira que le commissaire de police a quelques renseignements à lui demander.

Le secrétaire se retira, et, au bout de vingt minutes, Mme Grelut, un peu pâle, un peu tremblante, fut introduite dans le cabinet du commissaire.

— Vous êtes la concierge du n° 16 de la rue Beaubourg ? lui demanda le magistrat.

— Oui, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Annette Grelut.

— Vous êtes mariée ?

— Je suis veuve, monsieur.

— Eh bien, madame Grelut, voilà un siège, asseyez-vous. Vous pouvez vous rassurer; je ne vous ai point fait venir ici comme une coupable.

— Oh ! je n'ai rien à me reprocher, monsieur.

— J'en suis convaincu; du reste, on a dû vous dire de quoi il s'agit, des renseignements que j'ai à vous demander ! Vous allez me répondre franchement, n'est-ce pas, et me bien dire exactement la vérité ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Vous avez eu pour locataires Mme Lureau, une veuve et sa fille ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Cette dame Lureau et sa fille ne sont-elles pas absentes de Paris en ce moment ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Pour des raisons que je n'ai pas besoin de vous faire connaître, j'ai besoin de savoir où est Mme Lureau; veuillez me le dire.

— Malheureusement, monsieur le commissaire, je ne le sais pas. Tenez, pas plus tard qu'hier soir, un vieux monsieur très bien mis, ayant l'air très respectable, est déjà venu me demander de lui dire où est Mme Lureau, et, naturellement, je n'ai pas pu le renseigner.

— Je sais ce que vous avez répondu à ce monsieur; est-ce bien la vérité ?

— Oui, monsieur; Mme Lureau et sa fille sont parties pour les Pyrénées sans savoir l'endroit où elles iraient demeurer.

— Etes-vous bien sûre que ces dames soient allées si loin de Paris ?

— Dame, monsieur le commissaire, c'est ce qui a été dit : je n'en suis pas plus sûre que cela, puisque, depuis qu'elles ont quitté Paris, je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

— Connaissez-vous bien Mme Lureau ?

— Très bien, monsieur; je puis même dire que je suis un peu son amie, bien qu'elle soit assez fière.

— Y a-t-il longtemps qu'elle habite dans la maison où vous êtes concierge ?

— Une dizaine d'années; elle y était bien avant moi, car je n'ai ma place de concierge que depuis trois ans.

— Mme Lureau jouit-elle dans le quartier d'une bonne réputation ?

— Oh ! quant à ça, monsieur le commissaire, il n'y a pas à dire un mot contre Mme Lureau, qui est tout à fait une honnête femme, et la preuve c'est qu'on lui a fait des crédits de plusieurs mois chez le boulanger, le boucher, le fruitier, enfin chez tous les fournisseurs, qui la connaissent bien et savent qu'on peut avoir confiance en elle.

Elle n'a jamais fait tort d'un sou à personne, c'est connu, et, du vivant du père Lureau, qui était maçon, on n'achetait jamais rien qu'avec l'argent à la main.

Malheureusement, le maçon s'est tué en tombant d'un échafaudage — il y a de cela deux ans; — ce grand malheur a donné un tel coup à la pauvre Mme Lureau que, presque tout de suite après, elle a pris une maladie dont elle n'est pas encore guérie aujourd'hui.

Les économies du ménage ont été vite dépensées, et alors la mère, ne pouvant absolument rien faire de ses dix doigts, devint une lourde charge pour sa fille, qui n'avait alors que quinze ans, puisqu'elle vient d'avoir seulement ses dix-sept ans.

Ce fut le commencement des jours de misère, car, bien que mam'zelle Eugénie soit une bonne ouvrière, — elle travaille dans la lingerie fine, — elle ne gagnait pas toujours assez pour suffire à tout. D'ailleurs, il y a les mauvaises saisons, temps où l'ouvrage ne donne pas.

Dieu sait le nombre des voyages que mam'zelle Eugénie fit au mont-de-piété.

Au commencement de cette année, l'ouvrage ayant manqué tout à coup, les deux malheureuses se sont trouvées dans la plus affreuse détresse. Elles avaient vendu beaucoup de petites choses, n'avaient plus rien à engager au mont-de-piété et elles devaient à tous leurs fournisseurs, sans compter deux termes de loyer au propriétaire. Et, comme je viens de vous le dire, monsieur le commissaire, la jeune fille avait beau chercher de l'ouvrage, elle n'en trouvait point.

Mme Grelut avait parlé d'abondance, avec une volubilité qui témoignait, d'une part, de sa facilité d'élocution, et d'autre part, de la sincérité de ses déclarations.

On sentait à son accent qu'elle ne disait que la vérité, et, comme en sa qualité de concierge elle devait être très bien renseignée sur ses locataires, les dames Lureau recevaient ainsi un véritable certificat de bonne vie et mœurs.

Le commissaire de police s'était bien gardé d'interrompre Mme Grelut et il l'avait écoutée avec la plus grande attention, donnant de temps en temps des marques d'approbation en signe d'encouragement.

La concierge n'en avait pas besoin; quand elle était lancée sur un sujet à son goût, on ne l'arrêtait pas facilement.

— Est-ce tout ce que vous savez, madame Grelut ? demanda le magistrat.

— En cherchant, on pourrait encore trouver à dire du bien de Mme Lureau et de sa fille.

— Allons, madame Grelut, vous êtes une bonne femme, et je félicite vos locataires d'avoir une concierge telle que vous.

— Monsieur le commissaire est bien bon.

— Ce que vous venez de dire, madame Grelut, fait en même temps l'éloge de la mère et de la fille et les rend tout à fait intéressantes; je constate aussi que vous avez de l'amitié pour vos deux locataires et qu'elles ont votre estime.

— Oh ! oui, monsieur; du reste, on peut s'informer dans la rue Beaubourg, personne ne dira du mal d'elles.

— Alors la conduite de la jeune fille a toujours été régulière ?

— Oh ! oui, la chère petite ! Mais elle a l'innocence et la pureté de l'enfant qui vient de naître; c'est la sagesse même; elle n'a pas même le défaut de la coquetterie, si naturelle chez les fillettes de cet âge, surtout quand elles sont jolies comme mam'zelle Eugénie, qui est une merveille de beauté. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir une jeune fille plus rangée, plus laborieuse, plus économe; elle est polie, gracieuse, affable, aimante et d'une douceur ... c'est l'ange de la bonté et du dévouement.

Le commissaire jeta un regard sur le comte, qui avait écouté la concierge avec une satisfaction visible.

— Me voilà parfaitement édifié sur Mme Lureau et sa fille, reprit le commissaire de police. J'ai maintenant autre chose à vous demander. Vous venez de me parler de la détresse dans laquelle se sont trouvées la mère et la fille, veuillez donc me dire comment elles en sont sorties ?

— On est venu à leur aide.

— Qui ?

— Un jeune homme très comme il faut.

— Vous savez son nom ?

— Oui, monsieur le commissaire

— Dites-le.

— Lucien.

— Lucien n'est qu'un prénom ...

— Je ne le connais que sous le nom de Lucien.

— Que fait-il, ce jeune homme ?

— Je ne sais pas.

— Où demeure-t-il ?

— Je ne sais pas non plus.

— Ah !

— C'est toute une histoire, comme dans les feuilletons.

— Vraiment, madame Grelut ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Eh bien, contez-nous cette histoire, si cela ne vous a pas été défendu.

— Défendu ! Et par qui ?

— Mais par Mme Lureau.

— Elle ! La chère femme l'aurait crié par-dessus les toits, tant sa reconnaissance était grande.

— Nous vous écoutons, Mme Grelut.

— Voici la chose :

M. Lucien, que je n'avais jamais vu avant, vint un jour me trouver et me demanda les deux quittances de loyer de Mme Lureau, en me donnant les deux cent cinquante francs des deux termes. Le lendemain ou le surlendemain, il vint voir Mme Lureau et il a dû lui donner ou lui prêter une assez forte somme d'argent, car les fournisseurs à qui l'on devait furent tous payés, et mam'zelle Eugénie retira du mont-de-pitié à peu près tout ce qu'elle y avait mis.

Je dois vous dire aussi, monsieur le commissaire, qu'à partir de ce moment mam'zelle Lureau trouva un peu d'ouvrage.

Le jeune homme est revenu plusieurs fois chez Mme Lureau; c'était le dimanche, rarement dans la semaine, qu'il faisait ses visites. Il passait toute l'après-midi avec la mère et la fille.

Un jour, en causant, je me permis d'interroger Mme Lureau au sujet de M. Lucien.

—C'est le fils d'un homme riche que mon mari a connu, me répondit-elle; ce monsieur a appris que nous étions dans la peine et il s'est empressé de nous venir en aide. C'est de sa part que son fils vient nous voir de temps en temps.

J'ai bien vu que Mme Lureau ne me disait pas la vérité, et j'ai compris, à son air et au ton sec de sa réponse, qu'elle me priait de ne pas m'occuper de choses qui ne me regardaient point.

— Vous aviez probablement deviné, dans ce M. Lucien, un amoureux de Mlle Lureau ?

— Mon Dieu, oui, monsieur le commissaire; du reste, il était facile de voir que M. Lucien en tenait pour mam'zelle Eugénie; ça sautait aux yeux.

— Et la jeune fille aimait-elle M. Lucien ?

— Elle ne me l'a pas dit, mais c'était également facile à voir; il suf-

fisait de prononcer le nom du jeune homme devant elle pour que sa figure devint rouge et toute rayonnante.

— Donc, les deux jeunes gens s'aimaient. Sortaient-ils souvent ensemble ?

— Jamais, Mme Lureau ne l'aurait pas permis, tellement elle avait souci de la réputation de sa fille.

— Mme Lureau avait-elle de l'affection pour celui qui l'avait tirée de sa détresse ?

— Beaucoup, monsieur; elle raffolait de M. Lucien, et souvent elle l'appelait son cher enfant.

— N'avez-vous pas remarqué, avant le départ des dames Lureau, qu'il y eût de la froideur dans leurs relations avec M. Lucien ?

— Je n'ai pas remarqué cela, monsieur le commissaire.

— Etiez-vous là au moment de leur départ ?

— Oui, monsieur, et je les ai même embrassées.

— La jeune fille avait-elle l'air satisfait ?

— Oh ! pas trop; elle avait plutôt envie de pleurer que de rire. D'ailleurs, elle avait pleuré avant, ça se voyait à ses yeux.

— Y avait-il quelqu'un pour les accompagner au moins jusqu'à la gare.

— Personne, monsieur.

La concierge répondait sans hésitation aux questions qui lui étaient adressées; mais elle s'étonnait et s'inquiétait de cet interrogatoire.

Il s'agissait donc d'un crime à découvrir ? Les dames Lureau étaient-elles compromises ou victimes ? Pour qu'on la questionnât ainsi, il fallait bien qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire.

Elle se disposait à interroger à son tour le commissaire, quand celui-ci reprit :

— Savez-vous si Mme Lureau avait prévenu M. Lucien de son départ ?

— Il l'ignorait, monsieur, car elles sont parties le lundi et il n'était pas venu le dimanche. C'est le mardi matin, comme il venait faire sa visite à Mme Lureau et à mam'zelle Eugénie, que je lui ai appris qu'elles avaient quitté Paris. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a été surpris et surtout malheureux; il était comme un fou. Vraiment, il me faisait pitié.

— Depuis, l'avez-vous revu ?

— Souvent, monsieur le commissaire. Il venait me demander si j'avais reçu une lettre; il aurait tant voulu savoir où sont Mme Lureau et sa fille, pour leur écrire.

— D'après vos paroles, madame Grelut, je vois que la veuve Lureau s'est décidée subitement à quitter Paris.

— Presque du jour au lendemain.

— Selon vous quelle a été la cause de ce brusque départ ?

— Un médecin est venu voir Mme Lureau et lui a déclaré qu'elle ne pouvait pas guérir à Paris, et que si elle voulait revenir complètement à la santé, il fallait qu'elle allât passer plusieurs mois dans le Midi.

— Croyez-vous que ce soit là la véritable cause ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Vous ne soupçonnez pas qu'il puisse y avoir une autre raison ?

— Non, monsieur le commissaire.

— En dehors de M. Lucien, d'autres personnes venaient-elles voir Mme Lureau ?

— Non, monsieur, personne ne venait.

— Est-ce qu'elle n'a pas de parents ?

— Aucun parent.

Le commissaire de police resta un instant silencieux, puis reprit :

— Ainsi, Mme Lureau n'a pas de parents et elle ne recevait jamais personne ?

— Jamais, monsieur.

— Très bien. Mais je vous prie de m'expliquer une chose qu'il m'est impossible de comprendre. Vous venez de m'apprendre que, grâce à M. Lucien, Mme Lureau est sortie d'une situation extrêmement difficile; mais, je sais, moi, que ce jeune homme n'a pu venir en aide à la mère et à la fille que dans une certaine mesure. En admettant qu'il ait donné ou prêté à Mme Lureau quelques centaines de francs, c'est tout ce qu'il a pu faire.

Eh bien, madame Grelut, je vous prie de me dire comment votre locataire, qui était dans la misère au mois d'avril, s'est trouvée assez riche à la fin de juin pour quitter Paris et aller s'installer dans un lieu quelconque du midi de la France ?

— Mme Lureau a reçu une somme de six mille francs.

— Ah ! vraiment ? Et de qui la pauvre veuve a-t-elle reçu ces six mille francs ?

— D'un monsieur actuellement établi en Russie, à qui le père Lureau les avait prêtés dans le temps.

— On peut dire, alors, que ce remboursement est arrivé comme marée en carême, et j'admire l'honnêteté de ce débiteur, — car elle est rare, — qui se souvient, en Russie, qu'il a une dette en France, et qui rend l'argent qu'on lui a prêté. Cet honnête débiteur a certainement envoyé, dans une lettre, une traite ou un chèque payable à la caisse d'une maison de banque de Paris. Concierge de la maison, madame Grelut, vous avez dû voir cette lettre de Russie, adressée à Mme Lureau ?

— Monsieur le commissaire, le monsieur est venu à Paris, et c'est lui-même qui a remis l'argent à Mme Lureau.

— C'est différent, répliqua le magistrat, regardant fixement la concierge; mais je vous ferai remarquer, madame Grelut, que vous m'avez dit tout à l'heure que Mme Lureau ne recevait jamais personne. Or, je suis convaincu que le personnage en question, ce monsieur de Russie, est venu voir Mme Lureau plusieurs fois.

— Oh ! quant à ça, monsieur le commissaire, je vous assure que non. S'il était venu plusieurs fois, je l'aurais vu.

— Alors, vous ne l'avez vu qu'une seule fois, le jour où il a apporté l'argent ?

— Ni cette fois-là, ni une autre; je n'ai jamais vu ce monsieur.

— Oh ! ah ! voilà qui est singulier; car, enfin, c'est vous qui, gardienne de la porte de la maison, êtes chargée de répondre aux personnes qui viennent demander tel ou tel locataire.

— C'est vrai, monsieur le commissaire; mais je ne suis pas toujours dans ma loge.

— Alors, c'est Mme Lureau qui vous a raconté comment elle était si heureusement rentrée dans cette somme de six mille francs prêtée par son mari ?

— Mme Lureau ne parlait pas volontiers de ses affaires: elle ne m'a rien dit.

— Ah ! . . . Mais, en ce cas, comment avez-vous su que la veuve avait reçu la somme en question ?

— J'ai appris la chose par une locataire de la maison, qui a loué le logement à côté de celui de Mme Lureau.

— Je m'étonne que Mme Lureau, qui ne parle pas volontiers de ses affaires, ait dit à une voisine ce qu'elle vous a caché, à vous, qui êtes son amie.

— Oh ! moi, monsieur, fit Mme Grelut avec une certaine modestie, je ne suis qu'une simple concierge.

— Une honnête concierge comme vous, madame Grelut, vaut plus, souvent, qu'une propriétaire.

— Oh ! monsieur !

— Enfin, Mme Lureau avait pris sa voisine pour confidente.

— Elle était plus que moi son amie.

— Voilà qui est bien à savoir, pensa le magistrat.

Il reprit à haute voix :

— Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

— Une rentière.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Mme Fournier.

— Elle est mariée ?

— Elle est veuve comme Mme Lureau, veuve d'un capitaine.

— Et cette dame est très amie avec Mme Lureau ?

— Oui, monsieur : au point qu'elles ne pouvaient plus se quitter; elles étaient comme les deux doigts de la main.

— Et depuis son départ Mme Lureau n'a pas écrit à cette amie si intime ?

— Je ne saurais le dire, monsieur, car Mme Fournier est, elle-même, absente de Paris ?

— Ah ! . . . Et depuis quand ?

— Elle est partie le même jour que Mme Lureau, une ou deux heures avant.

XII

Une lueur dans la nuit

Toutes ces questions, faites avec cet art particulier, qui est le propre des magistrats avaient eu pour résultat de forcer peu à peu Mme Grelut à donner au commissaire de police et au comte de Soleure qui écoutait avec le plus grand calme, des renseignements précieux.

Les dernières paroles de la concierge avaient une grande importance, aussi le commissaire de police et le comte échangèrent un regard rapide.

Après un court silence, le magistrat reprit :

— Voyons, madame Grelut, vous, qui êtes perspicace ne croyez-vous pas que les dames Lureau aient pu quitter Paris avec Mme Fournier pour des motifs particuliers ?

— Ma foi, monsieur le commissaire, fit-elle, prenant un air entendu car le compliment l'avait flattée j'en ai un peu l'idée s'il faut vous dire vrai.

— J'en étais sûr; rien ne vous échappe.

— Seulement je ne sais rien de positif, vous comprenez.

— Parfaitement, madame Grelut. Maintenant, rappelez vos souvenirs je parierais que c'est Mme Fournier qui vous a appris que la mère et la fille partaient pour les Pyrénées.

— En effet, monsieur le commissaire; pourquoi ? je n'en sais rien, car je ne lui demandais pas.

— Vous vous demandez pourquoi ? Eh bien, c'était pour que vous le redisiez, tout simplement.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu.

— Pourtant, je ne suis pas bavarde.

Le magistrat ne releva pas le mot et continua :

— Madame Grelut, vous me répondez simplement. Dites-moi, avez-vous ajouté une confiance absolue dans ce remboursement de six mille francs ?

La concierge hésita un instant, puis répondit :

— J'y ai cru sans y croire.

— Veuillez vous expliquer, et très nettement, car on croit ou l'on ne croit pas.

— J'y ai cru parce que je ne voyais pas quel intérêt Mme Fournier pouvait avoir à me dire cela; mais j'avoue que cela me paraissait très drôle.

— Très bien. Oui, cela vous a paru singulier, drôle, et, comme vous cherchez toujours à vous rendre compte des choses vous avez dû penser que ce remboursement n'existait pas ?

— Mon Dieu, monsieur le commissaire . . .

"Et dites à maman que je m'ennuie!"

L'ENFANT a grandi sans le soutien du bras maternel. Elle entre dans la vie comme dans une pièce froide et sans soleil . . . Il y a sept ans, elle a été le centre d'un drame silencieux entre les murs d'une chambre d'hôpital. La vie de cette fillette a coûté une vie. Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL éviteraient ces conséquences douloureuses . . .

FEMOL n'est *pas* un simple calmant : ce concentré végétal tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Depuis près de vingt-cinq ans, des milliers de femmes heureuses ont recours à FEMOL pour franchir sereinement les étapes pénibles de leur vie. Pourquoi pas *vous ?*

3 M

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Aimeriez-vous à faire de la musique? Voici un instrument que vous pouvez apprendre sans professeur, et qui vous donnera de plus prompts et plus satisfaisants résultats que n'importe quel autre. Cette Guitare est jolie, construite de matériel choisi et de bon son, sur laquelle vous pouvez jouer les morceaux les plus populaires, aussi bien que sur une grande.

Expédiée avec le fameux "5 Minutes Instruction Book," pour vous aider au début.

Donnée GRATIS et porte-payé en vendant des Graines de semences ou des Cartes de Pâques, ou tous les deux, pour $4.00. Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. CADEAU EXTRA pour la promptitude.

Dépt. J9 Les GENS de la MÉDAILLE d'OR 1440 rue Ste Catherine Ouest, Montréal

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* ____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion. Montréal, Can

LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
HEURES DE BUREAU
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG
5920, Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous
Votre nom _____
Votre adresse _____

LE FILM 10¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* : $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Oui, continua le magistrat, vous avez pensé que ce remboursement était faux comme le séjour de Mme Lureau et de sa fille dans les Pyrénées; et en réfléchissant vous vous êtes dit, sans doute, que si l'on vous trompait, c'était pour vous amener à tromper les autres, à commencer par M. Lucien, quand il se présenterait rue Beaubourg.

— Ah! monsieur le commissaire, c'est étonnant comme vous savez deviner!

— Madame Grelut, je ne devine pas, c'est votre franchise qui me fait comprendre.

— Eh bien, monsieur le commissaire, je ne veux rien vous cacher.

— Je le sais.

— Pour des raisons que j'ignore, ah! mais absolument, Mme Fournier ne voyait pas M. Lucien d'un bon œil; ça c'était clair comme le jour.

— Ah! ah! vraiment?

— Et elle m'a dit que, dans l'intérêt de M. Lucien et dans celui de mam'zelle Eugénie, ils devaient cesser de se fréquenter.

— Et elle ne s'est pas expliquée davantage?

— Non. Seulement elle m'a dit que c'était pour leur bonheur.

— Bien, bien, madame Grelut, très bien, fit le magistrat, continuez à me répondre ainsi en toute franchise.

Toujours silencieux, le comte écoutait, vivement intéressé par les réponses de la bonne femme.

— Nous disons donc, reprit le commissaire, que la dame Fournier est partie une ou deux heures avant Mme Lureau et sa fille.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Savez-vous où elle est allée elle?

— Non, monsieur, pourtant

— Dites, madame Grelut.

— Je crois qu'elle habite une maison de campagne qu'elle a louée quelque part dans les environs de Paris.

— Pourquoi croyez-vous cela?

— Parce que, un jour, elle m'a dit qu'elle avait besoin de l'air de la campagne pour sa santé, et que son intention était de louer une maison pas trop loin de Paris.

— Pourquoi croyez-vous cela?

— Parce que, un jour, elle m'a dit qu'elle avait besoin de l'air de la campagne pour sa santé, et que son intention était de louer une maison pas trop loin de Paris.

D'ailleurs, elle n'a loué son logement, rue Beaubourg, que comme pied-à-terre.

— Mais, alors, elle a de la fortune, cette Mme Fournier.

— Oh! elle doit bien avoir une dizaine de mille francs de rente.

— Madame Grelut, dites-moi un peu ce que vous savez de cette dame.

— Je ne la connais pas beaucoup, monsieur le commissaire; je sais seulement qu'elle est veuve; son mari, qui était capitaine, est mort en Tunisie, il y a quelques mois. Elle le regrette beaucoup et ne peut s'empêcher de pleurer chaque fois qu'elle parle de lui. Très pieuse, elle ne manque jamais d'aller à la messe le dimanche. Elle n'est pas fière du tout et je la crois très charitable, si j'en juge par le bien qu'elle a fait à Mme Lureau.

— Quand a-t-elle loué son pied-à-terre, rue Beaubourg?

— Au mois de mai dernier.

— Alors c'est par hasard qu'elle s'est trouvée la voisine de Mme Lureau?

— Tout à fait par hasard, monsieur le commissaire. Un vieil employé retraité, qui occupait le logement, déménagea un beau matin pour s'en aller finir ses jours en province, chez un de ses neveux. Le soir du même jour, je louai le logement à Mme Fournier.

— Absolument comme si le vieil employé n'avait déménagé que pour lui céder la place, dit le magistrat en souriant.

— Mon Dieu oui, monsieur le commissaire. Avant, Mme Fournier habitait en province; elle était venue à Paris pour des affaires, un procès. Son mari, paraît-il, lui a laissé des affaires assez embrouillées. Elle avait pris une chambre à l'hôtel en attendant qu'elle puisse être tout à fait chez elle, dans ses meubles.

— Enfin, Mme Fournier loue le logement, s'y installe et la voilà près de Mme Lureau. Mais, en vérité, du moment qu'elle devait louer immédiatement une maison de campagne afin de pouvoir s'y installer au mois de juin, elle aurait pu se dispenser de prendre un logement rue Beaubourg. Pour un mois elle eût été aussi bien dans sa chambre d'hôtel.

— En effet, pour un mois ce n'était vraiment pas la peine.

— Comment s'est-elle mise en rapport avec Mme Lureau?

— En qualité de voisine, elle lui a fait d'abord une première visite, puis d'autres.

— Ce qui veut dire que Mme Fournier a fait les premières avances, sollicitant ainsi l'amitié de Mme Lureau.

— Les sachant malheureuses, elle s'est tout de suite intéressée à la mère et à la fille.

— Mme Fournier avait-elle souvent des visites?

— Elle ne recevait personne, monsieur le commissaire.

— Personne!

— On n'est pas venu la demander une seule fois.

— C'est assez singulier.

Sortait-elle souvent?

— Presque tous les jours pour ses affaires.

— Elle emmenait Mlle Lureau?

— Non, monsieur; elles allaient seulement ensemble à la messe, le dimanche.

— Ainsi, personne ne venait voir Mme Fournier?

— Personne, monsieur le commissaire. Du reste, elle n'a à Paris ni parents, ni amis; il n'y a que le propriétaire de la maison qu'elle connaît depuis longtemps.

— Ah! elle connaît le propriétaire? Il venait la voir quelquefois, ce monsieur?

— Jamais; mais elle allait souvent chez lui. Le propriétaire a été l'ami du père de Mme Fournier, il a même assisté à son mariage.

— Je comprends; Mme Fournier a loué le logement à côté de celui de Mme Lureau, pour être dans la maison d'un ami.

— Non, monsieur, ça s'est trouvé ainsi par hasard car, quand Mme Fournier a loué, elle ne savait pas qu'elle connaissait le propriétaire.

— Ah! vraiment? Mais il a été charmant pour cette dame le hasard?

— Elle a été joliment étonnée quand je lui ai dit le nom du propriétaire; et aussitôt elle s'est écriée : — « Mais je le connais, je le connais beaucoup. » — Elle a trouvé aussi que le hasard la servait on ne peut mieux.

— Enfin, elle est l'amie du propriétaire?

— Oui, monsieur.

— Comment se nomme-t-il le propriétaire?

— Joseph Rabiot.

Le comte de Soleure fit un bond sur son siège et son regard eut un jet de flamme. Le nom de Rabiot, éloignant pour un instant la pensée du comte de Lucien Morel, lui rappelait subitement l'héritage de M. Joramie, son titre d'exécuteur testamentaire, Claire Guérin noyée dans la mare de Grandval, et la fille de la pauvre Claire, Virginie-Ursule.

Aussitôt l'idée lui vint que la veuve Lureau pouvait bien être Virginie-Ursule, la fille de Claire Guérin, née à l'hôpital de Poitiers.

Le nom de Rabiot, mêlé à cette mystérieuse intrigue dont le commissaire de police dévidait l'écheveau avec patience et habileté, avait une grande signification.

Toutefois, le comte se dit qu'il pouvait bien aussi n'y avoir là qu'une étrange coïncidence.

Le magistrat, qui n'avait point remarqué l'effet que le nom de Rabiot avait produit sur le comte, continua son interrogatoire.

— Où demeure M. Joseph Rabiot? demanda-t-il.

— Rue Taitbout, n° 41.

— C'est un jeune homme?

— Oh! non, monsieur le commissaire; M. Rabiot a bien entre quarante-cinq et cinquante ans.

— Il est marié?

— Non, c'est un vieux garçon.

— N'avez-vous pas dit, hier, à la personne qui demandait à voir Mme Lureau, que M. Rabiot n'était pas à Paris en ce moment?

— Je l'ai dit et c'est vrai; il est en voyage.

— Voyons, madame Grelut, n'est-il pas parti le même jour que Mme Fournier, Mme Lureau et sa fille?

— Non monsieur le commissaire; il était encore à Paris le 16 juillet; c'est à lui-même, rue Taitbout, que j'ai remis l'argent des quittances du terme.

Le commissaire de police se tourna vers M. de Soleure, ayant l'air de lui dire :

— Je ne vois pas ce que je puis demander encore à cette femme.

— Avec votre permission, monsieur le commissaire de police dit le comte, je voudrais adresser quelques questions à Mme Grelut.

— Vous avez ce droit, monsieur, répondit le magistrat.

S'adressant à la concierge, il reprit :

— Monsieur est un haut fonctionnaire de l'administration, veuillez répondre aux questions qu'il va vous faire?

— Madame Grelut, demanda le comte, pouvez-vous nous dire depuis quand M. Rabiot est propriétaire de la maison où vous êtes concierge?

— Depuis trois ans, monsieur; il venait d'acheter la maison quand il m'a prise pour concierge.

— N'avez-vous pas remarqué qu'il ait eu, dans ces derniers temps, certaines prévenances, certaines attentions pour Mme Lureau et sa fille?

— Pour dire la vérité, monsieur, je ne dois pas vous cacher qu'il s'est montré très dur envers Mme Lureau et sa fille quand elles devaient deux termes.

— Leur a-t-il fait quelques visites?

— Jamais, monsieur. Un jour, très en colère il a parlé à mam'zelle Eugénie dans la loge; mais je crois bien qu'il n'a jamais vu Mme Lureau.

— Quel âge peut-elle avoir la veuve Lureau?

— Je ne saurais trop vous dire, entre quarante et cinquante ans.

— Comment s'appelait-elle avant d'épouser M. Lureau?

— Ça, monsieur, je ne sais pas.

— Vous ne connaissez pas son prénom?

— Non, monsieur je ne l'ai jamais entendu appeler autrement que Mme Lureau.

— Est-elle née à Paris?

— Je l'ignore.

— Peut-être savez-vous si c'est à Paris qu'elle s'est mariée?

— Je ne sais pas ça non plus, monsieur. Tout ce que je puis vous dire, c'est que mam'zelle Eugénie est née à Paris deux ans après le mariage de sa mère. Mme Lureau, voyez-vous, n'était pas du tout communicative; jamais elle ne parlait d'elle, n'aimant pas à s'occuper des autres elle

ne racontait jamais ses affaires à personne.

— Je vous remercie, madame Grelut, je n'ai plus rien à vous demander.

La concierge regarda le commissaire.

— C'est tout, dit celui-ci, vous pouvez vous retirer.

Mme Grelut ne se le fit pas dire deux fois; elle se leva, salua les deux hommes et sortit.

— Eh bien, monsieur le comte ? interrogea le magistrat.

— D'abord, monsieur le commissaire de police, laissez-moi vous remercier de votre extrême obligeance et de la façon aussi intelligente que sérieuse dont vous avez interrogé cette femme.

— J'ai fait de mon mieux, monsieur le comte, et vous devez être convaincu, comme moi, que la concierge nous a dit tout ce qu'elle savait.

— Oui certes. Malheureusement, ses réponses n'ont point diminué mes craintes au sujet de Lucien Morel; mon inquiétude est plus grande, au contraire. Quoi faire, maintenant ? Quel moyen employer pour découvrir ce qu'est devenu le malheureux jeune homme ?

— S'il y a un drame, monsieur le comte, de quelque nature qu'il soit, la dame Fournier en est évidemment le pivot.

— Cela n'est pas douteux et le propriétaire de la maison, Joseph Rabiot, n'est certainement pas pour rien dans cette affaire.

— Sans doute, entre lui et la dame Fournier il y a une entente, ce qui signifie complicité. Toutefois, il serait difficile de l'impliquer tout d'abord dans l'affaire. Nous voyons, en effet, qu'il n'a pris aucune part dans l'acte du drame qui s'est joué rue Beaubourg. S'il a réellement agi, c'est dans l'ombre, en se tenant prudemment à l'écart.

— C'est vrai, monsieur. Ah ! j'aurai un jour, et il est prochain, je crois, de terribles comptes à régler avec cet homme.

— Ah !

— Depuis quelques mois déjà je suis aux prises avec ce Rabiot que je n'hésite pas à qualifier de misérable. Mais, jusqu'à nouvel ordre, je dois garder le silence; c'est pourquoi je ne vous en dis pas davantage, monsieur le commissaire de police.

En somme, l'interrogatoire que vous venez de faire subir à la concierge a eu au moins ce résultat de faire jeter une lueur dans la nuit. Je ne désespère plus, maintenant de pénétrer le mystère, de percer à jour l'intrigue dont la dame Fournier est le nœud. Je sais que c'est à cette femme à elle seule, que je dois m'adresser pour savoir ce qu'est devenu Lucien Morel.

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Mais où est-elle ? où la trouver?

— Je crois, comme la concierge, qu'elle n'est pas loin de Paris. Il faut la faire chercher activement, monsieur le comte. Vous la trouverez certainement, monsieur le comte. Vous la trouverez certainement, et en même temps Mme Lureau et sa fille. Car, bien que le mobile qui a fait agir la dame Fournier nous échappe pour le moment, il est facile de comprendre qu'elle a enlevé la mère et la fille et que, peut-être, elle les tient séquestrées près d'elle.

Croyez-le, monsieur le comte, le vieillard qui occupait le logement à côté de celui de Mme Lureau l'a quitté pour le céder à la dame Fournier, et cela s'est fait à l'insu de la concierge. J'en conclus qu'il y avait entente entre le locataire et le propriétaire.

Déjà, sans doute, la maison de campagne était louée et toute prête à recevoir Mme Lureau, sa fille et la dame Fournier, dès que celle-ci aurait décidé les deux autres, ou tout au moins la mère, à quitter Paris.

Il est de toute évidence que la dame Fournier a joué habilement la comédie, rue Beaubourg, afin de capter la confiance de Mme Lureau et de sa fille.

— Oui, dit le comte rêveur, tout cela est parfaitement raisonné.

— C'est la logique des faits. Reste à découvrir dans quel but la dame Fournier a gi. Quel est le mobile ?

Les yeux du comte étincelèrent.

— Oh ! je le découvrirai !

— J'en suis convaincu, monsieur le comte, et pour cela vous devez vous mettre immédiatement à la recherche de la dame Fournier.

— Pas plus que le propriétaire Joseph Rabiot, elle n'est introuvable, répondit M. de Soleure, je la trouverai. Mais en attendant, les jours passent, et au sujet de Lucien Morel l'inquiétude grandit.

Après avoir fait toutes les suppositions, ne sachant plus que penser, les amis du malheureux jeune homme sont dans la désolation, le désespoir.

Le comte resta un moment silencieux, accablé; puis se redressant brusquement :

— Monsieur le commissaire de police, reprit-il, ayant le regard chargé de sombres éclairs, croyez-vous que Lucien Morel ait été victime d'un crime ?

Le magistrat regarda M. de Soleure et resta silencieux.

— Eh bien, fit le comte, vous ne me répondez pas ?

— Monsieur le comte, dit le commissaire de police, je n'ose pas vous répondre.

M. de Soleure laissa échapper un gémissement et ses yeux se mouillèrent.

XIII

Pourquoi le docteur Maugars ne déjeuna pas a son heure habituelle

Le comte de Soleure n'était pas facile à s'abandonner; son inaltérable confiance en la Providence l'avait toujours soutenu au milieu des épreuves terribles qu'il avait traversées; et cependant il éprouvait de douloureux pressentiments.

Il entrevoyait des complications ténébreuses, une intrigue criminelle, et il était d'autant plus tourmenté qu'il se trouvait en face de l'inconnu.

Par quel côté la disparition de Lucien Morel se rattachait-elle à l'héritage de M. Joramie ?

Quel lien mystérieux unissait la dame Fournier à Joseph Rabiot ?

Autant d'énigmes dont il fallait trouver le mot.

Que faire ? Chercher et attendre.

Nous laissons le comte de Soleure à ses pensées, et nous prions le lecteur de nous suivre chez M. le docteur Maugars, ce praticien habile et bienfaisant dont nous avons déjà parlé et qui habitait à Ville-d'Avray.

Il est près de midi, heure à laquelle le docteur, exact comme un chronomètre, a l'habitude de déjeuner. Sous ce rapport, le vieux médecin n'entend pas raillerie; il veut prendre ses repas à son heure. Il n'y a que dans un seul cas qu'on le voit se départir de cette règle, c'est quand il se trouve auprès d'un malade sérieusement menacé. Oh ! alors, il n'y a pas de déjeuner qui tienne; il ne bouge pas !

Sa gouvernante, qui était aussi sa cuisinière, grondait son maître prétendant qu'il se ruinait l'estomac, que ça n'avait pas le sens commun; mais le vieux savant la laissait dire.

La maison de M. Maugars était très calme; le docteur n'aimait pas le bruit; il affirmait qu'on pouvait parler bas toujours, appeler sans crier et se mettre en colère tout doucement.

Cependant, le jour dont nous parlons, une voix de femme retentit tout à coup dans la maison, criant très fort :

— Monsieur François, monsieur François !

C'était la gouvernante et cuisinière du docteur qui, de sa cuisine, où elle trônait en véritable cordon bleu qu'elle était, appelait le valet de chambre.

Ce dernier n'ayant pas immédiatement répondu, elle appela de nouveau avec une nuance d'autorité impatiente :

— Monsieur François, monsieur François !

Cette fois François se décida à répondre.

— Voilà, voilà, fit-il tranquillement.

Et il montra sa tête dans l'entrebaîllement de la porte de la cuisine.

M. François, puisque monsieur il y a, était un beau et grand garçon à figure franche, ouverte, au regard clair, au bon sourire. Il pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans.

Un air de santé et de satisfaction régnait dans toute sa personne.

Il avait l'apparence robuste et ne devait pas bouder devant la besogne, pas plus que devant un bon plat.

Bien qu'il ne fût au service du docteur que depuis sept mois, déjà le vieux médecin s'était attaché à lui, et, sur sa bonne mine, lui avait accordé sa confiance.

Disons vite que cette confiance était pleinement justifiée et qu'elle ne pouvait être mieux placée.

Mais le docteur avait été complètement séduit par une autre raison; entre lui et son domestique il y avait une similitude de goût.

M. Maugars adorait les chevaux.

Or, à ses qualités principales, qui étaient le zèle et l'exactitude, le dévouement, François joignait l'amour du cheval.

Dès son entrée à la maison il s'était pris d'affection pour les deux chevaux de son maître. C'était, à la vérité, deux superbes bêtes, aux jambes fines, portant haut la tête, dociles et vigoureuses.

Jamais les deux alezans n'avaient été aussi bien soignés, jamais aussi ils ne s'étaient mieux portés, leur robe était douce comme un velours et luisante comme un miroir.

Si François aimait ses chevaux, ils le lui rendaient bien; c'était entre l'homme et les deux animaux une affection réciproque.

François était une espèce de maître Jacques. En effet, il cumulait les fonctions de valet de chambre, de maître d'hôtel, de cocher, de palefrenier et de coureur. Il savait habiller et coiffer son maître, servir correctement à table; il pansait les chevaux aussi bien qu'un vétérinaire, conduisait à merveille et était de plus excellent cavalier.

Grâce à cette qualité, à ce talent, si l'on veut, il accompagnait presque toujours son maître, lorsqu'il plaisait à celui-ci de faire une promenade à cheval, les deux alezans étant à deux fins.

— Eh bien, dit François à la cuisinière, me voilà ! Pourquoi m'avez-vous appelé, madame Eglantine ?

Eglantine était le petit nom de la gouvernante et nous devons ajouter qu'il n'était guère en rapport avec la personne.

On sait que la fleur de l'églantier est mignonne, pâle, peu colorée; et Mme Eglantine était une femme robuste, haute en couleur, brune et déjà quelque peu épaisse.

Excellente et honnête femme au demeurant.

— Pourquoi je vous ai appelé, monsieur François ?

— Oui, Madame Eglantine, pourquoi ?

ADIEU AU
MAL DE DOS!

Le dos lui fait mal—elle se sent triste—sans énergie—refuse de sortir—perd contact avec ses amies et s'ennuie à mourir. Sa soeur lui conseille les Pilules Dodd. Son mal de dos disparait bientôt—elle retrouve énergie et enthousiasme—ses yeux brillent—sa démarche est légère—la voilà toute "revenue". Dites. 115-F

ADIEU au MAL DE DOS avec les
Pilules Dodd pour le Rein

Comment vous défaire des cors
JUSQU'À LA FIN DE VOS JOURS!
2 méthodes faciles de vous débarrasser de vos cors sans les couper.

AVANT

1 Voici. Posez sur vos cors des emplâtres scientifiques Blue-Jay.—Ceux-ci n'étant plus pressés, la douleur disparaît. Le médicament spécial de l'emplâtre Blue-Jay amollit peu à peu les cors, qui se détachent bientôt sans effort.

APRÈS

2 Quel soulagement! Mais ne vous arrêtez pas là. C'est par la pression et les frictions que se forment les cors; évitez cela et vous n'aurez plus aucun cor jusqu'à la fin de vos jours — facilement — sans douleur — sans manipulation dangereuse.

Par cette méthode scientifique, des millions de personnes se sont débarrassées de leurs cors. Ne souffrez pas inutilement. — Désormais, vous n'aurez plus la torture de ces cors douloureux et disgracieux. Achetez des Blue-Jay dès aujourd'hui — seulement 25c pour 6.

BAUER & BLACK BLUE-JAY Emplâtres anti-cor

SOULAGEZ VOS
BRÛLEMENTS D'ESTOMAC
INDIGESTION FLATULENCE ACIDITÉ
avec la nouvelle formule scientifique approuvée
POUDRE OU MENTHES DIGESTIVES
di-so-ma
6

Coupon d'abonnement

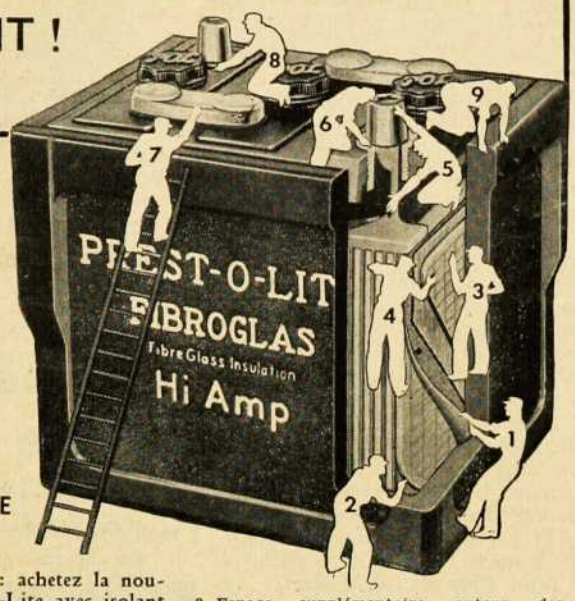
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q., Canada.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

PREST-O-LITE VOUS DONNE ENCORE PLUS POUR VOTRE ARGENT !



NOUVELLE protection FIBROGLAS qui donne plus de force et prolonge LA DURÉE DE VOTRE BATTERIE

Faites des économies : achetez la nouvelle batterie Prest-O-Lite avec isolant Fibroglas. Cette merveilleuse feuille récemment découverte empêche l'usure — maintient solidement les unités actives — double pratiquement le service de votre batterie. Notez ces neuf arguments de long service :

1. Isolant Fibroglas.
2. Coins des plaques arrondis pour ne pas couper les séparateurs.
3. Oxyde Prest-O-Lite, plus puissant et plus durable.
4. Plaques empâtées à la machine, toutes exactement du même modèle.
5. Montants d'une seule pièce, et forts.
6. Montants étanches.
7. Coulisses courtes, ce qui permet une plus grande force motrice.
8. Espace supplémentaire autour des faussets.
9. Boîte solide à l'épreuve des acides.

Seules les Batteries Prest-O-Lite possèdent ces neuf avantages ! Exigez la Prest-O-Lite Fibroglas, pour obtenir la pleine valeur de votre argent !

Prest-O-Lite Storage Battery

PREST-O-LITE STORAGE BATTERY COMPANY LIMITED

Toronto Winnipeg Montréal Vancouver

LE PREMIER CHEVAL AU CANADA fut débarqué à Québec le 25 juin 1647. C'était un cadeau de la Compagnie des Habitants à Charles Huault de Montmagny, deuxième gouverneur de la colonie. La monture de M. de Montmagny fut pendant longtemps la seule de son espèce au Canada. Ce n'est que le 16 juillet 1665 que le roi Louis XIV envoya d'autres chevaux, au nombre de douze, puis un autre contingent de même nombre en 1667. Mais le "cheval canadien" date de 1670, lorsque le roi donna au Canada un étalon et douze juments, dont les descendants rendent tant de services dans nos campagnes.

LE PREMIER GENIÈVRE A TOUJOURS ÉTÉ LE

GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande
Maison fondée en 1695

40 onces $2.80 — 26 onces $2.00 — 10 onces 90¢

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

En vente dans tous les dépôts de journaux 10 cents

— Tenez, avec vos pourquoi, vous me faites bouillir. Regardez l'horloge, ajouta-t-elle, montrant une grande horloge à gaine en chêne sculpté d'un style Louis XVI, dont le cadran marquait midi moins cinq minutes.

— Eh bien ? fit François.

— Mais midi va sonner; vous savez bien que monsieur veut toujours être servi à midi juste. Il est exact, le cher homme . . . il n'est pas comme vous qui n'en finissez jamais.

François souriait tranquillement; il prenait un malin plaisir à voir dame Eglantine se mettre un peu en colère, sauf à supporter les plus grosses fatigues pour lui épargner une peine.

Eglantine continua :

— Moi, je vais être prête dans une minute; mon déjeuner est cuit à point; mais vous, monsieur François, monsieur saint Lambin, je suis sûre que votre service n'est pas fait.

— Je vous demande bien pardon, madame Eglantine, répondit François, qui ne méritait pas le reproche de lambinerie dont la grondeuse cuisinière le gratifiait, le couvert est mis, le fauteuil de monsieur à sa place, son coussin sous la table et sa serviette sur son assiette.

— Avez-vous mis les deux verres ?

— Oui, madame Eglantine, je les ai mis.

— C'est bien, mais ce n'est pas tout : voyez le panier à bouteilles, toutes sont vides, il faut descendre à la cave.

— En effet, dit François, prenant le panier, il n'y a plus de vin; je vais à la cave, madame Eglantine.

— Toutes les femmes aiment le vin blanc, monsieur François; mais vous l'aimez bien autant que moi.

— Je l'avoue sans honte, madame Eglantine.

— Eh bien, c'est parce que nous l'aimons tous les deux que monsieur nous a dit : « Mes enfants, tous les dimanches et jours de fêtes vous boirez ensemble une bouteille de Graves à ma santé. »

— Ce que nous ne manquons pas de faire, madame Eglantine, répliqua François en riant.

Et il descendit à la cave.

— Quel brave garçon, se dit Eglantine en le voyant partir; mais c'est égal il a besoin d'être poussé . . . C'est loyal, c'est honnête, c'est dévoué, ça a du cœur . . . Ah ! monsieur peut se vanter d'avoir de bons serviteurs !

On voit que Mme Eglantine ne s'écorchait pas et ne pêchait point par excès de modestie; mais elle avait raison, elle et François étaient des modèles.

Soudain, François remonta précipitamment, comme s'il eût eu le feu derrière les talons. Sans entrer dans la cuisine, il se précipita dans la salle à manger où le vieux médecin venait d'arriver et s'apprêtait à se mettre à table.

Mimi sonnait.

François avait l'air effacé.

— Ah! monsieur, fit-il ah ! monsieur !

Et il se laissa tomber sur une chaise.

— Eh bien, quoi donc ? fit le docteur à la vue de son domestique pâle, défait et tout tremblant.

— Ah ! monsieur, ah ! monsieur ! répéta François d'une voix haletante.

— Allons, mon ami, respirez, remettez-vous et faites-moi connaître la cause de votre affolement. A votre air, François, on dirait que vous avez peur.

— Non monsieur, non, ce n'est pas la peur; monsieur sait bien que je ne suis pas poltron, mais si vous saviez . . .

— Je saurai quand vous m'aurez dit de quoi il s'agit.

— Je viens de la cave, monsieur.

— N'y auriez-vous plus trouvé de vin ? fit M. Maugars en souriant.

— J'y ai trouvé, je ne sais pas ce que j'y ai trouvé . . . non, je ne sais pas ce qu'il y a dans la cave.

— Expliquez-vous donc, François, je ne comprends absolument rien à vos paroles.

— Eh bien, monsieur, j'ai entendu dans la cave des cris, des gémissements.

— Et voilà ce qui vous a mis dans cet état ?

— Ah ! monsieur, si vous aviez entendu comme moi !

— Je me serais rendu compte de la cause du bruit et ne me serais point effrayé comme vous; car, quoi que vous en disiez, vous êtes effrayé. Mon pauvre François, ajouta le docteur en riant, c'est un chat ou une chatte qui vous a fait peur.

— Non, non, monsieur, c'est une voix humaine qui a poussé les cris et les gémissements que j'ai entendus. La voix était sourde et semblait sortir de dessous terre.

— Ne savez-vous pas que le chat a parfois des miaulements qui imitent parfaitement la voix humaine ?

— Si monsieur, mais le chat ne parle pas, et j'ai distinctement entendu ces mots : A moi, à moi ! Au secours !

— Voyons, François, êtes-vous bien sûr ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je vais descendre avec vous dans la cave. Y avez-vous de la lumière ?

— Elle s'est éteinte.

— Alors, allumez une autre bougie.

Le domestique, qui s'était à peu près remis de son émotion, alluma une bougie, prit le chandelier, et tous deux écoutèrent.

— Je n'entends rien et ne vois rien, dit le docteur.

— Ni moi, monsieur; pourtant, je vous assure . . .

— Vous avez cru entendre, mon ami, je vous le répète, ce ne peut être qu'un chat . . .

A ce moment, une plainte sourde arriva à leurs oreilles.

M. Maugars avait tressailli.

— Jai entendu, répondit-il, parlant aussi à voix basse.

Il y eut un nouveau gémissement, qui fut suivi de ces cris :

— A moi ! à moi !

A son tour, le docteur était devenu très pâle.

— Eh bien, monsieur, me suis-je trompé ? demanda François.

— Non, vous ne vous êtes pas trompé; il y a auprès de nous un malheureux en danger de mort, qui appelle désespérément à son secours.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien la voix d'un être humain, voix pleine d'angoisses, voix de désespéré. Les deux hommes étaient profondément émus.

— On dirait qu'il est en terre, sous nos pieds.

— On le dirait et je le croirais si, sous celle où nous sommes, il existait une autre cave; il nous semble que les cris et les gémissements sortent de terre, mais ils peuvent nous arriver à travers le mur.

— Peut-être existe-t-elle, François, donnez-moi votre lumière, rallumez votre bougie, qui s'est éteinte, et examinons ces murs.

Le maître et le domestique, ayant chacun une lumière, se mirent en devoir d'inspecter la muraille.

M. Maugars eut bientôt découvert un endroit du mur qui tranchait sur le reste de la maçonnerie, et il remarqua qu'il y avait eu là un trou. Les pierres n'étaient pas de la même nature que les autres, et, au lieu d'être solidement cimentées, elles étaient seulement scellées avec du mortier de chaux.

La ligne de l'ancienne ouverture, cintrée en haut, était d'autant mieux marquée que les pierres rapportées après coup s'étaient disjointes sur les bords, de sorte qu'il y avait alentour une fente où, par place, on pouvait faire passer la main.

Le docteur fut convaincu que les cris du malheureux qui appelait à son secours pénétraient dans la cave à travers cette fente.

Devant l'ancien trou, il y avait un casier mobile à bouteilles, qui fut bien vite changé de place.

Alors, sur l'ordre de son maître, François s'élança hors de la cave pour aller chercher des pioches.

En l'attendant, M. Maugars colla son oreille à l'endroit le plus large de la fente. Il entendit encore une plainte, mais beaucoup plus faible que les précédentes.

— Courage, cria-t-il, courage, on vient à vous ! . . .

Il attendit une réponse; mais il n'entendit plus ni cris ni gémissements.

François arriva avec les outils, et aussitôt les deux hommes attaquèrent le mur à grands coups de pioche.

Mme Eglantine, ignorant ce qui se passait et redoutant de voir son perdreau rôti à point se dessécher, finit par perdre patience.

— Monsieur François ! monsieur François ! cria-t-elle du haut de l'escalier de la cave.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répondit le docteur.

— Ah ! c'est vous, monsieur, qui êtes dans la cave ?

— Oui, et François aussi.

— Est-ce que monsieur ne pense pas à déjeuner ?

— Non, je n'y pense pas; nous avons autre chose à faire, François et moi.

— Votre déjeuner ne vaudra plus rien, monsieur, je vous en préviens, et ce ne sera pas ma faute.

— C'est bien c'est bien, si le déjeuner ne vaut rien, je le laisserai et je dînerai mieux ce soir. Maintenant Eglantine laissez nous et retournez à votre cuisine.

La cuisinière s'éloigna en murmurant :

— Ah ! çà, je voudrais bien savoir ce qu'ils sont en train de démolir en bas.

Après un quart d'heure de travail, M. Maugars et François arrivèrent à creuser un trou grand comme la chatière d'une toiture.

Le docteur prit une lumière, regarda et vit que derrière la porte du mur qu'il faisait tomber s'ouvrait un trou profond, creusé horizontalement. Cela ne l'étonna pas beaucoup, car, dès les premiers coups de pioche, il avait remarqué que le mur sonnait le creux, ce qui indiquait que, de l'autre côté, il existait un espace vide.

Les deux hommes n'entendaient plus rien, et le docteur se demandait avec anxiété si, arrivant trop tard au secours du malheureux, il n'allait pas se trouver en présence d'un cadavre.

François s'était remis à l'œuvre, et chaque nouveau coup de l'instrument de fer agrandissait la brèche. Derrière lui, le docteur, pour débarrasser la place, roulait les pierres au milieu de la cave.

Enfin la trouée se trouva suffisamment haute et large pour qu'on pût passer.

A son tour François regarda.

— Monsieur, c'est un homme ! s'écria-t-il; je le vois, il est étendu sur le sol, et il ne fait pas un mouvement.

— Vite, François, répondit M. Maugars, passez par le trou avec votre lumière, je vous suis.

François passa. Et, quand un instant après le vieillard entra dans le souterrain, il vit son domestique à genoux, penché sur un corps inerte, étendu sur le dos.

— Ah ! monsieur, dit François avec des larmes dans la voix, il est trop tard, c'est fini . . . Pendant que nous démolissions le mur, il a rendu le dernier soupir. Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! Et c'est un tout jeune homme ! . . . Voyez, monsieur le docteur, voyez comme il est pâle; il a encore les souffrances de l'agonie empreintes sur le visage, et l'on dirait que ses yeux, démesurément ouverts, sont hors de sa tête.

Sans rien dire, mais en proie à une émotion facile à comprendre, le vieux médecin s'agenouilla près du malheureux Lucien, l'examina et le toucha en plusieurs endroits du corps.

— Il est déjà glacé, dit François.

— Oui, mais ce froid n'est pas celui de la mort.

— Alors, monsieur, alors ?

— Il vit encore; je sens sous ma main les faibles battements de son cœur. Epuisé, à bout de forces, le malheureux jeune homme s'est évanoui. Qui sait s'il n'est pas là depuis plusieurs jours sans boire ni manger.

— Oh ! monsieur, c'est horrible à penser.

— Allons, François, dépêchons-nous de le sortir de ce trou où l'air lui manque.

— Ah ! monsieur vous le sauverez!

— J'essaierai, mon ami, mais je le crois bien malade.

Enfin nous allons faire ce que nous pourrons, et peut-être avec l'aide de Dieu . . .

Comme on doit bien le penser, ni M. Maugars, ni son domestique ne songèrent à examiner le passage souterrain; ils ne se demandèrent pas non plus comment le malheureux jeune homme se trouvait là, prêt à rendre l'âme. Cela devait venir à un autre moment.

Le docteur aida François à tirer Lucien du tombeau où il avait pu se croire englouti vivant; puis le domestique prit le corps inerte dans ses bras et, lentement, éclairé par son maître, grimpa l'escalier de la cave.

Pendant ce temps dame Eglantine était dans un état de surexcitation indicible. Pensez-donc, son déjeuner soigné avec tant de sollicitude était perdu ! C'était le déshonneur ! Toutefois elle ne songeait pas à imiter le grand Vatel, elle ne voulait rien se passer au travers du corps, mais elle enrageait.

A tout prendre, Eglantine aurait bien fait le sacrifice du déjeuner ce n'eût pas été la première fois; mais elle ignorait ce que son maître faisait à la cave avec François. Ne rien savoir quand on a l'habitude d'être instruite de tout, c'est dur pour une femme.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande ? répétait-elle en déplaçant et replaçant ses casseroles.

Vingt fois, n'y tenant plus, elle était sortie de sa cuisine un bougeoir à la main pour descendre à la cave et vingt fois elle était revenue sur ses pas, sachant bien que M. Maugars la recevrait fort mal. Mais la tentation devint si forte qu'elle y céda. Elle reprit son bougeoir et, résolument, se mit en devoir de descendre.

A ce moment elle entendit la voix de son maître :

— Prenez garde, François disait le docteur, prenez bien garde que le pied ne vous manque.

— Ne craignez rien, monsieur, d'ailleurs le fardeau n'est pas trop lourd.

Eglantine rentra précipitamment dans sa cuisine, éteignit la bougie et revint sur le seuil de l'escalier de la cave.

— Minsieur commença-t-elle, le déjeuner . . .

La voix lui manqua et elle resta pétrifiée à la vue de François portant le corps inanimé de Lucien.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, croyant voir un cadavre.

Et elle se mit à pousser des grands cris de terreur.

— Taisez-vous ! lui dit sévèrement le docteur.

— Mais, monsieur . . . balbutia-t-elle.

— Taisez-vous, vous dis-je; plus tard votre curiosité sera satisfaite. Mais je veux, vous entendez, je veux que personne ne sache ce qui se passe chez moi.

Lucien fut porté dans une chambre du premier étage, contiguë à celle du docteur. Là, François déposa son fardeau sur un canapé, puis, le moribond ayant été complètement déshabillé, les deux hommes le couchèrent dans le lit.

Le docteur avait tout de suite remarqué la blessure que Lucien avait à la tête. Il aurait pu l'attribuer à la chute que le jeune homme avait dû faire; mais le gonflement des veines du cou et l'empreinte des doigts nerveux de Rabiot sur la peau lui disaient que le malheureux avait failli être étranglé. Dès lors il pouvait admettre qu'on avait aussi tenté de l'assommer. Seulement il ne s'expliquait pas pourquoi le jeune homme avait autour du cou, sur la figure son gilet et sa chemise de nombreuses taches de noir de fumée.

Tout d'abord, le docteur fit pénétrer dans l'estomac du moribond la valeur d'un petit verre de vieux rhum.

Ensuite il lava soigneusement la plaie faite à la tête, pendant que François frictionnait la poitrine, le front et les tempes du jeune homme avec une pièce de flanelle mouillée d'un liquide spécial ayant en même temps la propriété de rétablir la circulation du sang et le fonctionnement des poumons.

Bientôt, en effet, les soins prodigués au mourant eurent le résultat espéré. Le docteur put sentir le pouls, compter les battements du cœur, et un petit miroir qu'il plaça devant la bouche de Lucien se couvrit, au bout d'un instant, d'une buée légère.

Le blessé respirait !

François ne se sentait pas de joie.

— Ah ! monsieur, je vous disais bien que nous le sauverions !

— Je l'espère, avec l'aide de Dieu.

Peu à peu, la chaleur revenait au corps. Déjà le visage n'avait plus la même pâleur cadavérique; une légère teinte de rose se montrait sur les pommettes des joues.

Enfin la respiration devint plus forte et plus régulière; le malade s'agita, puis, peu après, fit entendre un faible soupir et rouvrit les yeux.

Le malheureux revenait à la vie mais dans un tel état d'épuissement, que le docteur comprit qu'il ne pouvait pas avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Il a les yeux ouverts, se disait M. Maugars, mais la vue est troublé, il ne voit pas; il a complètement perdu toutes ses forces et, pour un temps plus ou moins long, il est privé de ses facultés mentales.

Cependant, voulant se rendre exactement compte de l'état d'insensibilité dans lequel se trouvait le malade il lui adressa cette question :

— Eh bien, mon ami, vous trouvez-vous mieux ?

Les prunelles de Lucien eurent un mouvement assez rapide, mais restèrent sans lueur.

— Il a entendu ma voix, pensa M Maugars; mais peut-être n'a-t-il pas compris.

D'ailleurs il lui est impossible de me répondre; la langue est momentanément paralysée.

(Lire la suite au prochain numéro)

Fumez
Black Cat
—elles ont meilleur goût!

Votre Enfant est-il Maigre et Faible ?

Les vitamines de l'huile de foie de morue, sous forme de pastilles recouvertes de sucre, tonifient et font engraisser les enfants.

En quelques jours seulement — plus vite que vous ne l'auriez jamais espéré —ces pastilles bien connues, créatrices de santé et de chair, appelées PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE McCOY feront du bien à tout enfant maigre, dont le poids est en-dessous de la normale. C'est surtout après la maladie et dans le cas de grande faiblesse que leur emploi est précieux.

Plus besoin de donner aux enfants de l'huile de foie de morue si répugnante —les PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE McCOY remplacent avantageusement ce remède bon mais d'odeur nauséabonde et qui dérange l'estomac. Un enfant très malade âgé de 9 ans, engraissa de 12 livres en 7 mois. Procurez-vous une boîte de ces pastilles, à seulement 60¢, chez n'importe quel bon pharmacien. 537

McCOY'S

LISEZ
LA REVUE POPULAIRE

VOUS aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

PROFITEZ de notre abonnement spécial :

$2.00 pour 2 ans
(24 numéros)

Au lieu de $1.50 par année

COUPON D'ABONNEMENT
D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

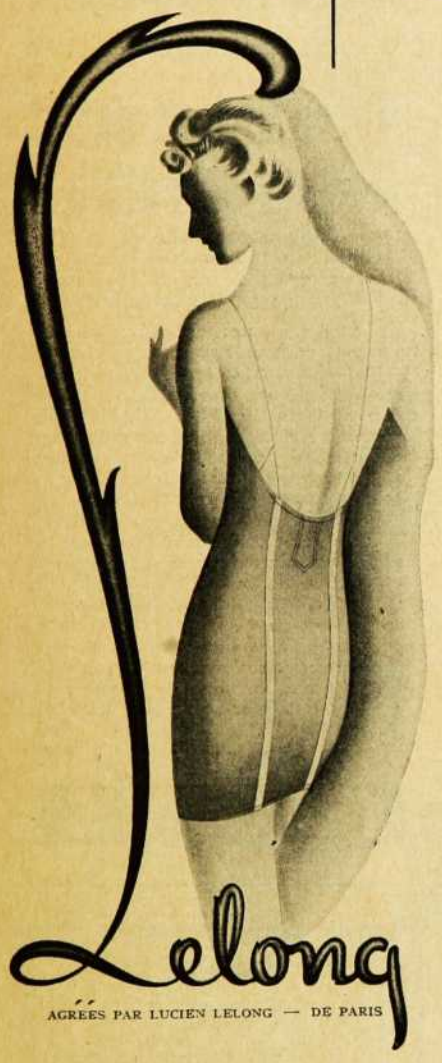
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

Différents . . . révolutionnaires!

LES NOUVEAUX CORSETS LIGNE



Lelong

AGRÉÉS PAR LUCIEN LELONG — DE PARIS

en "Fabric Boning"

approuvés et patronnés par Lucien Lelong, le fameux couturier parisien

• Le Ligne Lelong vous démontre d'un coup d'oeil que la rigidité des baleines ordinaires n'est pas essentielle au contrôle des formes. Le "Fabric Boning"—petites pièces minces d'un tissu élastique, moule la courbe du dos, contrôle comme une baleine d'acier, mais avec une souplesse agréable.

•

Manufacturé au Canada exclusivement par

LA COMPAGNIE LIMITÉE DOMINION CORSET • QUÉBEC, P.Q.

BREVET CANADIEN 372,227 LMF3

On ne s'ennuie pas au . . .

BAL DES ARTISTES

Par Germaine Plante*

POUR commencer, une assistance très brillante et nombreuse, puis . . .

C'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles,
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets,
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles,
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles,
Des fleurs à paver un palais !

(Victor Hugo.)

Et tous ces gens se pressaient dans les luxueux salons du Windsor, et toutes ces choses scintillaient, miroitaient, ondulaient dans le seul but de célébrer gaiement le premier bal annuel (du moins, le souhaitons-nous) de la Fédération des Artistes de la Radio* qui obtint tout le succès qu'on était en droit d'en espérer. Voyons plutôt . . . Plusieurs de nos meilleurs orchestres visitèrent tour à tour la salle de danse. Tout d'abord ce fut celle de Maurice Meerte ; ce chef d'orchestre, aussi gros que sa baguette, possède dans sa mince personne un dynamisme qu'il communique à tous ses musiciens, puis aux danseurs qui tournent bientôt aux sons de sa musique entraînante.

Evoluant parmi l'élégante assistance, j'aperçois Edouard Beaudry, l'un des principaux organisateurs du bal, causant avec un ami. Il ne semble pas se soucier (le cruel) des nombreux regards féminins qui l'observent avec attention ; c'est qu'il est tout à fait charmant, notre jeune auteur, dans son habit du soir qu'il porte avec un grand chic.

— Bonsoir, M. Beaudry . . . Vous ne semblez pas très occupé en ce moment.

— Non, pas en ce moment, mais je vais l'être tout à l'heure avec les attractions des divers cabarets dont je m'occupe . . . » Et un soupir éloquent ponctue sa phrase. Je le quitte en lui souhaitant bon courage, lorsque je me trouve en présence de notre artiste si populaire Albert Duquesne (dont *Le Samedi* a déjà publié l'entrevue). Des salutations cordiales s'échangent, et Albert Duquesne m'assure qu'il est satisfait de son article. Il est rejoint alors par Jean Clément qui me parle de la chanson qu'il a composée sur un poème d'Henry Deyglun, chanson qui sera éditée chez Edmond Archambault. Mais la voix d'Henri Poitras, maître de cérémonies, nous annonce les danseurs Janie et Paul dans un *Tango Parisien*. Ils sont très applaudis ainsi que dans leur second numéro intitulé *Fantaisie Orientale*. L'attraction terminée, je me mets à la recherche de Pierrette Alarie, lorsque je rencontre notre artiste national Fridolin qui, malgré la grande fatigue causée par les représentations de sa revue *Fridolinons 39*, avait tenu à venir saluer ses camarades. Il obtint un succès énorme avec son sketch (les malheurs de l'enfant dans lequel s'éveille l'homme), sketch tout assaisonné, vous le pensez bien, de son esprit inimitable. Je reprends mes pérégrinations à travers la foule et . . .

— Bonsoir, Mademoiselle !

Je me retourne, c'est Fred Barry qui, cordialement, me tend la main ; il a un air tout épanoui.

— Comment trouvez-vous ce bal, M. Barry ? lui demandai-je.

— Très réussi. C'est vraiment un succès.

Nous nous acheminons tous deux vers la salle de danse où Henri Poitras annonce Len Howard et son orchestre, puis la grande attraction du *Tic-Toc*, Jean Sablon. A ce nom, j'entends des voix féminines s'écrier derrière moi : « Comme il ressemble à Clark Gable ! » Je n'ose me prononcer à ce sujet, je laisse à d'autres le soin de décider. Jean Sablon est fin diseur, et des applaudissements nourris saluent chacune de ses chansons. Le numéro terminé, je rencontre Pierrette Alarie parlant avec Yves Bourassa. Elle est très jolie ce soir, notre petite chanteuse, dans une robe d'un satin changeant qui lui sied à ravir.

— Bonsoir, Pierrette. Enfin, je vous trouve.

— Moi aussi, je vous cherchais, mais il est presque impossible de se voir avec cette foule.

Alors, Louis Bédard, notre sympathique pianiste compositeur, vient saluer Pierrette Alarie, et j'ai le plaisir de causer un peu avec lui. Mais il nous quitte bientôt pour accompagner Muriel Millard qui vient chanter avec entrain un air de Charles Trenet. Puis la danse reprend et je m'éloigne, toujours en compagnie de Pierrette Alarie, lorsque je vois Rolland Bédard lequel, assis avec une charmante jeune fille, semble se reposer avec délices.

— Vous vous reposez un peu, à ce que je vois, M. Bédard ?

— Certainement, Mademoiselle, j'ai tellement dansé que je suis un peu fatigué.

Ce n'est pas ce que pense Guy Beaudry qui, en ce moment, danse avec souplesse au son de la musique entraînante de Raymond Denhez.

— Vous semblez bien vous amuser, lui jetai-je en passant.

— Certainement, Mademoiselle, je m'amuse beaucoup, me répond-il avec enthousiasme.

Puis le silence revient et Jean Clément, de sa voix merveilleuse, apporte une note sentimentale avec deux des chansons qui l'ont rendu le plus populaire. Toujours à la recherche de nos célébrités artistiques, je distingue dans l'assistance : Paulette Mauve, Marthe Thiéry, Mimi D'Estée, Yves Bourassa, Albert Cloutier, Alain Gravel, Ferdinand Biondi, Guy Berry, Ovila Légaré, Thérèse Gagnon, Jean Forget, Germaine Janelle et une foule d'autres.

Enfin, nous nous dirigeons, Pierrette Alarie et moi, à la chambre des artistes, où se trouve une joyeuse compagnie en train de savourer les airs mélodieux chantés si finement par le *Quatuor Alouette*. Nous allons vers Mme Léo Lesieur qui nous accueille très aimablement. Mme Lesieur est une jeune femme très distinguée, d'un charme exquis. Mais que dire de Léo Lesieur, ce délicat compositeur, cet organiste parfait, dont j'espère, chers lecteurs et lectrices, vous entretenir bientôt. Il y eut bien d'autres attractions que je ne peux énumérer ici, faute d'espace. En résumé, ce fut une soirée magnifique, et l'on ne peut que souhaiter longue vie à cette heureuse initiative de l'Union des Artistes. Si donc, comme nous l'espérons, ce bal artistique revient chaque année, nous aurons là une très belle occasion, non seulement de nous récréer, mais aussi de témoigner à nos artistes notre gratitude pour toutes les heures agréables qu'ils nous font passer.

* En guise de chronique radiophonique, notre collaboratrice s'est amusée à relater un bal d'artiste, tenu il y a quelque temps à Montréal où elle a vu, réunis pour un soir, tous les artistes de la radio dont elle vous raconte chaque semaine la vie.

NE SOUFFREZ PLUS,

Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont grâce à lui, victorieusement combattu les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU:
Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 Place d'Armes
5941 Avenue Delorimier
Montréal, P. Q.

ENRAYEZ les élancements douloureux de la

NÉVRALGIE

Êtes-vous affligés de névralgie? Passez-vous la journée et la nuit blanche à souffrir le martyr, démoralisés par ces douleurs aigues? Ne souffrez pas plus longtemps. Le Mentholatum soulage rapidement. En effet, ce fameux remède de famille a soulagé des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde entier. Votre médecin vous en vantera les qualités curatives. Procurez-vous donc, dès aujourd'hui, un tube ou un pot de Mentholatum à 30 cents, appliquez-en sur la surface affectée et massez doucement. *Soulagement assuré ou argent remis.*

AS

Le Samedi 10c
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

COUPON D'ABONNEMENT

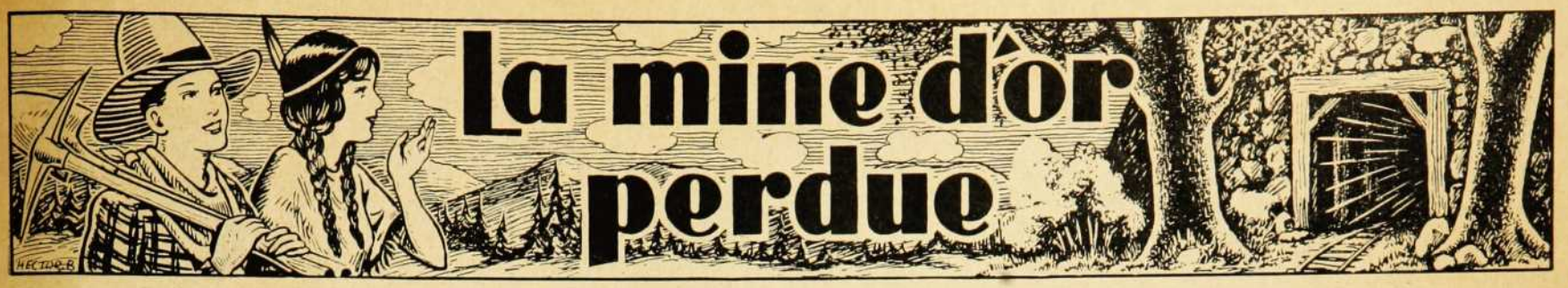
Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (États-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



DEUXIEME EPISODE

1 — Robert, la jolie indienne Fleur-des-bois, et un ami, M. Gagnon, sont enfermés dans un temple.

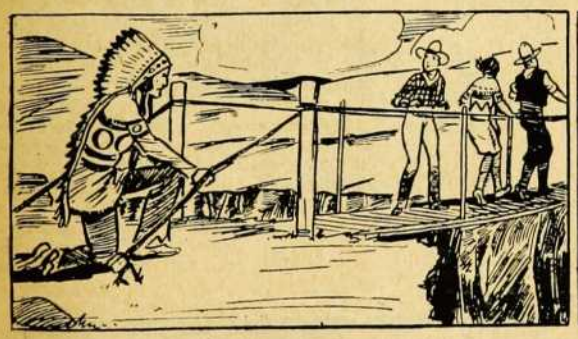
2 — Ils y ont pénétré par un couloir secret. Ce temple perdu contient d'immenses richesses.

3 — Les trois cherchent maintenant un moyen de sortir afin de faire part de leur riche trouvaille.

4 — Ils parviennent à découvrir une brèche, grâce à un courant d'air. Ils se mettent en route.

5 — Après avoir marché longtemps dans la nuit d'un souterrain, ils se retrouvent en plein soleil.

6 — Un large précipice s'offre à leurs yeux. Ils le franchiront sur une passerelle. Ils s'y engagent.

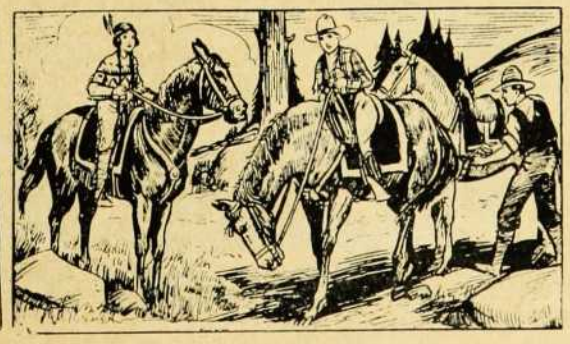


7 — Ils n'ont pas vu qu'un sauvage les a suivis et qu'il s'apprête à couper les attaches du pont.

8 — La passerelle tombe. Fleur-des-Bois et M. Gagnon ont eu juste le temps de sauter à terre.

9 — Quant à Robert, il est sauvé grâce à une corniche sur laquelle il a pu se laisser glisser.

10 — M. Gagnon entreprend avec une corde, le sauvetage de son ami, travail long et périlleux.



11 — Après de nombreux efforts, Robert remonte sain et sauf. Nos amis se hâtent de fuir à cheval.

12 — Il leur faut suivre un sentier étroit. A un tournant, un lasso s'abat sur Fleur-des-Bois . . .

(A suivre dans le prochain numéro)

TROISIEME EPISODE

1 — Gaston fait maintenant partie d'une troupe de cinéma. Il vient dire bonsoir à la petit Rita.

2 — A peine est-il couché qu'il entend les jappements de son chien. Qu'est-ce qui se passe ? . . .

3 — Il regarde par la fenêtre. Il aperçoit des ombres et veut se rendre compte sur-le-champ.

4 — Sans faire de bruit, il sort de la maison, et bien qu'en pyjama, il s'avance dans la nuit.

5 — Il ne va pas loin car il se sent tout à coup saisir. De toutes ses forces il appelle au secours.

6 — On l'emporte vers une cabane délabrée. L'enlèvement est l'œuvre de camarades jaloux.

7 — Ils lui disent qu'ils le font prisonnier pour lui donner une leçon. Gaston se moque d'eux.

8 — Il explore la baraque où on l'a enfermé. Ah ! voici un trou dans le toit. Ça peut servir.

9 — Son idée est de s'enfuir. Il ne perd pas de temps. Il grimpe sur une poutre vermoulue . . .

(A suivre dans le prochain numéro)

CINQUANTE-SIXIEME EPISODE

1 — Poursuivie par les guerriers de Matawa, la troupe de l'ingénieur Stevens cherche un abri.

2 — Huguette, la jolie reine de la forêt, guide les hommes vers une caverne connue seulement d'elle.

3 — A maintes reprises, ils ont failli dégringoler au bas d'un précipice dont ils suivent le bord.

4 — Enfin voici la grotte. Chacun pousse un soupir de soulagement. On prend un repos mérité.

5 — Huguette les fait s'avancer plus avant au cas où les ennemis trouveraient l'endroit.

6 — Chacun tient en main une torche car il faut s'éclairer pour bien marcher dans le souterrain.

7 — Au bout d'un long temps, on parvient à un tronc d'arbre, jeté sur une rivière en guise de pont.

8 — Huguette s'y engage la première. La suivent le nègre, M. Stevens et le reste de la troupe.

9 — George est le dernier. Rendu au milieu du tronc d'arbre, il fait un faux pas, glisse et tombe.

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est l'heure . . .

— Je t'aime toujours ! Je t'aime toujours ! Et maintenant, es-tu contente ?

— Attention à vous autres, fumez pas près des caisses de dynamite !

— Pourquoi ça ? demandèrent Pit et Pat tout effarés.

— Vous vous souvenez donc pas que l'année dernière la même imprudence a fait sauter la dynamite et mis dix hommes en morceaux ?

— Bah ! dit Pit rassuré, y a pas de danger qu'il arrive la même chose aujourd'hui . . . d'abord on n'est que trois ici . . .

A une réunion de mariage, le bébé d'une invitée fit un tel tapage que tout le monde en était énervé. L'une des jeunes personnes présentes en fit la remarque à sa voisine.

— Quelle nuisance, dit-elle, que ces bébés à un mariage !

— Je suis de votre avis, répondit la voisine, quand je me marierai moi-même, sur les cartes d'invitation je ferai imprimer ceci : *Nous ne voulons pas de bébés.*

— En tout cas, dit quelqu'un, s'il fait froid et mauvais temps aujourd'hui, nous pouvons nous dire que cette journée-là nous rapproche quand même du printemps.

— Oui, grogna son ami le pessimiste, et elle nous rapproche aussi d'un jour de l'hiver prochain.

•

« Chère Clara, écrivit le jeune homme, pardonnez-moi si je suis oublieux . . . Je vous ai demandé en mariage hier soir et je ne rappelle plus si vous m'avez dit *oui* ou *non* . . . »

« Cher Pitou, répondit la jeune fille, je suis contente d'avoir reçu votre lettre. Je savais que j'avais dit *non* à quelqu'un l'autre soir, mais je ne me souvenais plus au juste à qui. »

•

Les deux vieux amis venaient de passer une bonne semaine ensemble. Le matin de son départ, celui qui avait été invité remarqua :

— C'est une jolie maison de campagne que tu as achetée là, mais c'est dommage que ça manque un peu de verdure autour.

— Oh, répondit l'autre, c'est parce que les arbres sont encore tout jeunes, mais j'espère qu'ils seront poussés à une bonne hauteur la prochaine fois que tu reviendras.

— Je prendrai les mesures qu'il faudra, déclara le juge d'un air sévère, mais les jeux d'argent et les paris cesseront dans le district soumis à ma juridiction !

— Hein ! répliqua son ami l'avocat, je vous parie cinq dollars que vous n'y réussirez pas !

— Je tiens le pari, rétorqua le juge, voilà mes 5 dollars, sortez les vôtres.

•

Un étudiant qui avait une bonne grosse bedaine passait un examen et il s'en tirait plutôt péniblement. A la fin, le professeur impatienté lui dit :

— Jeune homme, vous êtes beaucoup plus gros que savant !

— C'est vrai, professeur, répondit l'étudiant, masi cela tient à deux choses : c'est vous qui m'instruisez et c'est moi qui me nourris.

•

Ils étaient tous deux assis dans le salon ; lui, semblait un peu nerveux et elle pas mal « tannée » de sa présence. Finalement il dit :

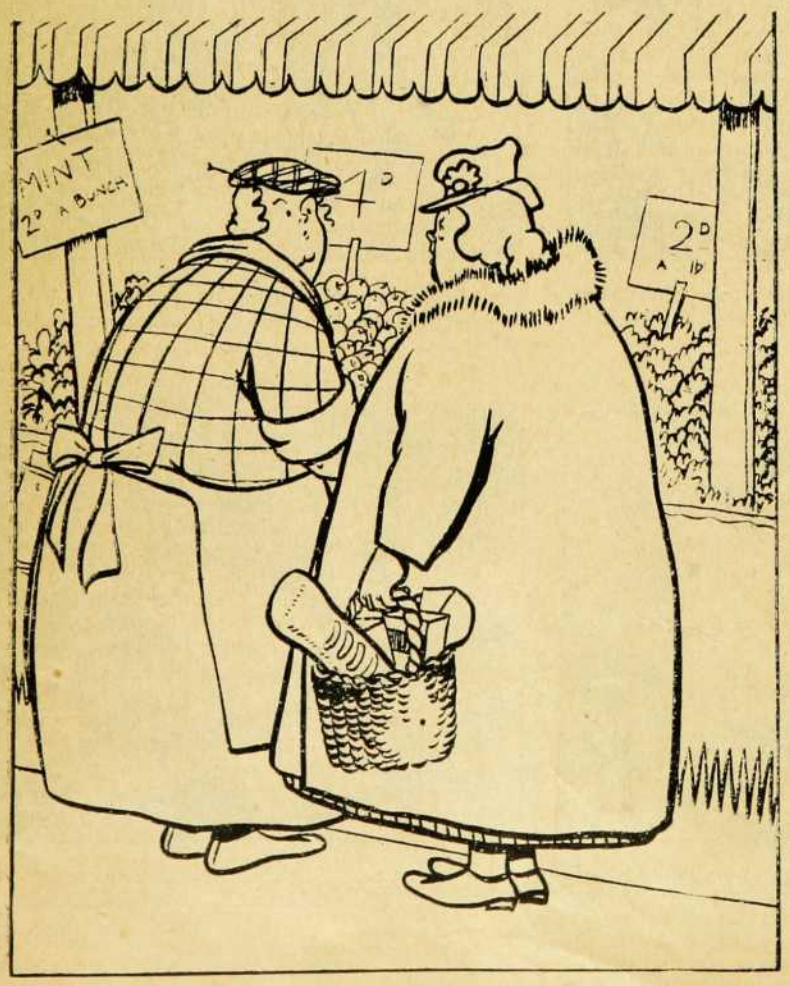
— Quelle belle soirée et comme une promenade serait agréable !

— Vraiment, répondit-elle, vous aimez vous promener ?

— Enormément, affirma-t-il.

— Eh bien alors, reprit-elle, pourquoi donc n'y allez-vous pas ?

— Votre femme veut vous embrasser au téléphone.
— J'suis pressé ; prenez le message et vous me le donnerez tantôt.



— M'ame Chose, les journaux disent que les tailles minces ne seront plus à la mode, c't'année !

— Quoi ! s'écria le directeur de théâtre, vous êtes supposé mourir dant cet acte-là et ça vous fait rire comme un fou !

— Certainement, répliqua l'acteur, pour le salaire que vous me payez, croyez-vous qu'il n'est pas permis d'être content de mourir ?

•

— Chérie, dit M. Bonnepâte, que ferais-tu si je venais à mourir ?

Un pleur mouilla les jolis yeux de la jeune épouse.

— Cher, répondit-elle, je serais complètement désespérée . . . jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de bon et d'affectueux, enfin un autre homme de ton genre.

•

— Vois-tu cette femme-là ? Eh bien c'est à elle que je dois d'avoir conservé ma fortune.

— Comment cela ?

— Elle a refusé de m'épouser.

•

— Je voudrais être une autruche ! s'écria le mari qui ne parvenait pas à manger les gâteaux faits par sa femme.

— Je le voudrais aussi, répondit-elle, je pourrais alors t'arracher quelques plumes pour regarnir mon chapeau qui en a tant besoin !

Elle — Pauvre ami, ça me fait de la peine, mais je vous refuserai encore cette fois-ci !

Lui — Alors, c'est positivement la dernière fois que je vous ai demandée en mariage.

Elle — Oh ! alors, c'est différent, pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt ?

•

— Voyons, monsieur Sacdor, vous êtes riche, donnez-moi votre contribution pour envoyer un missionnaire aux cannibales ?

— Non, c'est pas dans mes idées ça ; d'abord, je suis moi-même végétarien ; tout ce que je pourrai faire, ça sera d'envoyer des légumes à vos sauvages . . .

•

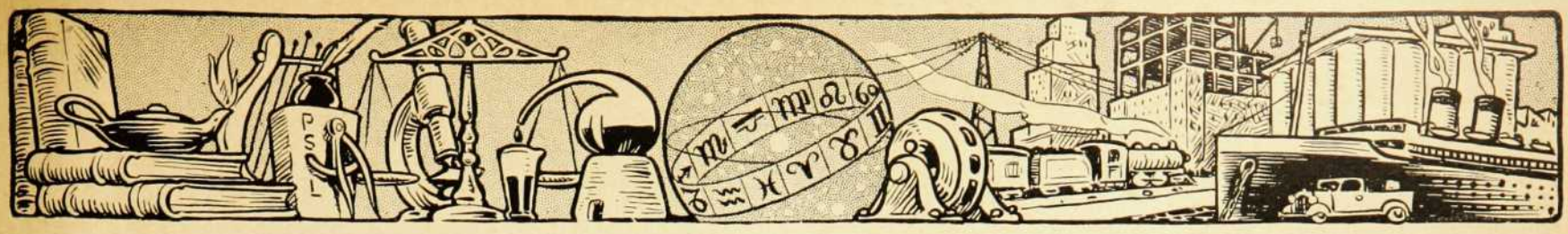
La petite Titine — Papa, quelle est la différence entre la fermeté et l'obstination ?

Le papa — C'est une simple question de sexe, mon enfant.

•

La petite Clara — Maman, raconte-moi une histoire de fées.

La maman (après un coup d'œil à l'horloge) — Attends quelques minutes encore et quand ton papa va rentrer il nous en racontera une à tous deux pour expliquer son retard.



LES DIX COMMANDEMENTS SUEDOIS

1. — L'air frais, jour et nuit, condition nécessaire à la santé, est le meilleur préservatif contre la maladie des poumons.

2. — Le mouvement est la vie. Faire tous les jours de l'exercice au grand air en travaillant et en se promenant, c'est le contrepoids du travail sédentaire.

3. — Boire et manger modérément et simplement. Celui qui préfère à l'alcool l'eau, le lait et les fruits raffermit sa santé et augmente ses capacités de travail et de bonheur.

4. — Les soins intelligents de la peau : s'endurcir contre le froid par des lavages d'eau glacée quotidiens, et prendre, une fois par semaine, un bain chaud en toute saison. On peut ainsi entretenir sa santé et se préserver des refroidissements.

5. — Les vêtements ne doivent être ni trop chauds ni trop justes.

6. — L'habitation doit être exposée au soleil, sèche, spacieuse, propre, claire, agréable et confortable.

7. — Une propreté rigoureuse en toutes choses : l'air, la nourriture, l'eau, le pain, le linge, les vêtements, la maison, tout doit être propre, le moral aussi, c'est le meilleur préservatif contre le choléra, le typhus et toutes les maladies contagieuses.

8. — Le travail régulier et intensif est le meilleur préservatif contre les maladies de l'esprit et du corps ; c'est la consolation dans le malheur et le bonheur de la vie.

9. — L'homme ne trouve pas le repos et la distraction après le travail dans des fêtes bruyantes. Les nuits sont faites pour dormir. Les heures de loisir et les fêtes doivent être données à la famille et aux satisfactions spirituelles.

10. — La première condition d'une bonne santé est une vie fécondée par le travail et ennoblie par de bonnes actions et des joies saines. Le désir d'être un bon membre de sa famille, un bon travailleur dans sa sphère, un bon citoyen dans sa patrie, donne à la vie un prix inestimable.

•

D'après une évaluation officielle du Ministère de l'agriculture de l'Argentine, l'étendue plantée en maïs (blé-d'Inde) serait de 13,343,000 acres pour la saison 1938-39, en diminution de 12.9 pour cent sur celle de la saison de 1937-38 ; de 20 pour cent sur la moyenne quinquennale et de 12.3 pour cent sur la moyenne décennale.

•

Une évaluation préliminaire, met la production des laines au Canada en 1938 à 18,915,000 livres contre 18,957,000 livres en 1937, et contre 18,940,000 livres en 1936. La population ovine du Canada en 1938 était estimée à 3,415,000 têtes contre 3,342,000 en 1937, et 3,329,000 en 1936. Pendant la saison 1928-29 les importations de laine au Canada se sont chiffrées par 5,100 ballots de laine venant de l'Australie, et 2,700,000 livres de la Nouvelle-Zélande, et 1,200,000 livres réexportées du Royaume-Uni.

•

Une nouvelle secte, dit l'*Ami du Peuple*, vient de se fonder à Kharbine : celle des gens qui ne mangent pas ; bien entendu, des gens qui ne mangent pas volontairement, par goût ou par hygiène, ou même par snobisme.

C'est un Autrichien nommé Korpitch qui est l'animateur de cette originale association nouvelle. Korpitch et sa femme suivent depuis deux ans un régime particulièrement sévère au point de vue nutritif : ils ne mangent que de temps à autre, ou plutôt de loin en loin, et très peu. Quant à boire, leur régime est très simple : ils ne boivent pas et restent des semaines entières sans absorber une goutte de liquide, même en temps caniculaire.

Plusieurs médecins les ont visités : Korpitch et sa femme se portent très bien.

« Autrefois, nous mangions régulièrement une fois ou deux par jour, et nous étions toujours indisposés. Aujourd'hui, nous ne mangeons guère qu'une fois tous les trois ou quatre jours — et très légèrement — et nous nous portons à merveille. »

C'est la raison pour laquelle Korpitch, qui est un bon philanthrope, a fondé la société des « jeûneurs volontaires ».

Notes Encyclopédiques

La découverte d'une race de pygmées au centre de l'Afrique, dans les vastes forêts du Congo belge, fit beaucoup de bruit en son temps. Celle du professeur Thilémus, de l'Université de Breslau, mériterait d'en faire autant. En étudiant soigneusement les squelettes d'hommes nains découverts en Silésie, au cours de fouilles archéologiques, et en les comparant à d'autres ossements précédemment trouvés dans la vallée du Rhin, l'illustre savant est arrivé à cette conclusion que l'Europe Centrale fut jadis peuplée par une nombreuse et robuste race de nains à cheveux noirs. Ces nains peuplèrent l'Europe dès la plus haute antiquité, ou, pour parler plus exactement, dès la période néolithique ; on les trouve encore fort nombreux pendant l'âge du bronze. Ils formaient encore, en Silésie, de puissantes communautés au moment de l'Empire romain, et longtemps après, pendant l'invasion des Slaves, qui les anéantirent après une lutte séculaire.

•

Quand le paquebot « Normandie » eut effectué sa centième traversée de l'Atlantique, voici ce que cette petite phrase représente :

« Normandie » a parcouru 330,000 milles, c'est-à-dire quinze fois le tour de la terre.

Il a transporté 100,000 passagers, c'est-à-dire, la population d'une ville.

On a consommé à son bord : 730,000 tonnes de viande, représentant 12,000 têtes de bétail abattues ; 430,000 volailles ; 710 tonnes de poissons ; 1,675 tonnes de légumes ; 3,270,000 œufs ; 520 tonnes de farine.

Les machines, elles aussi, se nourrissent : « Normandie » a brulé 500,000 tonnes de mazout.

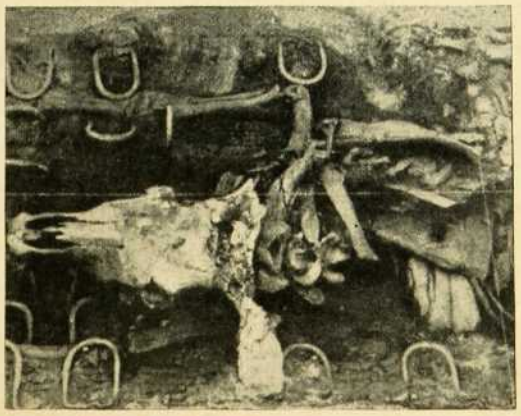
Chapitre de la boisson : on a vidé 50,000 bouteilles de vins fins, 70,000 de liqueurs, 580 000 de vins de table, 650,000 de vins d'équipage, 120.000 d'eaux minérales et 740,000 de bière ou limonade.

•

L'impératrice Anne de Russie ayant cru avoir à se plaindre d'un nommé Galitzine, en 1740, lui ordonna d'épouser la femme la plus laide de tout le pays qu'on choisit à son intention ; on fit assister à ce mariage, toujours par ordre de l'impératrice, tous les bossus, boiteux, nains et autres êtres de ce genre qu'on put trouver. Galitzine dut tout de même prendre assez bien la chose puisqu'il eut sept couples de jumeaux de ce curieux mariage.

•

Tous les produits de la ferme et toutes les autres marchandises allant du Canada au Chili, Amérique du Sud, doivent être accompagnés d'un certificat d'origine, signé par un fonctionnaire dûment autorisé de la chambre de commerce ou d'une autre organisation de ce genre, et légalisé par le consul du Chili au Canada. Le droit consulaire est de $7.85 quelle que soit la valeur des marchandises ou le mode de transport. Les consulats du Chili au Canada se trouvent à Montréal, Toronto et Vancouver.



Le squelette d'une vache sacrée, découvert en Egypte par des archéologues. Cette vache a connu, il y a trois ou quatre mille ans, d'autres honneurs que celles d'aujourd'hui que l'on destine simplement à la marmite.

Si jamais vous allez faire du tourisme à Ceylan, ayez surtout bien soin d'avoir une attitude respectueuse en présence des Bouddhas que l'on rencontre un peu partout dans l'île... Récemment, en effet, un touriste avait cru pouvoir se faire photographier assis sur la statue révérée du Bouddha d'Anuradhapura... Sacrilège !... Notre Européeen fut arrêté, jeté en prison, traîné devant les tribunaux et condamné... Et un incident grave surgit de ce fait entre l'Administration cingalaise et la Communauté bouddhiste... Vous êtes prévenus !...

•

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, le succès des Quintuplées ne se dément pas avec le temps. Actuellement, elles reçoivent en moyenne 3,000 visiteurs par jour en semaine et 8,000 les samedi et dimanche. Ce succès a fait la fortune de leur petite ville natale, Callander. Celle-ci comptait, il y a cinq ans, une modeste auberge, huit cents chômeurs et un grand nombre de contribuables en retard avec le fisc. Aujourd'hui les impôts rentrent à merveille, il n'y a plus de chômeurs et le palace de Callander compte quinze cents chambres toujours occupées. Et là où le terrain valait autrefois un dollar la verge carrée, il en vaut maintenant vingt-cinq. Les époux Dionne peuvent dire que le Ciel a béni leur union.

•

Vous pensez peut-être que le mot « omnibus », déjà un peu désuet, venait du latin et signifiait, fort opportunément : « pour tous » ? Dans son livre, « La France, pays du tourisme », M. O. Pernikoff attribue à ce vocable une autre origine. En 1826, à Nantes, un certain M. Omnès installa un établissement de bains chauds aux portes de la ville et utilisa, pour transporter sa clientèle, une sorte de char à bancs qui faisait la navette entre ses bains et le centre de la ville. « C'est ce char à bancs qui fut baptisé, par dérivation du nom, « omnibus ». Un des amis de M. Omnès, M. Baudry, entrepreneur de transports, vint deux ans après de Nantes à Paris exploiter une concession de transports publics et adopta cette appellation originale pour désigner les nouvelles voitures mises à la disposition du public. Les « omnibus », sous l'impitoyable poussée du progrès, ont disparu.

•

Il y a quelques années, après une enquête faite à Aberdeen, Angleterre, une fabrique de conserves de cette ville qui exporte de la viande de bœuf, fut accusée d'avoir employée la chair de requin, après l'avoir purifiée de son odeur de poisson grâce à un procédé inventé en Suède. Ces requins, pêchés un peu partout et rapportés en Angleterre dans de la saumure, auraient été ainsi « baptisés » bœufs, et vendus et consommés pour tels, après avoir été cuisinés et proprement répartis dans de jolies boîtes de fer-blanc ! Faut-il s'en plaindre ? La chair de requin, débarrassée de son odeur musquée, n'est ni désagréable ni malsaine. Mais, généralement, on aime savoir ce que l'on mange.

•

Il est permis d'ignorer que nos pères, avant les croisades, n'avaient pas de chats domestiques. On le croirait difficilement à voir ce « nouveau venu » prendre ses aises avec plus d'impertinence que le chien, cet antique serviteur de l'homme. Le chat, originaire de Perse, passa en Arabie, puis en Egypte, d'où il se répandit bientôt dans l'Europe occidentale. Mais, à défaut du chat, nos ancêtres avaient dans le furet un précieux compagnon qui purgeait de souris et de rats leurs logis. Dans la Grèce antique, chaque maison avait sa martre à ventre blanc. En Espagne, au moment de l'invasion des Maures, l'usage des furets était encore d'usage courant. L'histoire se répète donc, à l'encontre de l'axiome admis. Car les planteurs de la Jamaïque, en introduisant sur leurs propriétés des « mongooses » (belettes d'Egypte) pour protéger les cannes à sucre contre les rats, n'ont fait que revenir à une coutume antique, puisque ce petit carnivore est proche cousin du furet.

•

Le produit total de toutes les usines électriques du Canada s'est élevé à 25,994,238 kilowatts pour l'année 1938.

Fascination pour la Jeunesse de tous les âges

LAISSEZ-VOUS devenir la victime . . . nous voulons dire de la fascination que vous éprouverez quand vous pénétrerez dans le De Soto de 1939 . . . Les têtes se tourneront vers vous quand vous passerez . . . les gens arrêteront et seront pris d'admiration quand vous serez stationné.

Cette sensation intime . . . vous l'aurez avec un De Soto ! Voyez ces phares insérés dans les ailes . . . ils annoncent la pleine largeur de votre auto aux automobilistes qui viennent à l'encontre. La malle scientifiquement profilée est 27% plus spacieuse que celle de l'an dernier.

Le pare-brise étant plus large et les fenêtres plus grandes, la visibilité est beaucoup meilleure . . . la conduite plus sûre. La carrosserie de De Soto étant plus large de quatre pouces à l'avant, trois personnes peuvent s'asseoir sans se tasser.

L'embrayage Handy-Control n'est plus sur le plancher, mais bien dans la colonne de direction . . . le compartiment avant est libre de tous obstacles . . . Le compte-tours "Signal Sécurité" vous sert d'avertisseur contre une vitesse trop grande pendant la nuit.

Tout agent Dodge-De Soto se fera un plaisir de mettre un De Soto à votre disposition en vue d'un essai personnel. Pourquoi ne pas devenir la victime de cette fascination—AUJOURD'HUI.

Le Nouveau De Soto

LA TRANSMISSION DOUBLE-PUISSANCE EST FACULTATIVE MOYENNANT AVANCE DE PRIX